Chansons

de Plaine

et de Montagne

Univarsitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

463944

DU MÊME AUTEUR

LES RIMES FIGARESQUES.

(Couronné par la Société des Arts, Sciences et Agriculture de Lille)

GRAPPE DE SONNETS.

L'ENSEIGNEMENT POPULAIRE DANS LA LOIRE.

MODERNITÉS.

A PARAITRE : CHANSONS DU PAYS NOIR.

Au Maître-Imprimeur Jean BRUYÈRE

Si je pouvais comme Virgile
Traiter les sujets les plus doux,
Accorder ma lyre fragile
Sans craindre les sots, les jaloux ;

Je choisirais le meilleur style,
Celui qui fait plaisir à tous ;
Si je pouvais comme Virgile
Traiter les sujets les plus doux.

Pour célébrer l'effort utile
Je chanterais, mais entre nous,
L'esprit généreux et fertile
D'un bon Mécène tel que vous...
Si je pouvais comme Virgile.

J. M.

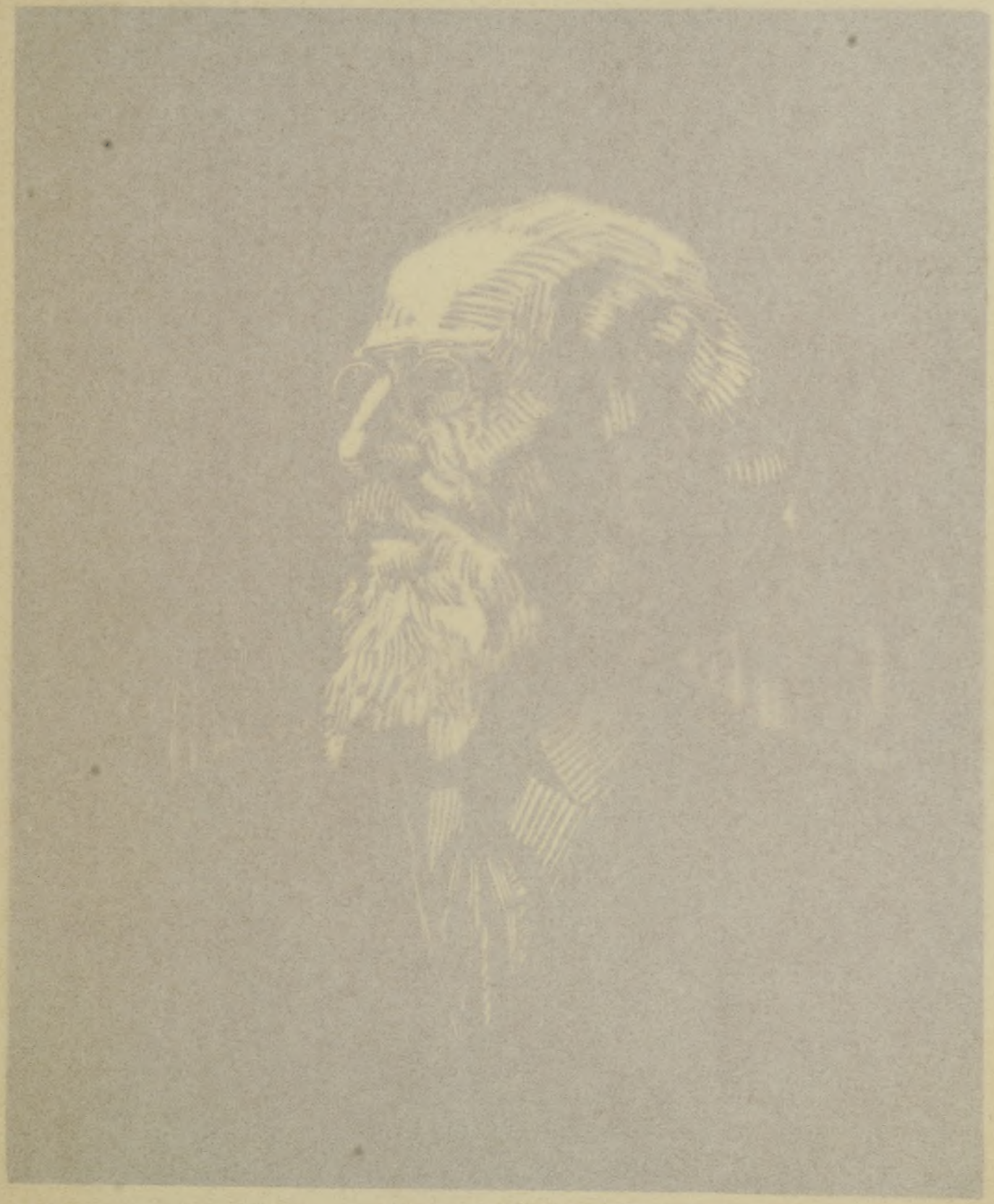
Il a été tiré de cet ouvrage :

21 exemplaires sur papier de luxe, numérotés et paraphés par l'auteur.

1.000 exemplaires sur velin.

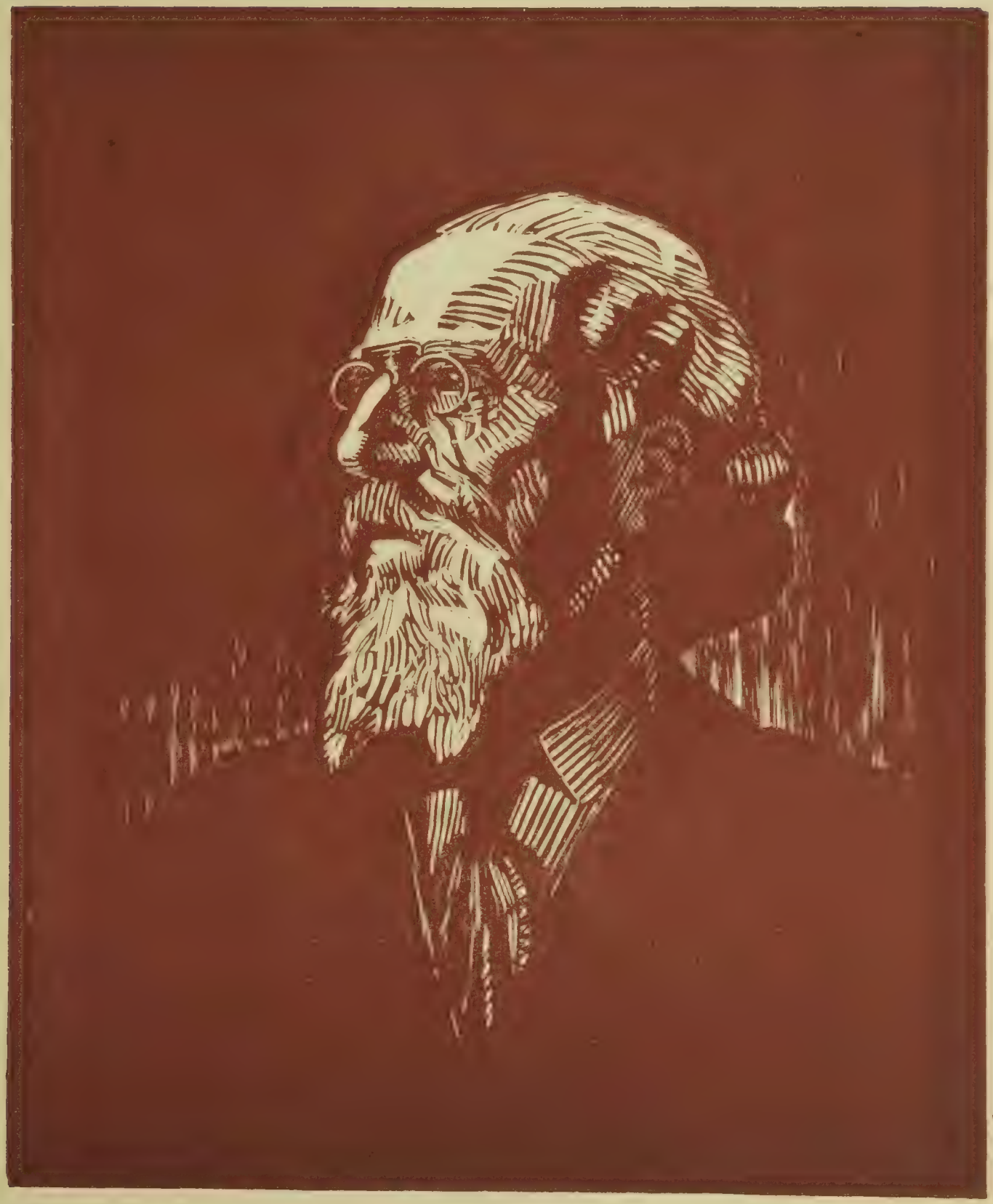
M
1678
M47C5
1923

Droits de reproduction et d'exécution
réservés pour tous pays



Johannes MERLAT

Gravé sur bois par Joanny-Duplain



Johannès MERLAT

Gravé sur bois par JOANNY-DURAND

Johannès Merlat

Chansons de Plaine et de Montagne

Lettres de Xavier Privas et de Maurice Boukay
Préface de Jean Barbier
Sonnet de Paul de Champeville

Gravure sur bois de Joanny-Durand
Dessins de J. Alix, Ant. Roule
Victor Zan, etc.

SAINT-ÉTIENNE
IMPRIMERIE J. BRUYÈRE
8, Place Carnot, 8

1923

Lettre de Xavier Privas
Prince des Chansonniers

Paris, 11 Janvier 1923.

Bien cher Poète et Ami,

Nous trouvons votre aimable épistole et vos souhaits affectueux, à notre retour d'un assez long voyage dans les Pays-Bas et le Luxembourg, où nous avons conférencié et chanté, sous les auspices de l' « Alliance Française », avec le plus grand plaisir et le plus heureux succès.

Nous vous félicitons de publier vos « Chansons de Plaine et de Montagne ». Que vous célébriez la « Terre Bénie », « Le Réveil » au chant du coq, le travail du « Laboureur », le geste fécond du « Semeur », la saveur fruitée du « Bon Raisin », le charme fait d'intimité « Pour être heureux », ou le repos « Sous la Tonnelle », vous le faites sincèrement et noblement, en termes justes, sobres et précis. Tous ceux qui aiment la chanson et la veulent saine et forte, utile et bonne, puiseront dans vos couplets joie et réconfort.

Nous vous souhaitons un prompt, vif et durable succès et nous vous prions de nous inscrire parmi vos premiers souscripteurs.

A vous mes souvenirs confraternels, affectueux et fidèles.

Xavier Privas.

Lettre de Maurice Bouka
auteur
des « Chansons du Peuple »

18 Août 1923.

Mon cher Confrère,

J'ai retrouvé votre recueil de chansons, le lis, le relis et le savoure. Bravo !

Votre œuvre est tout à fait délicieuse. Vos chansons plairont surtout par leur accent simple, juste, sincère et généreux ! Elles ont les trois qualités nécessaires à toute chanson poétique : l'harmonie, le pittoresque et la sensibilité. Si Pierre Dupont vivait encore, il vous reconnaîtrait sûrement pour l'un de ses filleuls... Je vous souhaite le succès que vous méritez !

Mes compliments à Jean Barbier qui m'a procuré le plaisir de vous féliciter.

A vous mes meilleurs sentiments.

Ch. M. Couyba.

PRÉFACE

Voilà plus de trente ans que Johannès Merlat, vrai troubadour du Forez, régale citadins et ruraux, bourgeois et prolétaires, gens de la plaine et de la montagne, de ses chansons d'amour, de ses refrains bachiques, de ses couplets joyeux, mélancoliques ou rosses. Il chante d'une voix bien timbrée, avec un sourire aimable et quelquefois sarcastique, mais toujours avec un rare désintéressement. Il n'est pas d'exemple qu'on ait fait appel en vain à son concours pour des œuvres de bienfaisance, de solidarité sociale, ou simplement pour ajouter un charme de plus à une soirée amicale. Je crois bien que dans l'autre monde le diable lui donnera le même rôle qu'au Don Juan d'Edmond Rostand, à savoir d'amuser les femmes. Il y excellera, car il n'aura qu'à continuer à interpréter ses chansons, inoubliables sur ce coin de terre où il les a créées.

Johannès Merlat est le poète des ouvriers de la mine, de la métallurgie, du ruban... et aussi de nos gentes petites ouvrières. Il a chanté les gueux, les amoureux, les paysans, les cœurs simples. Il a aussi manié avec adresse et modération le fouet de la satire.

Mais ça été toute une affaire pour l'obliger à ramasser les feuillets épars de ses œuvres et ses amis ont eu la plus grande difficulté à les lui arracher.

Maintenant que Merlat a vaincu cette adorable paresse qui est bien le plus charmant privilège des rêveurs et des chercheurs de lunes, m'est échu le dangereux privilège de présenter son recueil, comme si la lettre du prince de la Chanson française, le maître Xavier Privas, qu'on vient de lire, et celle du poète délicat Maurice Boukay n'étaient pas les meilleures préfaces dignes de l'auteur d'une œuvre lyrique si connue. Je vais donc, pour obéir à un ordre formel, essayer de commenter et de compléter la vraie préface, écrite par Xavier Privas et l'auteur des « Stances à Manon ».

Je n'entreprendrai pas cependant d'écrire ce « papier » avant d'avoir remercié l'homme de bon goût, le Mécène discret et averti qu'est le maître imprimeur stéphanois Jean Bruyère, pour le désir qu'il a exprimé d'être l'éditeur de notre ami et pour les soins qu'il a apportés à cette publication.

Et maintenant je dois m'excuser de commencer cette pauvre copie en rappelant quelques souvenirs personnels, mais cela est nécessaire afin de situer la personnalité littéraire de Johannès Merlat dans le temps et pour rendre compte de sa formation intellectuelle.

***

Je n'ai suivi que très vaguement, lorsque j'étais lycéen, puis étudiant, les débuts du *Caveau Stéphanois*. Mais à cette époque je connaissais déjà de réputation Johannès Merlat, Léon Merlin, Adolphe Clerc, Antoine Roule, Maissiat et le fondateur incontestable de cette institution qui eut tant de vicissitudes, J.-F. Gonon.

Je crois bien que c'est Léon Merlin qui me présenta à Johannès Merlat vers 1890, et je sympathisai tout de suite avec ces deux aimables aînés, épris d'art, de poésie et de musique et qui écoutaient avec une bienveillante indulgence mes improvisations et mes paraphrases des maîtres. Je débutais aussi dans la satire politique et j'avais autant d'admiration pour les sonnets finement ciselés et l'esprit si raffiné de Léon Merlin que pour les chansons primesautières et la verve souriante de Johannès Merlat. Lorsqu'après des études juridiques assez fantaisistes à Lyon et une incursion désastreuse en Auvergne, je revins au *Stéphanois* où j'avais fait mes premières armes, chez le terrible Bouchardy, le dernier chevalier du journalisme de province, je fus heureux de renouer d'amicales relations avec l'auteur du *Missel du Cœur* et le bon chansonnier Figaresque (ainsi appelait-on en ces temps lointains notre ami Merlat).

Un petit cénacle s'était formé avec les évadés du *Caveau Stéphanois*. Nous nous réunissions tantôt dans une salle de la Taverne Alsacienne, tantôt dans le salon d'un petit café situé place Paul-Bert où nous échangions des idées, des sonnets, des chansons, de la musique... et des bocks.

Nous essayâmes de fonder le *Caveau Forézien*, mais nous fûmes menacés des plus graves excommunications par le Sacré Collège des chansonniers parisiens, sévères gardiens de l'orthodoxie et nous dûmes, pour ne point chagriner ces vénérables pontifes du Parnasse, nous contenter de nos réunions amicales et non officielles.

On y travaillait justement et utilement à ces soirées *inter pocula*. On commentait les œuvres des maîtres, on échangeait des considérations sur le lyrisme et le rythme et je crois bien qu'on y conspirait aussi quelque peu contre les philistins, les rimailleurs et les adeptes d'un certain patois gaga qui ne résistait pas à la critique philologique. Merlin nous lisait des vers de Banville, de Sully-Prudhomme,

de Hérédia ; car il était très amoureux de la beauté de la forme, de la précision de la pensée, de l'élégance du style et il avait l'horreur de la platitude et du lieu commun.

A côté de ce Ronsard un peu hautain du XIXe siècle, dans la petite pléiade stéphanoise, Merlat, toujours souriant et bon, travaillait avec ardeur et aiguisait son esprit. Je ferai le plus grand éloge de mon ami en révélant que, privé dans son enfance des bienfaits de la culture gréco-latine, il eut le rare courage de vouloir se créer une personnalité nouvelle, tout imprégnée des classiques et des humanités.

Lorsque Ronsard, à l'âge de vingt ans, atteint de surdité, décida de devenir poète, il quitta la cour et le monde et s'enferma pour étudier les anciens pendant sept années, sous la direction de Jean Daurat, avant d'écrire un seul vers.

Merlat eut plus de mérite encore, puisque tout en continuant à gagner sa vie, il fit la connaissance d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Lucrèce. Et je crois bien que j'ai quelque peu contribué à le mettre en relations avec mon vieux camarade Juvenal, ce maître de l'ironie et de la satire.

J'en aurai fini avec ces souvenirs après avoir rappelé que Johannès Merlat fut, avec Léon Merlin, Antoine Roule et Georges Dard, l'organisateur et l'un des arbitres du concours de chansons du *Forézien*, en 1899, la plus importante manifestation littéraire de Saint-Etienne depuis longtemps. L'année suivante, Merlat contribua, avec Benjamin Ledin, au succès (bien platonique, d'ailleurs), du Congrès de la Chanson Française, à Paris, par un rapport très documenté sur la nécessité de combattre les inepties du Café-Concert.

Hélas ! La chanson et la poésie sont bien négligées aujourd'hui dans notre ville ! La guerre a passé ! Le niveau intellectuel s'est abaissé, le niveau moral également. Les jeunes générations n'ont plus beaucoup de goût pour les plaisirs de l'esprit ; elles ont d'autres soucis et d'autres idéaux dont je ne veux point médire, parce qu'on ne peut pas savoir ce qu'ils donneront dans l'avenir, mais qui s'éloignent de plus en plus de la culture générale et classique. Les regrets sont superflus ! Soyons sans amertume et... espérons. C'est plus agréable !

***

Johannès Merlat a été musicien avant d'être poète, si tant est qu'on puisse être l'un sans l'autre, ce qui me paraît difficile, car, Banville l'a écrit : « Le vers est la parole humaine rythmée de façon à pouvoir être chantée et, à proprement parler, il n'y a pas de poésie et de vers en dehors du chant. Tous les vers sont destinés à être chantés et n'existent qu'à cette condition ».

Merlat a commencé par écrire de la musique sur des vers d'autrui, c'est-à-dire qu'il a composé des mélodies appropriées à des chansons.

Il y réussit très heureusement et c'est ainsi que l'on entendit les si jolies choses de poètes connus de la région, interprétées très agréablement par des musiques qui firent les délices des paroliers. Il composa successivement les airs de « On dit » de Léon Merlin, des « Carillons » et « Insomnie », d'Antoine Roule, les airs superbes et passionnés de « Baptême d'Amour » et « Air de Pipeaux », du charmant poète actuellement si apprécié des Lyonnais, Georges Sibert, qui le complimenta de vive voix. Il fit également des airs parfaits sur les exquises chansons de Pierre Brondel, un autre Lyonnais, qui lui écrivit la lettre suivante que nous nous faisons un plaisir de transcrire :

Lyon — Croix-Rousse.

Très heureux du succès de votre *Chanson de Mai*. Ce succès ne m'étonne pas, car vous avez fait sur ces quelques paroles une musique si délicieuse ! On commence à la connaître sur le plateau et je vais la faire chanter au *Cercle*. Vous avez eu la bonté de mettre encore au service de la *Chanson que je veux dire*, votre voix de poète, votre inspiration d'artiste et votre harpe de troubadour. Quand il me sera donné de posséder votre chant, je le serrerai dans le coin caché où je retrouve pour me reposer, m'élever, me dilater le cœur, tous les trésors que l'art et l'amitié ont bien voulu mettre sur les bords de ma route pour l'embellir et l'éclairer.

A vous, mon cher ami, tout ce qu'il y a de plus chaud et de meilleur dans mon âme.

Pierre Brondel,
du Cercle Pierre Dupont.

Mais, de bonne heure, Merlat se révéla chansonnier complet. Il possédait le don du rythme, et la cadence poétique se maria intimement dans sa pensée avec la phrase mélodique, si bien que ces deux expressions de la poésie se trouvèrent intimement unies dans sa composition. C'est assez rare.

Notre chansonnier n'est pas de ces fabricants de *lyries* — comme on dit aujourd'hui — d'une harmonie sévère, compliquée et ennuyeuse. Chose curieuse, ce poète si respectueux des règles prosodiques dans ses vers, bouscule un peu les préceptes du Conservatoire lorsqu'il chante ! Il se livre alors éperdument aux fantaisies de son imagination et ses caprices musicaux sont charmants autant qu'originaux. Ses compositions sont d'un amateur du *bel canto*, et il a mieux que la science musicale ; il possède la fraîcheur de l'inspiration et le don de la mélodie prenante.

Quoi de plus vivant et de plus vibrant que ses airs bachiques de *Pour être heureux*, du *Cabaret* ? Quoi de plus gai et de plus aimable à chanter ? Il sait aussi le secret d'être tendre. Voyez *Quand on est deux* et ses amoureuses mélodies des *Beaux jours*, du *Pardon*. Encore, *Collision*, le *Baiser*, *Yvonne*.

Merlat affectionne les valses. Il en a écrit de délicieuses comme « Pour que mon désir s'accomplisse » dans sa *Berceuse*. Il en est beaucoup d'autres que ne renieraient pas des compositeurs célèbres, dans tout ce recueil varié.

Quelle joie claironnante dans le *Réveil !* Quelle allégresse champêtre dans la mélodie de *Sous la Tonnelle !*

Notre ami est doué d'un bel organe et comme il sait chanter, il lui arrive de jouer la difficulté, par exemple dans le *Semeur ; Chante, petit Grillon ; Ronde d'Amour*, le *Laboureur*, véritable poème musical, très au-dessus de la simplicité ordinaire de la chanson populaire.

Les Stéphanois connaissent les chansons de Merlat. Ils les aiment ; ils les chantent. Elles seraient dignes de figurer dans le répertoire des concerts de bonne compagnie de toutes les réunions artistiques de France. Nous le lui avons dit souvent, mais ce garçon-là est incapable de proposer ses œuvres à ceux dont c'est la spécialité de *lancer* les auteurs à Paris et qui ne choisissent pas toujours les productions les plus dignes d'intérêt... et les plus propres. En vérité, je vous le dis, ce Merlat est un timide, et il n'est pas le moins du monde commerçant.

Parbleu ! C'est un poète ! Il est sentimental et il vit en lui-même. On dirait qu'il est jaloux de sa Muse et qu'il craint que d'autres la courtisent.

Si vous voulez une preuve de sa sensibilité, à fleur de cœur si j'ose dire, lisez ses chansons d'amour, le refrain de la *Berceuse :*

Pour que mon désir s'accomplisse,
Mon doux chéri ferme tes yeux
Eclos en un rêve joyeux !
Qu'un doux sourire à ta lèvre fleurisse,
Mon doux chéri, ferme les yeux !

Et encore cette strophe de *Sous la Tonnelle :*

Sous la tonnelle, ah ! que d'heureux moments
L'on vient passer l'âme pleine d'ivresse !
C'est le refuge où rêvent les amants,
L'asile aimé de la folle jeunesse.
C'est là que règne un dieu malin, l'Amour,
Qui nous fait croire à sa vie éternelle.
Que de romans, que d'histoires d'un jour
Sous la tonnelle !

Cela est charmant et d'un fin scepticisme ; car le poète a connu, avec l'amertume des départs *(Je n'aime que toi)* la tristesse des ruptures, et rien des légèretés de l'éternel féminin ne lui est étranger. Mais comme il est indulgent il préfère pardonner — toujours avec le sourire — à celles qui ont froissé son cœur tendre ! Le coquin a eu des « Lisettes »... comme Béranger !

De toutes ces secousses, il lui est resté une douce mélancolie qu'il exprime dans la *Sérénade*, *Fleurs et Saisons*, et une aimable frivolité :

Car tout le charme de la vie
Est dans l'échange d'un baiser.
Rien ne peut moins se refuser,
Rien ne peut faire autant envie.

Et cependant ce sentimental désabusé est gai, rabelaisien quelquefois. Lui aussi comme Villon, Collé, Pierre Dupont, il sait chanter la vigne et le vin :

Hé, la Jeannette, apporte un verre
Et puis un pot de vin clairet
A la porte du cabaret.
Je sens mon gosier qui s'altère !

Il aime et comprend la nature, ainsi que tout bon poète. Son *Semeur*, son *Laboureur*, sa chanson du *Petit Grillon* sont dignes des œuvres des grands ancêtres.

Et quelle aimable philosophie ! Comme il a su comprendre la vie, celui qui a résumé son bonheur dans la musique éclatante du refrain de la chanson *Pour être heureux :*

Que me faut-il pour être heureux ?
Vin en cave et la huche pleine,
Du bon travail, santé pour deux !
Et ton amour, ô Madeleine !

Cette âme bienveillante qui semble à certains moments se détacher des tristesses de la vie et se plaire à tout considérer avec optimisme, cette âme ironique au fond, s'émeut cependant au spectacle des souffrances humaines. Elle se penche sur les misères et murmure quelquefois au spectacle des injustices sociales. Mais Merlat n'a point les accès de violence d'un Béranger ou d'un Pottier. Il n'est ni haineux, ni révolutionnaire. Je le crois même très blasé sur la politique. S'il s'indigne de l'inutilité des efforts des savants, des philosophes et des artistes si souvent méconnus ou incompris, comme dans *Vieille bête ;* s'il exprime la vanité des gestes humains ; s'il en vient à admirer la manière de prendre la vie à contre-temps comme Don Quichotte *(Fumée !) ;* s'il s'apitoie sur la triste existence de la « Vieille Fille » ; du moins il prêche la paix de la conscience, la tolérance, le respect de la douleur, de l'innocence, de la vieillesse et de la maternité.

Il a d'ailleurs trouvé le remède souverain de tous nos maux ; c'est la gaîté, cette vieille gaîté française *(Le Papa sans souci).*

Le poète de la fraternité et de l'amour ne pouvait qu'avoir une âme ardente de patriote. Si Merlat aime tout ce qui fait le bonheur de vivre, il aime par-dessus tout la France. Aussi, pendant la guerre, a-t-il traduit souvent ses impressions de tristesse ou d'indignation dans des gazettes joliment rimées que publiait la *Loire républicaine*. On les retrouvera dans cet ouvrage où elles rendent témoignage de la noblesse de sentiments de leur auteur.

On relira avec plaisir la belle *Ode à Pierre Dupont*, premier prix du concours de l'Académie de la Chanson de Lyon en 1921. On goûtera la mélancolie des *Stances à l'Hiver* et, par contraste, le rythme sautillant de l'hymne au printemps dans *Joli Mois de Mai* et la joie frémissante des strophes du soleil de Juillet dans *Murmures et Chansons.*

Il manque à ce recueil les chansons gagasses de Merlat, toutes si populaires. Elles seront publiées bientôt. Il l'a promis.

***

Je me permets d'insister auprès des personnes de goût et des lettrés sur le soin que le poète a mis à ciseler ses vers. Banville éprouverait un grand plaisir à retrouver un de ses disciples plein de ferveur qui a mis à profit les conseils précieux de son *Traité de la poésie française :*

« Dans la poésie française, la rime est le moyen suprême d'expression et l'imagination de la rime est le maître outil...

« Sois varié toujours et sans cesse ; dans la poésie comme dans la nature, la condition première et indispensable de la vie est la variété...»

Si l'on reconnaît dans toute l'œuvre de Merlat l'influence de Rémy Doutre, son initiateur ; si plus tard notre ami se perfectionna dans l'art de l'harmonie, à d'autres contacts, il a conservé une personnalité bien caractéristique dans le Parnasse Forézien.

Baillet disait que Saint-Etienne est la ville chansonnière par excellence. Merlat a été de ceux qui ont contribué à lui valoir cette juste renommée littéraire.

Je dis « littéraire », parce que le temps n'est plus où la chanson était exclue officiellement de la littérature, sous prétexte que Malherbe et Boileau l'avaient cataloguée comme un genre inférieur, comme si les troubadours (*trobar* signifie inventer, créer, c'est le don d'un esprit ingénieux et cultivé) n'avaient pas été de grands poètes.

Mistral a loué Peire Cardenal, Bertrand de Born, Sordel, Rimbaud d'Orange, Pierre Rogier et cette délicieuse Claire d'Anduze, qui fut la comtesse de Noailles du XIIIe siècle, d'avoir « à la barbe des clercs, à l'oreille des rois, haussé le verbe populaire ». Dante n'a-t-il pas admiré et même imité Arnaud Daniel ?

Les Sirventes (chants politiques ou d'actualités comme nos chansons montmartroises), l'aubade, la pastourelle ont été crées par les troubadours. C'est aux trouvères, les chansonniers de la langue d'oïl qu'on parlait au nord de la Loire, que nous devons les chansons de gestes, ces épopées de la chevalerie.

Ronsard a été d'abord chansonnier. François 1er et Henry IV ont fait des couplets agréables. Chansonniers aussi au gré de leur fantaisie, La Fontaine, Voltaire, Lamartine, Musset, Hugo et Jean Richepin.

La chanson a été de tous temps, selon le mot très juste de Chebroux, « la poésie du peuple ». Mieux, elle a été la poésie elle-même à son origine, puisque les homérides étaient chantés.

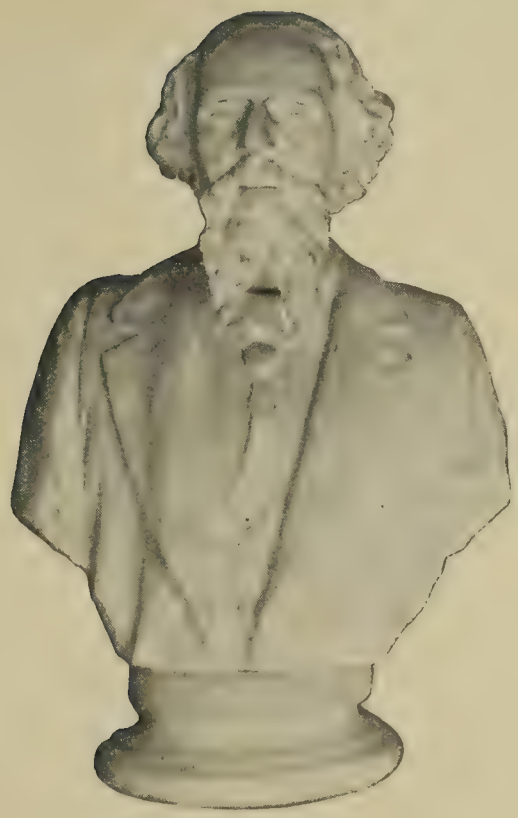
Le Forez a eu des chansonniers depuis Honoré d'Urfé et la liste en est longue. Et les noms de cette glorieuse pléiade de plusieurs siècles sont connus.

On ne peut donc pas plus discuter les quartiers de noblesse de la chanson française que contester le rang éminent qu'occupe la chanson stéphanoise et forézienne dans l'histoire de notre littérature, générale et régionale.

Aussi, tout monument destiné à consacrer le succès de nos poètes et à conserver leurs œuvres doit-il être accueilli avec reconnaissance et sympathie. Ce sera le sort heureux des œuvres de Johannès Merlat auquel les Stéphanois ont décerné le titre définitif de « Troubadour du Pays Noir ».

JEAN BARBIER

Mars 1923.



Johannès MERLAT

d'après **Victor ZAN**, statuaire

MÉTEMPSYCOSE

Jusqu'à présent, Merlat, c'est en os et en chair
Que j'avais vu ton buste aimé des gens honnêtes,
J'admirai tes yeux clairs et tes manières nettes,
Et ton cœur, autant que ta raison, m'était cher.

Te voilà plâtre, de par Zan le magister,
Et devant ton front blanc on voit les midinettes
S'arrêter, saluant l'auteur de chansonnettes
Qu'elles connaissent mieux, je crois, que leur pater.

Fort bien. Mais ainsi que l'arbuste devient arbre
Ton plâtre est assez dur pour se changer en marbre
A moins que dans le bronze on te coule demain.

Et si je songe à ce que tu fais pour les hommes
Je te souhaite, Ami, même au temps où nous sommes
De rencontrer la gloire, un jour, sur ton chemin...

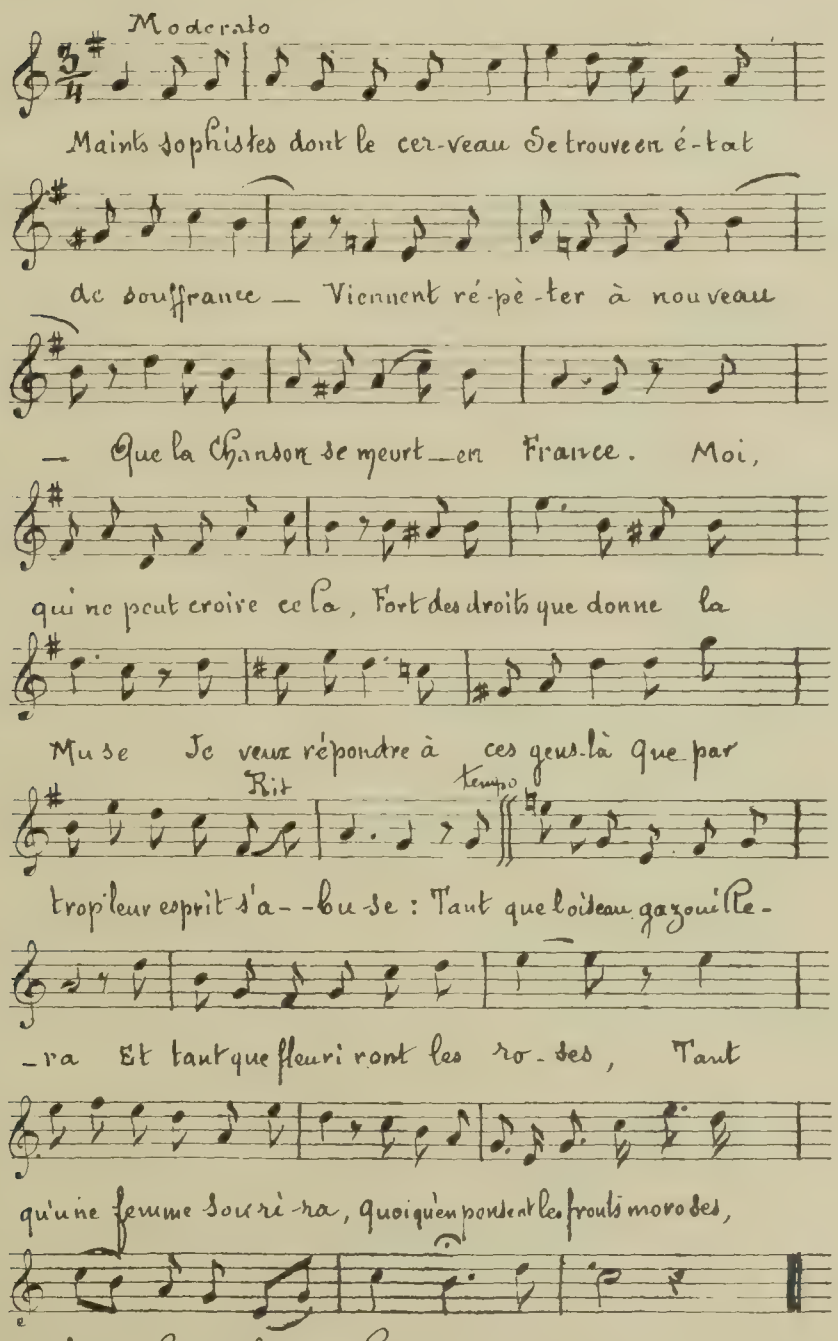
Paul de CHAMPEVILLE.

7 Septembre 1904.

La chanson vivra!

La chanson vivra !

Paroles et musique de Johannès MERLAT



I

Maints sophistes dont le cerveau
Se trouve en état de souffrance
Viennent répéter à nouveau
Que la chanson se meurt en France.
Moi, qui ne peux croire cela,
Fort des droits que donne la muse,
Je veux répondre à ces gens-là
Que par trop leur esprit s'abuse.

II

A leur raisonnement diffus
J'oppose mes raisons multiples,
La Chanson, dans nos bois touffus,
N'a-t-elle pas de vrais disciples ?
Ce sont les oiseaux dans leurs nids
Chantant de l'aube à la nuit close,
Et les murmures infinis
Des feuilles à qui le vent cause.

Tant que l'oiseau gazouillera
Et tant que fleuriront les roses,
Tant qu'une femme sourira,
Quoiqu'en pensent les fronts moroses
La Chanson, la Chanson vivra !

III

Quand le soleil, par sa chaleur,
De vert tapisse la campagne,
Que partout s'élève la fleur,
Du vallon jusqu'à la montagne,
Nos poètes à l'unisson
Savent célébrer ces merveilles,
On entend alors la chanson
Vibrer dans l'air et sous les treilles.

IV

Le travailleur, à l'atelier,
Pour narguer le sort qui le pousse,
Chante toujours à plein gosier
Et sa peine en paraît plus douce.
La mère, en berçant son enfant,
L'endort d'une chanson nouvelle,
Elle le veille et le défend
En répétant sa ritournelle.

Tant que l'oiseau gazouillera
Et tant que fleuriront les roses,
Tant qu'une femme sourira,
Quoiqu'en pensent les fronts moroses
La Chanson, la Chanson vivra !

V

Dans son réduit, Mimi-Pinson
Chansonne l'amour qui la triche,
Le pauvre, par une chanson,
Implore la pitié du riche.
Le matelot, sur l'Océan,
Redit les chants de la patrie,
Dont le souvenir renaissant
Egaye son âme assombrie.

VI

Cessez vos dires, effrontés
Qui voudriez prendre vos songes
Pour des faits, des réalités
Et qui, pour nous, sont des mensonges.
Non ! son règne n'est pas fini,
De notre chanson forte et belle,
La nature à l'homme s'unit
Pour la proclamer immortelle.

Tant que l'oiseau gazouillera
Et tant que fleuriront les roses,
Tant qu'une femme sourira,
Quoiqu'en pensent les fronts moroses
La Chanson, la Chanson vivra !

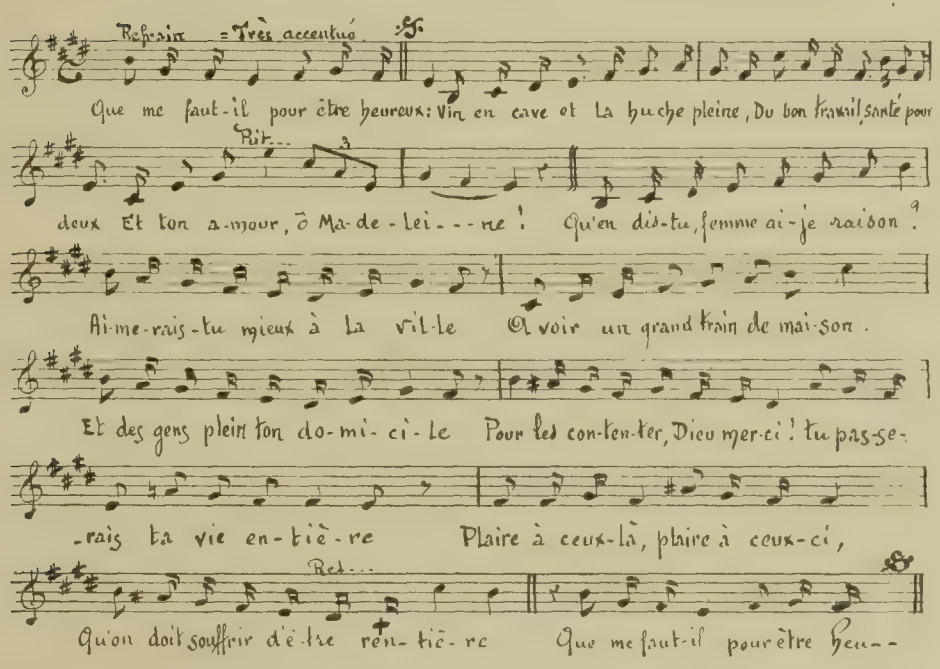
Chansons rustiques

Dessin de VICTOR ZAN.

A Jean BARBIER
hommage reconnaissant

Pour être heureux !

Paroles et musique de Johannès MERLAT



I

Qu'en dis-tu, femme, ai-je raison ?
Aimerais-tu mieux à la ville,
Avoir un grand train de maison
Et des gens plein ton domicile ?
Pour les contenter, Dieu merci !
Tu passerais ta vie entière,
Plaire à ceux-là, plaire à ceux-ci,
Qu'on doit souffrir d'être rentière !

II

Je te vois faisant les honneurs
De ton salon à tes amies,
Ecoutant, parmi les fadeurs,
Quelques petites infamies.
De médire est-il tant besoin ?
Pour quel profit ou quelle cause ?
Vois-tu, rien ne vaut notre coin
Où, tendrement, à deux l'on cause.

Refrain

Que me faut-il pour être heureux ?
Vin en cave, la huche pleine,
Du bon travail, santé pour deux
Et ton amour, ô Madeleine !

III

Les messieurs sur ton joli teint,
Tes beaux yeux noirs, ta taille fine,
Se pâmeraient j'en suis certain,
Merci ! le reste se devine.
Etre bafoué par les uns
Ou volé par les domestiques,
Au diable tous les importuns
Et les frelons et les moustiques !

IV

Vois-tu, ma chère Madelon,
Le sage a dit : « Cache ta vie .»
Le monde est méchant pour selon,
Gardons-nous de sa compagnie.
Confiants, gardons notre foi
En l'avenir plein d'espérance,
Viens dans mes bras, viens contre moi,
Aimons-nous, pensons à la France.

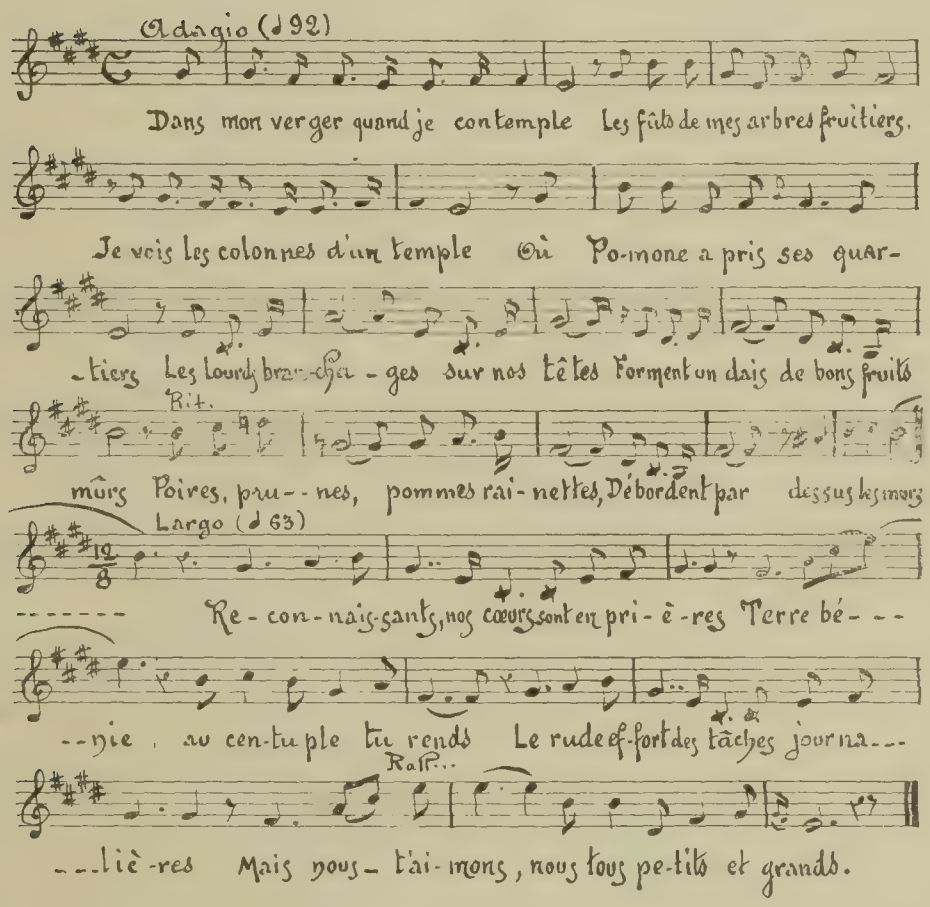
Refrain

Que me faut-il pour être heureux ?
Vin en cave, la huche pleine,
Du bon travail, santé pour deux
Et ton amour, ô Madeleine !

A Xavier PRIVAS
Prince des Chansonniers

Terre bénie!...

Paroles et musique de Johannès MERLAT



Dans mon verger, quand je contemple
Les fûts de mes arbres fruitiers,
Je vois les colonnes d'un temple
Où Pomone a pris ses quartiers.
Les lourds branchages, sur nos têtes,
Forment un dais de bons fruits mûrs.
Poires, prunes, pommes rainettes,
Débordent par-dessus les murs.

Reconnaissants, nos cœurs sont en prières,
Terre bénie!... au centuple, tu rends
Le rude effort des tâches journalières
Mais nous t'aimons, nous tous, petits et grands.

Dans mon jardin, jaunes salades,
Rouges carottes, choux, poireaux,
En longs carrés, sans palissades,
Croissent en nombre à pleins terreaux.
Massifs de fleurs roses, vermeilles,
Mêlent l'arome à la splendeur,
Dans un coin, un rucher d'abeilles
Y met sa frissonnante ardeur.

Reconnaissants, nos cœurs sont en prières,
Terre bénie !... au centuple, tu rends
Le rude effort des tâches journalières,
Mais nous t'aimons, nous tous, petits et grands.

Un arpent de pommes de terre
D'un an m'assure l'avenir ;
Mes prés ont produit sans mystère
Plus que ma grange peut tenir.
J'ai l'espoir qu'aux moissons nouvelles
Mes champs d'avoine et de froment
Donneront de lourdes javelles,
Grâce aux beaux jours d'un ciel clément.

Reconnaissants, nos cœurs sont en prières,
Terre bénie !... au centuple, tu rends
Le rude effort des tâches journalières,
Mais nous t'aimons, nous tous, petits et grands.

O Terre ! nourrice du monde,
Toi qu'on déchire à pleines mains,
Combien ton œuvre si féconde
Est peu comprise des humains.
Citadins fous, parmi vos fêtes,
Malgré vos danses et vos chants,
Vous ne savez ce que vous faites
Loin de la beauté de nos champs.

Reconnaissants, nos cœurs sont en prières,
Terre bénie !... au centuple, tu rends
Le rude effort des tâches journalières,
Mais nous t'aimons, nous tous, petits et grands.

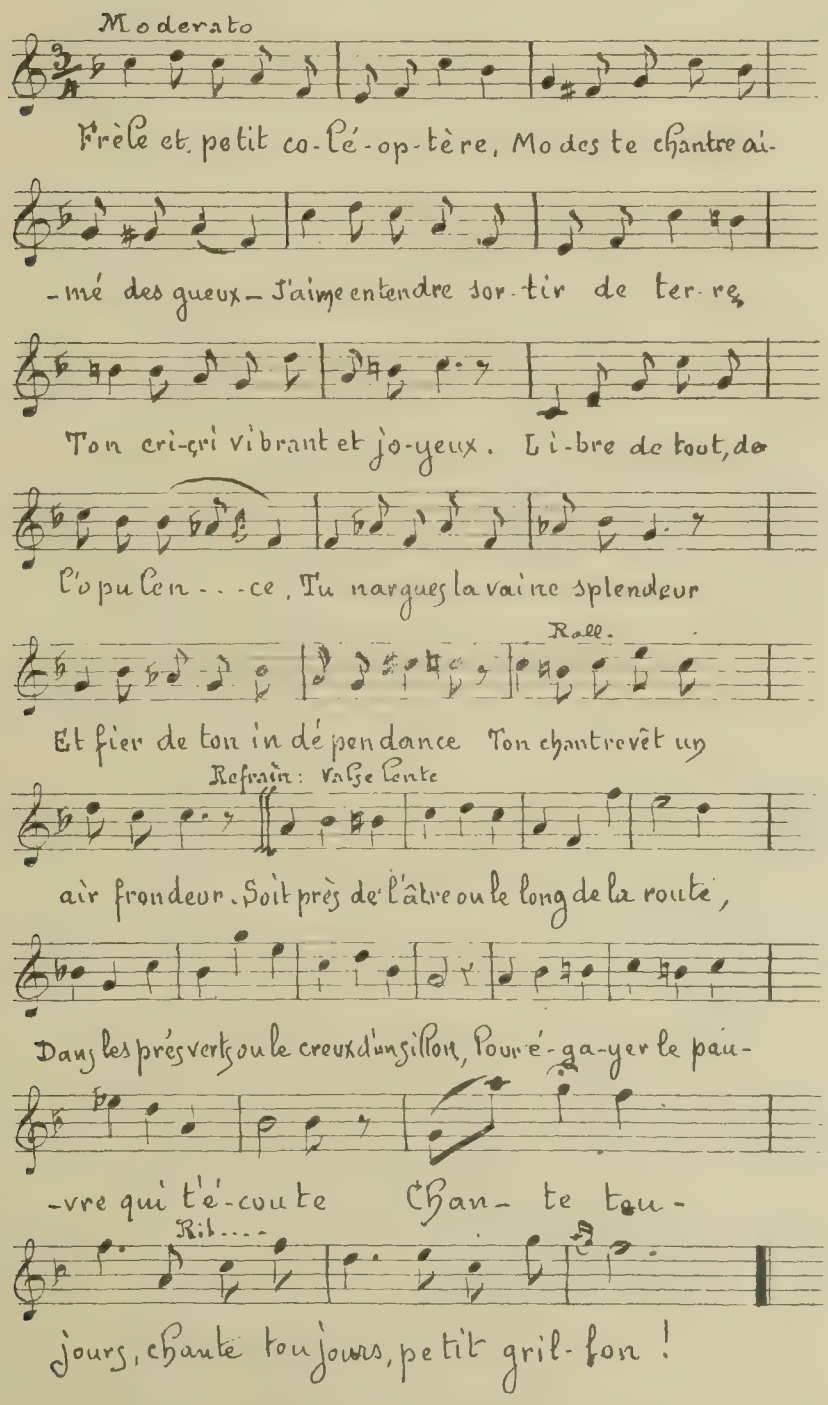
Fils de la glèbe, au sol, fidèles,
L'abondance est aux plus vaillants,
Restons, malgré les temps rebelles,
Simples, rustiques et croyants.
Je crois à l'avenir des races,
A l'amour, au travail, au bien,
Et mes enfants suivront mes traces
Pour leur bonheur et pour le mien.

Reconnaissants, nos cœurs sont en prières,
Terre bénie !... au centuple, tu rends
Le rude effort des tâches journalières,
Mais nous t'aimons, nous tous, petits et grands.

A J.-F. GONON

Chante petit grillon

Paroles et musique de Johannès MERLAT



I

Frêle et petit coléoptère,
Modeste chantre aimé des gueux,
J'aime entendre sortir de terre
Ton cri-cri vibrant et joyeux.
Libre de tout, de l'opulence
Tu nargues la vaine splendeur,
Et fier de ton indépendance
Ton chant revêt un air frondeur.

Refrain

Soit près de l'âtre ou le long de la route,
Dans les prés verts ou le creux d'un sillon,
Pour égayer le pauvre qui t'écoute,
Chante toujours, chante toujours, petit grillon.

II

Près du foyer où luit la bûche,
La bonne vieille attend son vieux
Qui, malgré l'âge, trime et bûche,
Que le temps soit clair ou pluvieux.
Pour calmer l'inquiète attente,
Ton chant se fait plus caressant
Et la bonne vieille, contente,
T'écoute en songeant à l'absent.

Refrain

Soit près de l'âtre ou le long de la route,
Dans les prés verts ou le creux d'un sillon,
Pour égayer le pauvre qui t'écoute,
Chante toujours, chante toujours, petit grillon.

III

Sur la route blanche et poudreuse
Le voyageur, bâton en main,
Contemple, l'âme soucieuse,
L'immense longueur du chemin.
Il s'assied, lassé de sa course,
Soudain, il perçoit ton cri-cri
S'unissant au bruit d'une source,
Il boit, puis t'écoute et sourit.

Refrain

Soit près de l'âtre ou le long de la route,
Dans les prés verts ou le creux d'un sillon,
Pour égayer le pauvre qui t'écoute,
Chante toujours, chante toujours, petit grillon.

IV

Un amoureux et son amante
S'égarant dans les prés fleuris,
Tirés d'une extase charmante,
S'arrêtent tout à coup, surpris ;
Ton chant qui perce dans l'espace
Semble leur dire : « Adorez-vous !
« Profitez du bonheur qui passe
« Car trop vite, il fuit loin de nous... »

Refrain

Soit près de l'âtre ou le long de la route,
Dans les prés verts ou le creux d'un sillon,
Pour égayer le pauvre qui t'écoute,
Chante toujours, chante toujours, petit grillon.

V

Quand le couchant au loin s'irise
L'humble artisan de la moisson,
Les pieds dans la glèbe se grise
De ta monotone chanson.
Devant la grandeur imposante
Que la nature offre à ses yeux,
Il rêve... et ta voix grêle chante
Un doux hymne qui monte aux yeux.

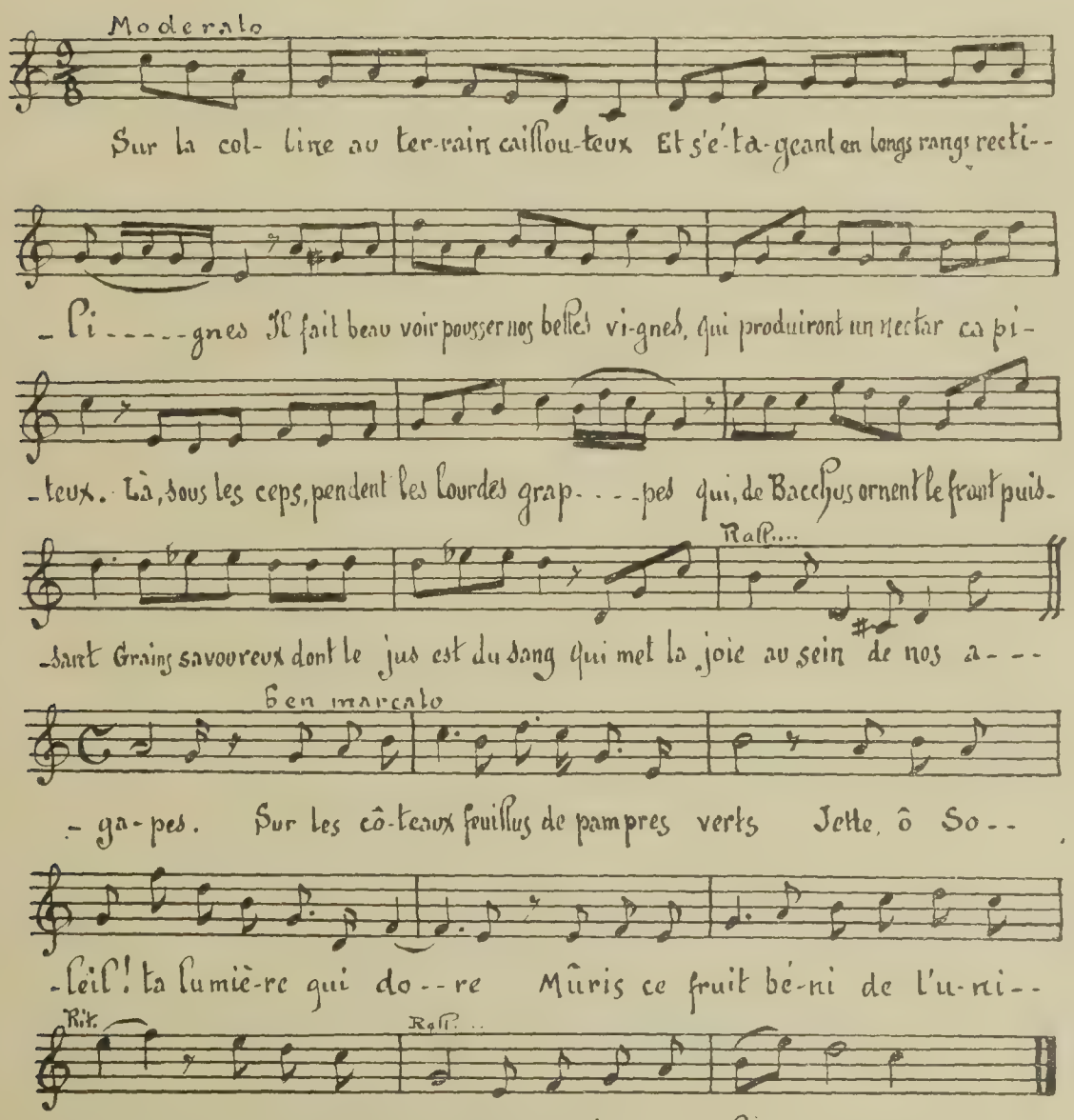
Refrain

Soit près de l'âtre ou le long de la route,
Dans les prés verts ou le creux d'un sillon,
Pour égayer le pauvre qui t'écoute,
Chante toujours, chante toujours, petit grillon.

Au poète Louis MERCIER

Le bon raisin

Paroles et musique de Johannès MERLAT



Sur la colline au terrain caillouteux
Et s'étageant en longs rangs rectilignes,
Il fait beau voir pousser nos belles vignes
Qui produiront un nectar capiteux.
Là, sous les ceps, pendent les lourdes grappes
Qui, de Bacchus, ornent le front puissant,
Grains savoureux dont le jus est du sang
Qui met la joie au sein de nos agapes.

Sur les coteaux feuillus de pampres verts,
Jette, ô soleil ! ta lumière qui dore,
Mûris ce fruit béni de l'univers,
Le bon raisin dont la France s'honore.

Le vigneron, pendant de bien longs mois,
Travaille dur aux soins qu'un plant exige,
L'œil aux aguets, surveille chaque tige.
Contre l'insecte, un vorace sournois,
Il faut lutter, mais contre l'inclémence
D'un ciel rageur son rude effort est vain ;
S'il garde au cœur l'espoir d'avoir du vin,
Plein de courage, au jour, il recommence.

Sur les coteaux feuillus de pampres verts,
Jette, ô soleil ! ta lumière qui dore,
Mûris ce fruit béni de l'univers,
Le bon raisin dont la France s'honore.

Le champ de vigne est, comme un champ de blé,
Long à mûrir, il donne de la peine,
Mais tout au bout : grenier plein, cave pleine,
Sont à compter si le grain a gonflé.
Va ! paysan, mêle à la voix des chênes
Ton hosanna si les cieux t'ont promis
Du pain pour toi, du vin pour tes amis,
Et l'abondance aux récoltes prochaines.

Sur les coteaux feuillus de pampres verts,
Jette, ô soleil ! ta lumière qui dore,
Mûris ce fruit béni de l'univers,
Le bon raisin dont la France s'honore.

Voici l'automne, au fond du lourd pressoir,
Le vendangeur s'en vient vider la treille,
Le fruit s'écrase et la liqueur vermeille
Exhale un fin arome du terroir.
Le vin nouveau vient réjouir nos âmes
Et le bon vin inspire nos chansons.
Dieu l'a créé. Dieu ! nous te bénissons
En nous moquant des sermons et des blâmes.

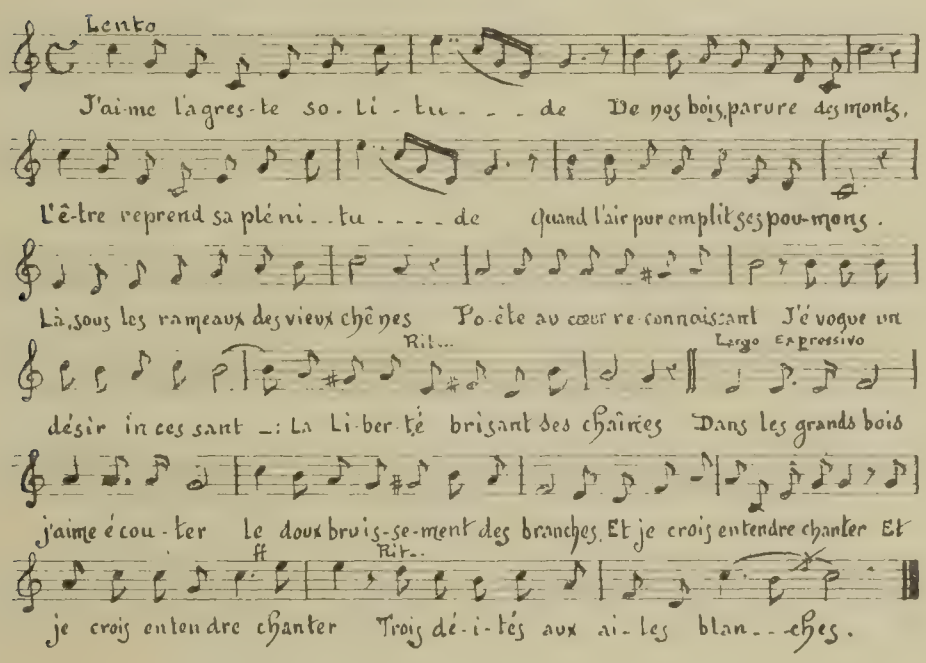
Sur les coteaux feuillus de pampres verts,
Jette, ô soleil ! ta lumière qui dore,
Mûris ce fruit béni de l'univers,
Le bon raisin dont la France s'honore.

Dessin de Victor ZAN.

A Victor ZAN

Les trois déesses

Paroles et musique de Johannès MERLAT



I

J'aime l'agreste solitude
De nos bois, parure des monts,
L'être reprend sa plénitude
Quand l'air pur emplit ses poumons.
Là, sous les rameaux des vieux chênes,
Poète au cœur reconnaissant,
J'évoque un désir incessant :
La Liberté brisant ses chaînes !

II

Nos grands pins, comme des épées,
Dressent leurs pointes vers le ciel,
Et de sauvages mélopées
S'exhalent, exemptes de fiel.
Sous les hauts fûts frôlés de brise
Egalité, de ton niveau,
Tempère de l'humain cerveau
La grandeur inepte qui grise.

Refrain

Dans les grands bois, j'aime écouter
Le doux bruissement des branches
Où je crois entendre chanter
Trois déités aux ailes blanches.

III

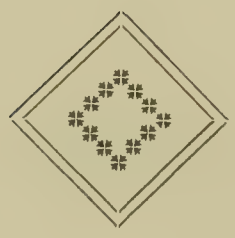
Nos verts sapins, lyres mouvantes
Au gré des caresses du vent,
Jettent leurs odes émouvantes
Aux baisers du soleil levant.
Fraternité, symbole auguste,
Parmi les peuples ennemis
Sème la paix, rends-les unis,
Que ton hymne résonne juste.

IV

Elevez-vous, ô rapsodies !
Accents magnanimes et doux,
Chantez ! rustiques mélodies
Que vos échos viennent à nous.
Vibrez ! ô saintes harmonies !
Chœurs invisibles des forêts,
Chantez l'amour et le progrès,
Sylphes légers, puissants génies.

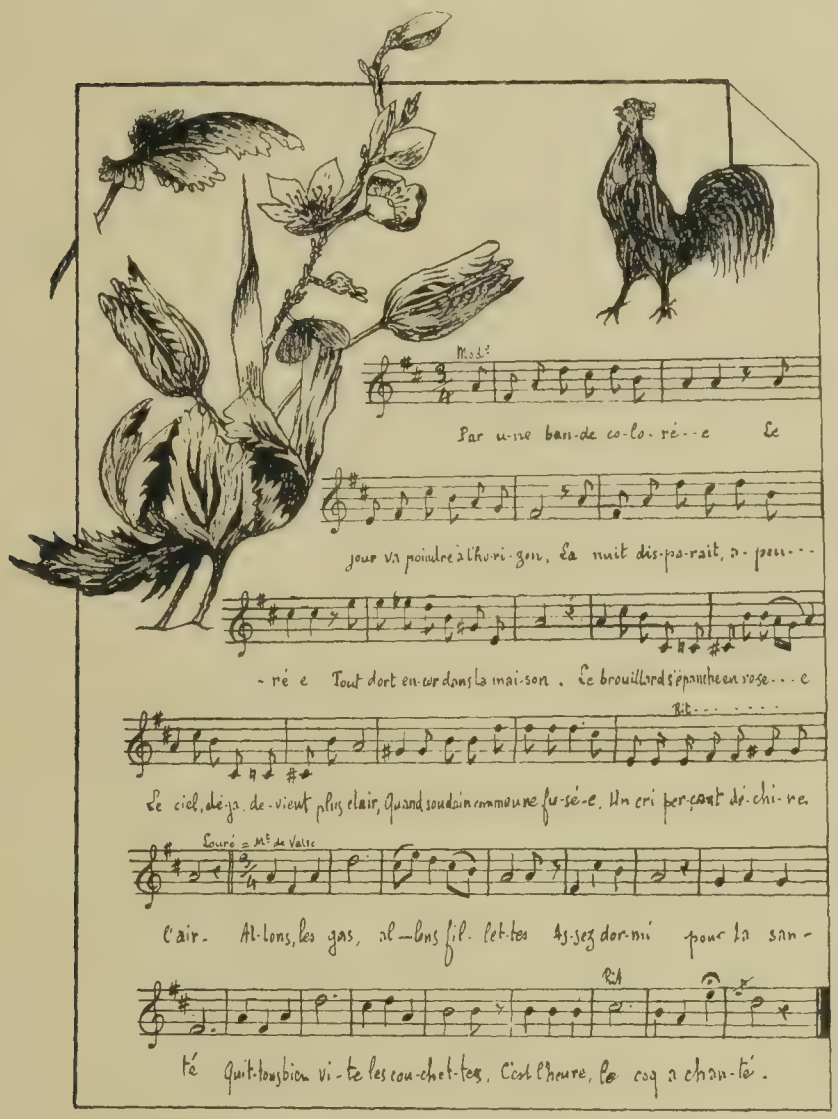
Refrain

Dans les grands bois, j'aime écouter
Le doux bruissement des branches
Où je crois entendre chanter
Trois déités aux ailes blanches.



Le réveil

Paroles et musique de Johannès MERLAT



I

Par une bande colorée,
Le jour va poindre à l'horizon,
La nuit disparaît, apeurée,
Tout dort encor dans la maison.
Le brouillard s'épanche en rosée,
Le ciel devient déjà plus clair,
Quand soudain, comme une fusée,
Un cri perçant déchire l'air.

II

La nuit à peine terminée,
De gais oiseaux, dans les buissons,
Pour mieux commencer la journée,
Entonnent de claires chansons ;
C'est un chassé-croisé de trilles
Qui se mêlent sans s'arrêter ;
Merles et pinsons, en bons drilles,
Ouvrent la lutte pour chanter.

III

Tout est rumeur ; et dans l'étable,
On entend les moutons bêler,
L'âne braire comme un beau diable,
Les grands bœufs veulent s'en aller,
Les uns aux champs, à la charrue,
Et les autres à travers prés,
Et chacun crie, et chacun rue ;
Le ciel prend des tons diaprés.

Refrain

Allons les gas, allons fillettes,
Assez dormi pour la santé,
Quittons bien vite les couchettes,
C'est l'heure, le coq a chanté.

IV

Secouant sa fraîche frimousse,
On voit Suzon les yeux rougis ;
Cassant la croûte sur le pouce,
Paraît le maître du logis.
Est-ce l'air du matin qui creuse ?
Ou la nuit passée... à dormir ?
Taisons-nous ! sa mine est heureuse,
Son appétit semble grandir.

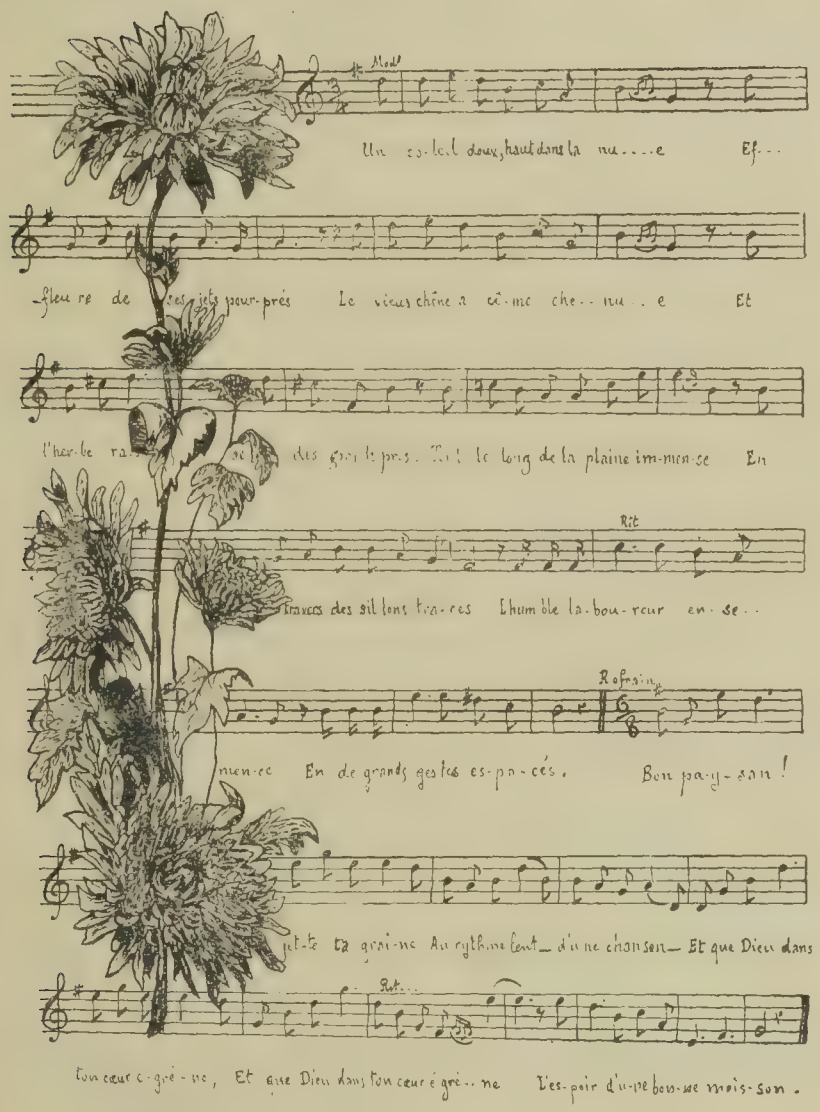
V

Voici le jour, et, dans la plaine,
L'ombre des peupliers s'étend,
Allons Claude ! allons Madeleine !
Il fait soleil, on nous attend.
Si la terre est notre nourrice,
Il lui faut des bras vigoureux,
En échange d'un long service,
Elle saura nous rendre heureux.

Refrain

Allons les gas, allons fillettes,
Assez dormi pour la santé,
Quittons bien vite les couchettes,
C'est l'heure, le coq a chanté.

Le semeur



I

Un soleil doux, haut dans la nue,
Effleure de ses jets pourprés
Le vieux chêne à cime chenue
Et l'herbe rase des grands prés.
Tout le long de la plaine immense,
En travers des sillons tracés,
L'humble laboureur ensemence
En de grands gestes espacés.

II

Sa main, dans sa large envolée,
Secoue et sème le bon grain ;
La herse, de bœufs attelée,
Derrière lui se met en train.
Mignons pillards de la nature,
On voit d'effrontés oisillons
S'en venir prendre leur pâture
En chantant parmi les sillons.

III

La saison d'automne se passe
A peiner dur pour le printemps ;
Le soleil, qui fuit dans l'espace,
Reviendra-t-il de temps en temps ?...
C'est le problème que se pose
Le vieux semeur en travaillant ;
A tout, son esprit se dispose :
La foi soutient le cœur vaillant.

Refrain

Bon paysan, jette ta graine
Au rythme lent d'une chanson,
Et que Dieu, dans ton cœur, égrène
L'espoir d'une bonne moisson.

IV

Quand l'hiver viendra, pauvre père,
Au coin du feu tu te diras :
« Daigne Dieu me rendre prospère,
« Qu'il ait pitié de mes vieux bras.
« Les enfants sont jeunes, je pense
« Que pour m'aider, ils grandiront.
« Pourvu que le ciel récompense
« Le travail qui courbe mon front ».

V

Va, pauvre vieux, trime sans cesse,
C'est la loi de tout travailleur.
Ne connais jamais la bassesse,
Le destin te sera meilleur.
Sème le germe qui féconde,
En ton geste ample et mesuré,
Apprends que le destin seconde
L'homme, du devoir pénétré.

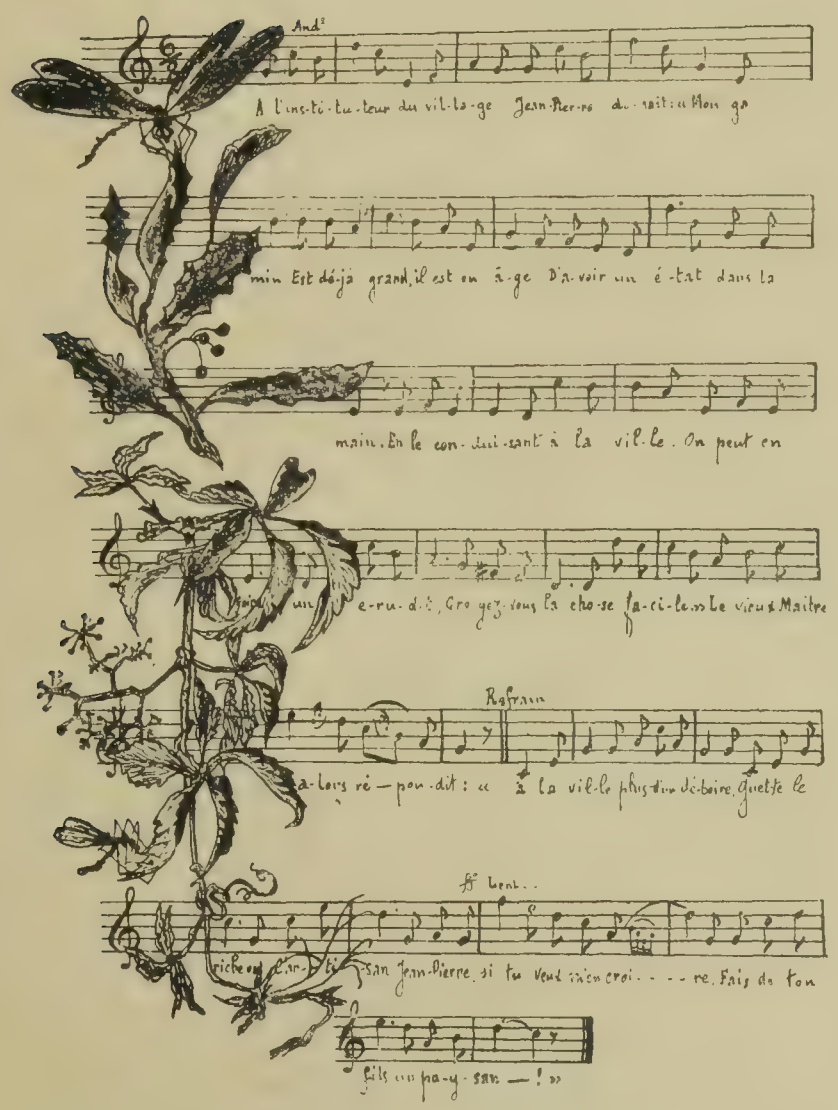
Refrain

Bon paysan, jette ta graine
Au rythme lent d'une chanson,
Et que Dieu, dans ton cœur, égrène
L'espoir d'une bonne moisson.

Au poète Jules TROCCON

Fais de ton fils un paysan !

Paroles et musique de Johannès MERLAT



I

A l'instituteur du village,
Jean-Pierre disait : « Mon gamin
Est déjà grand, il est en âge
D'avoir un métier dans la main :
En le conduisant à la ville,
On peut en faire un érudit,
Croyez-vous la chose facile ?...
Le vieux maître alors répondit :

II

La ville, c'est l'embûche ouverte
A ceux qui désertent nos champs :
Combien ont consommé leur perte
En ces refuges de méchants.
Chez nous, la vie est simple et digne,
Les passions sont à l'étroit,
Il vaut mieux cultiver sa vigne
Que d'aller cultiver son droit.

Refrain

A la ville, plus d'un déboire
Guette le riche ou l'artisan,
Jean-Pierre, si tu veux m'en croire,
Fais de ton fils un paysan !...

III

Laisse donc là cette chimère :
La ville et ses attraits trompeurs.
Ici, la terre est bonne mère,
Pourquoi chercher fortune ailleurs ?
Montre à l'enfant tes vertes plaines,
Tes champs où mûrit la moisson,
Tes caves et tes granges pleines,
C'est le bonheur pour ton garçon.

IV

Suis mon conseil, mon vieux Jean-Pierre,
Et renonce à tes songes creux,
Que ton fils, comme a fait son père,
Se prépare un sort plus heureux.
A l'étude de la nature,
L'instruction lui servira,
Sur tes traces, la route est sûre,
Et ta raison le guidera.

Refrain

A la ville, plus d'un déboire
Guette le riche ou l'artisan,
Jean-Pierre, si tu veux m'en croire,
Fais de ton fils un paysan !...

En souvenir
de Rémy DOUTRE

Sous les ombrages du platane

Musique d'Alexandre DESROUSSEAUX

On a chanté le peuplier,
Les sapins, l'ormeau du village,
D'autres que je peux oublier,
Car j'ai la mémoire volage !
Mais il en est un cher à tous,
Comme un beau sujet je le glane.
Oui, je vais chanter devant vous :
— Sous les ombrages du platane.

Le platane est un citadin,
C'est l'arbre de la grande ville ;
Sous son ombre, un propos badin
A fait naître plus d'une idylle ;
Si jamais il pouvait parler...
Mais on perdrait la tramontane
Et l'on n'oserait plus aller
Sous les ombrages du platane.

Le platane est l'arbre des quais,
Des boulevards, des promenades,
Comme sous nos riants bosquets,
On jase, on boit force rasades.
Le soir, le bon petit bourgeois,
Marchant appuyé sur sa canne,
Vient regarder les frais minois
Sous les ombrages du platane.

Parfois, le pauvre tourlourou,
Pris d'une ardeur trop belliqueuse,
Prend d'assaut le cœur de Nounou
Qui, de lui, se croit amoureuse.
Souvent le bébé, sur ma foi,
Se permettant un bruit profane...
Met nos amoureux en émoi
Sous les ombrages du platane.

D'aimables et joyeux garçons,
Troupe de plaisirs affamée —
Viennent dire quelques chansons,
Sous sa verdoyante ramée.
Ils répètent, avec entrain,
Un couplet de la *Mère Jeanne*,
Et l'écho redit le refrain
Sous les ombrages du platane.

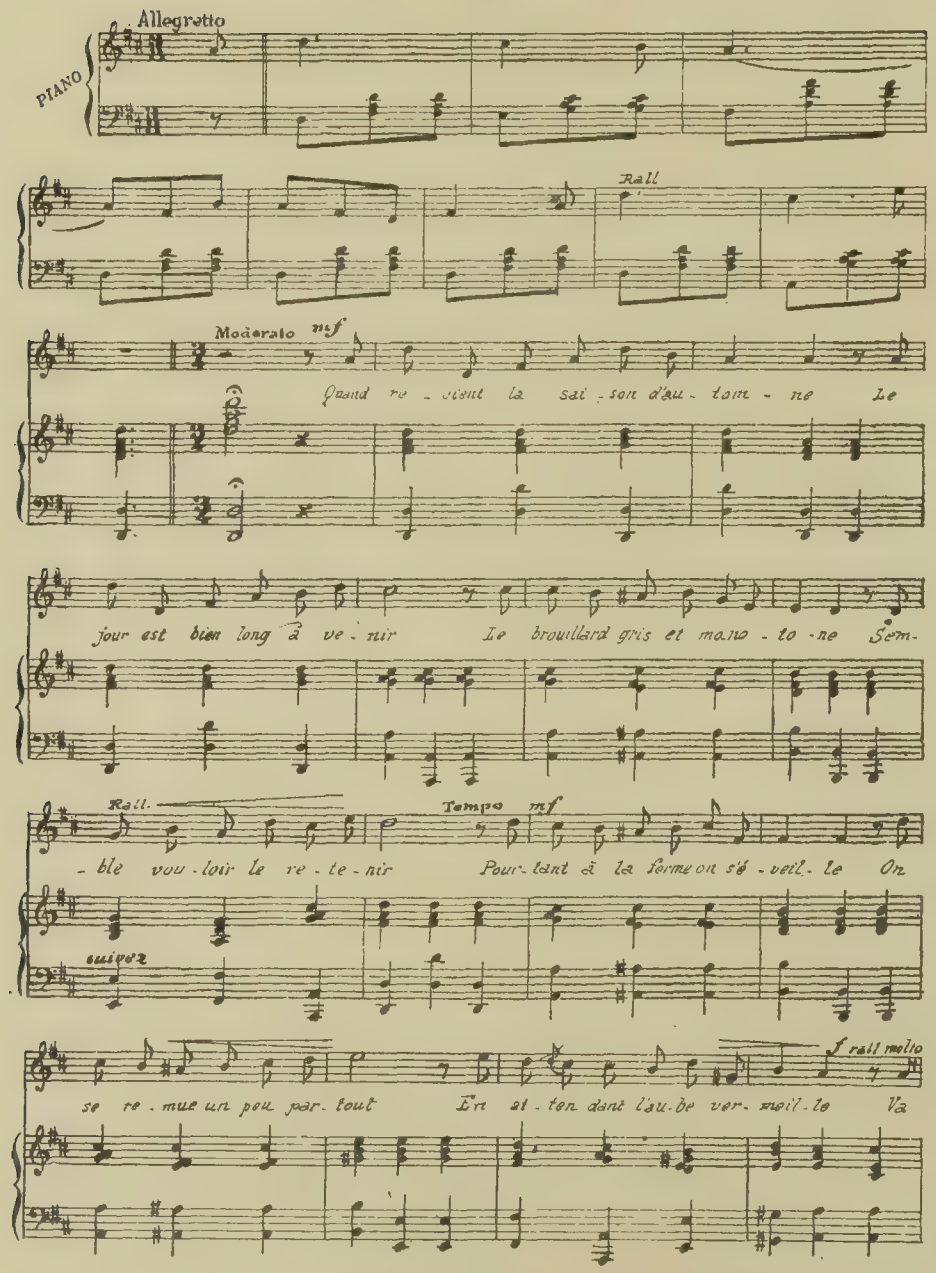
A la brune, nombre d'amants
Vont s'abriter sous le feuillage
Pour échanger de doux serments,
Tendres mensonges du jeune âge.
J'aime à les voir se courtiser,
J'aime entendre, — étant mélomane,
La musique d'un doux baiser
Sous les ombrages du platane.

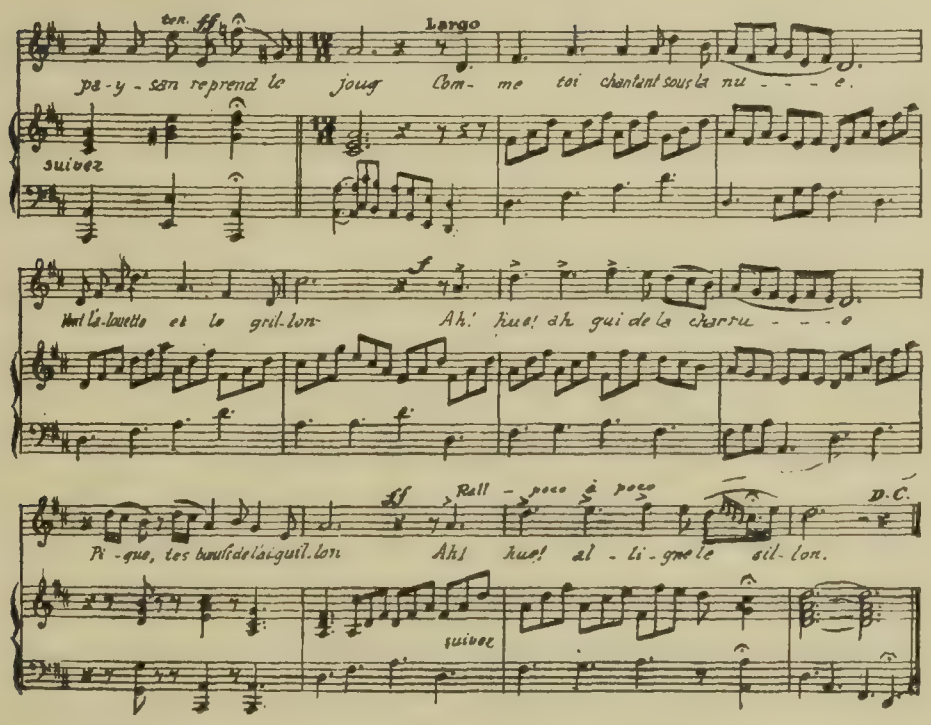
Sous le platane, le voleur
Dévalise le pauvre monde,
L'ivrogne paillard et hâbleur
Y vient chercher sa Cunégonde.
Pour finir, lorsque dans les airs,
Béatement, mon esprit plane,
Je me prends à rimer des vers
Sous les ombrages du platane.

Au musicien P. FERRET

Le laboureur

Paroles et musique de Johannès MERLAT





I

Quand revient la saison d'automne,
Le jour est bien long à venir,
Le brouillard gris et monotone
Semble vouloir le retenir.
Pourtant, à la ferme, on s'éveille,
On se remue un peu partout.
En attendant l'aube vermeille,
Va ! paysan, reprends le joug !

Refrain

Comme toi, chantant sous la nue,
Vont l'alouette et le grillon,
Ah ! hue ! ah !... guide la charrue,
Pique tes bœufs de l'aiguillon.
Ah ! hue !... aligne le sillon.

II

De ton pas lourd, reprends la route
Où tu passas la veille au soir,
L'esprit las et mis en déroute,
Accablé par ton dur devoir.
La nuit repose, et plus alerte,
Maintenant, chante, ô paysan !
La moisson : l'espérance ouverte,
Fruit de ton labeur écrasant.

III

Bientôt, la neige amoncelée
Recouvrira le sol gercé ;
Chaud, sous la nappe immaculée
Germe le grain ensemencé.
Comme toi, la terre repose,
Puisant sa nouvelle vigueur,
Pour le printemps qui se dispose,
A t'apporter la joie au cœur.

Refrain

Comme toi, chantant sous la nue,
Vont l'alouette et le grillon,
Ah ! hue ! ah !... guide la charrue,
Pique tes bœufs de l'aiguillon.
Ah ! hue !... aligne le sillon.

IV

Le printemps a de ces surprises
Qui t'épouvantent, pauvre vieux.
Tu songes à ces froides crises
D'un ciel inclément et pluvieux.
Tu rêves : grêle ou giboulée.
Qu'importe ! va... marche en avant !
L'espoir au cœur, l'âme envolée,
Et jusqu'au bout, reste fervent.

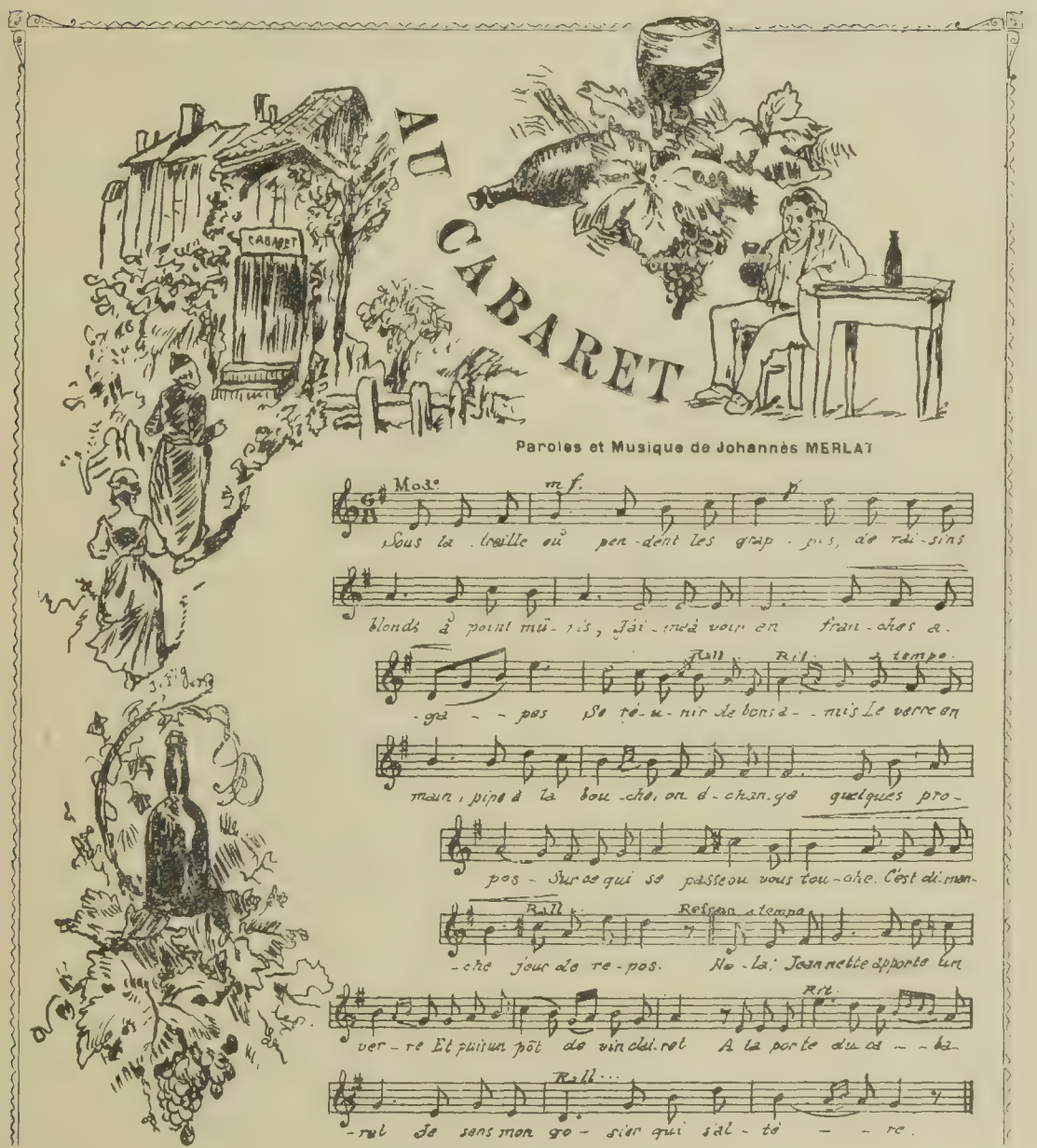
V

Par ton travail, poursuis la veine,
-- L'avenir répond du présent —
Laisse l'inquiétude vaine,
Reprends courage, ô paysan !
De l'ennui, résiste à l'embûche,
Le blé, remplissant ton grenier
De pain bis garnira ta huche,
Plein de vin sera ton cellier.

Refrain

Comme toi, chantant sous la nue,
Vont l'alouette et le grillon,
Ah ! hue ! ah !...guide la charrue,
Pique tes bœufs de l'aiguillon.
Ah ! hue !... aligne le sillon.

A mon excellent ami
Albert MIOUX, de Paris



I

Sous la treille où pendent les grappes
De raisins blonds à point mûris,
J'aime à voir, en franches agapes,
Se réunir de bons amis.
Le verre en main, pipe à la bouche,
On échange quelques propos
Sur ce qui se passe ou vous touche,
C'est dimanche, jour du repos.

II

L'école est fermée au village,
Allons ! magister, voulez-vous
Ecouter notre bavardage ?...
Prenez donc place parmi nous.
Nous causerons de la jeunesse,
De ses défauts, de ses vertus ;
Ça vous remet, je le confesse,
De parler du temps qui n'est plus.

Refrain

Holà ! Jeannette, apporte un verre
Et puis un pot de vin clairet,
A la porte du cabaret,
Je sens mon gosier qui s'altère.

III

Morbleu ! Voici vêpres finies,
Monsieur le curé, sans façon,
Après vos saintes litanies,
Venez entendre ma chanson.
De la septembrale purée,
A nouveau, notre verre est plein ;
Son goût pur, sa teinte empourprée
Donnent du cœur aux boute-en-train.

IV

Nous sommes tous de bons apôtres ;
Fraîche Jeannette, écoute ici !...
Tu vas trinquer avec nous autres,
Car il nous plaît de faire ainsi.
Rouge nectar, servante accorte,
Flatte nos sens, charme nos yeux ;
Pour fêter l'un, que l'autre apporte
Encore une pinte de mieux.

Refrain

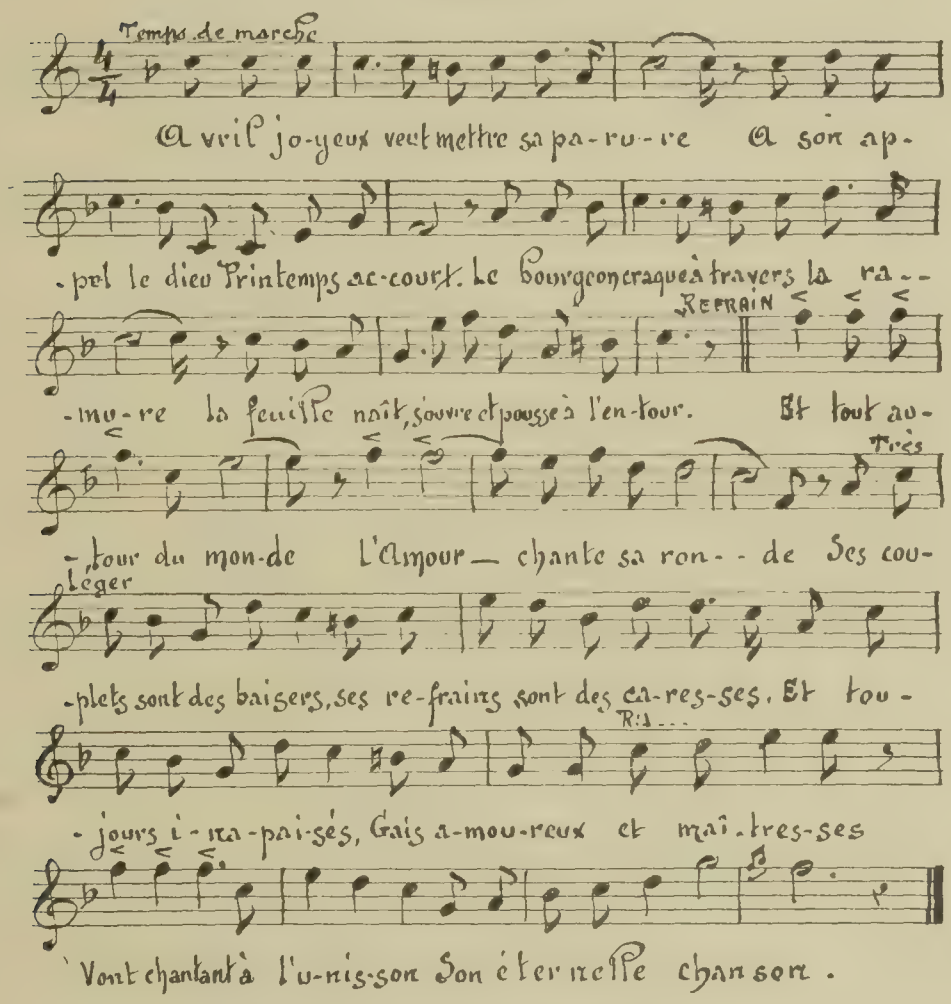
Holà ! Jeannette, apporte un verre
Et puis un pot de vin clairet,
A la porte du cabaret,
Je sens mon gosier qui s'altère.

Chansons d'amour

Au poète Georges SIBERT

Ronde d'amour

Paroles et musique de Johannès MERLAT



Avril joyeux veut mettre sa parure,
A son appel, le dieu Printemps accourt,
Le bourgeon craque à travers la ramure,
La feuille naît, s'ouvre et pousse à l'entour.

Et tout autour
Du Monde,
L'amour
Chante sa ronde.
Ses couplets sont des baisers,
Ses refrains sont des caresses
Et toujours inapaisés,
Gais amoureux et maîtresses
Vont, chantant à l'unisson
Son éternelle chanson.

Chaque matin, quand le soleil se lève,
A la nature il donne un gai bonjour,
Et sa clarté chassant la nuit, le rêve,
Par les oiseaux fait fêter son retour.

Et tout autour
Du Monde,
L'amour
Chante sa ronde.
Ses couplets sont des baisers,
Ses refrains sont des caresses
Et toujours inapaisés,
Gais amoureux et maîtresses
Vont, chantant à l'unisson
Son éternelle chanson.

Les prés, les bois, les fleurs semblent revivre ;
En saluant l'aube de chaque jour,
D'air et de feu, chaque chose s'enivre.
La vie alors est un riant séjour.

Et tout autour
Du Monde,
L'amour
Chante sa ronde.
Ses couplets sont des baisers,
Ses refrains sont des caresses
Et toujours inapaisés,
Gais amoureux et maîtresses
Vont, chantant à l'unisson
Son éternelle chanson.

Accompagnant le rythme et l'harmonie,
Là, c'est le bruit d'un frais ruisseau qui court,
Le vert feuillage y joint sa litanie
Lorsque la brise à l'arbre fait sa cour.

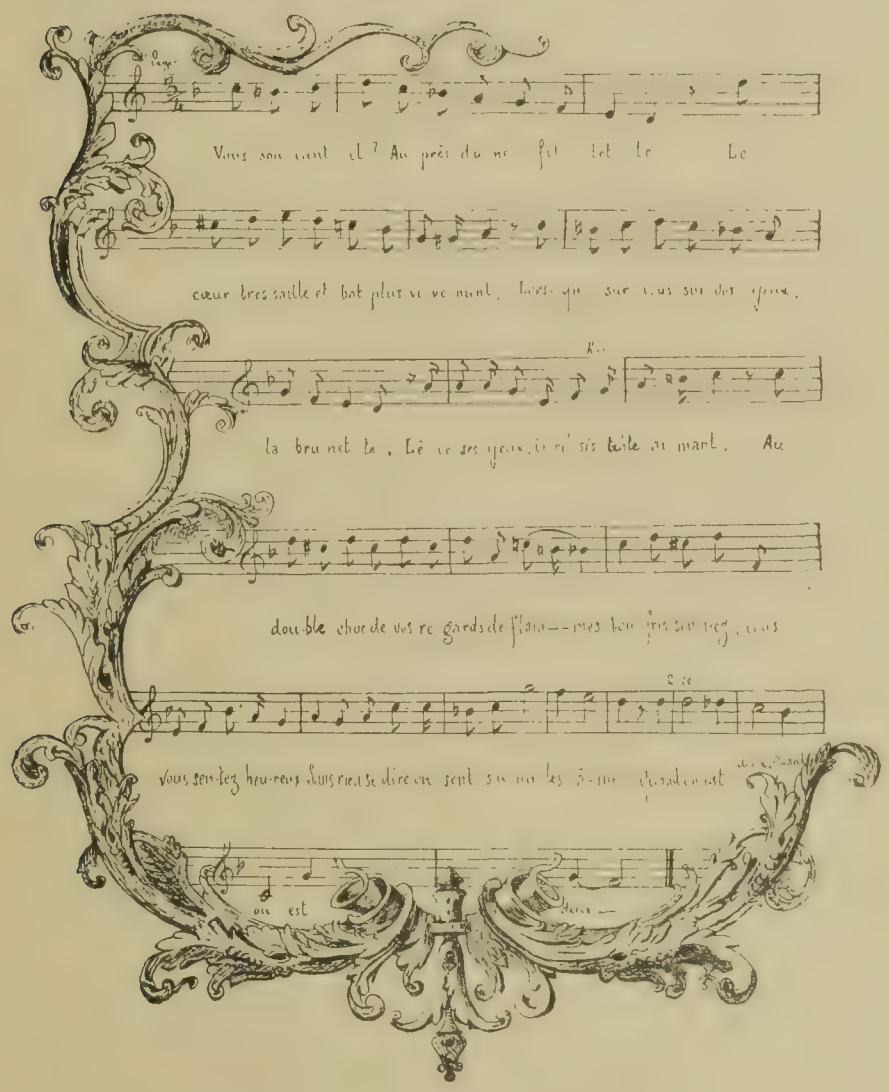
Et tout autour
Du Monde,
L'amour
Chante sa ronde.
Ses couplets sont des baisers,
Ses refrains sont des caresses
Et toujours inapaisés,
Gais amoureux et maîtresses
Vont, chantant à l'unisson
Son éternelle chanson.

Quand vient le soir, on dirait qu'une trêve
Fait reposer les échos d'alentour,
Rien n'est moins sûr, pendant la nuit, le rêve,
Discrètement, la Chanson fait son tour.

Oui, tout autour
Du Monde,
L'amour
Chante sa ronde.
Ses couplets sont des baisers,
Ses refrains sont des caresses
Et toujours inapaisés,
Gais amoureux et maîtresses
Vont, chantant à l'unisson
Son éternelle chanson.

Quand on est deux

Paroles et musique de Johannès MERLAT



Vous souvient-il ? auprès d'une fillette,
Le cœur tressaille et bat plus vivement
Lorsque sur vous, sur vos yeux, la brunette
Lève ses yeux, irrésistible aimant.
Au double choc de vos regards de flammes,
Vous frissonnez, vous vous sentez heureux,
Sans rien se dire, on sent s'unir les âmes,
Quand on est deux.

Quand on est deux, adorable poème,
Du feu d'amour, les sens sont embrasés,
L'un près de l'autre, on se redit : Je t'aime !
En échangeant de longs et doux baisers,
Caressant tous une folle chimère,
Oubliant tout, s'en vont les amoureux,
Tout disparaît, et les cieux et la terre,
Quand on est deux.

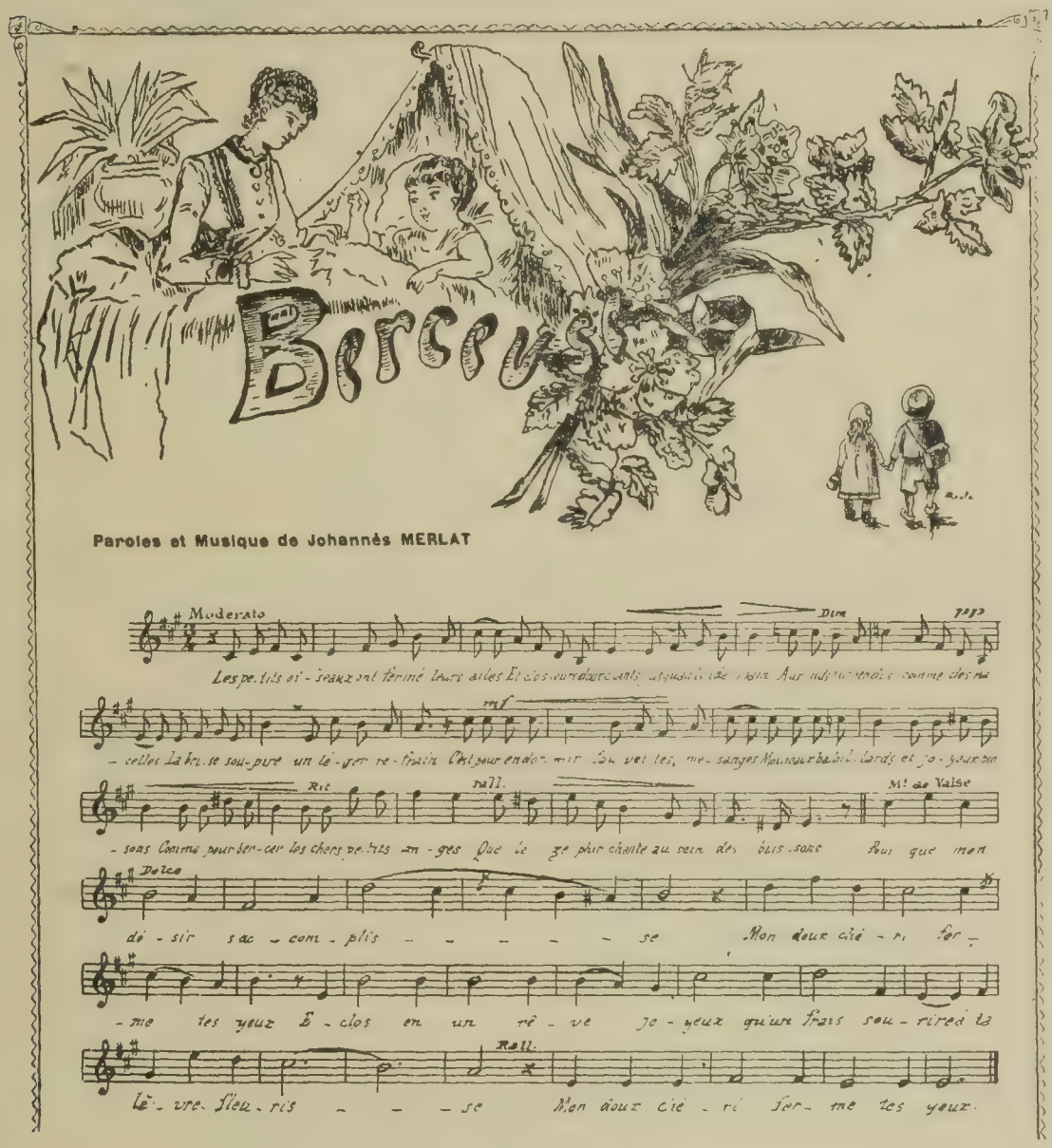
Quand on est deux, la vie est bien plus douce,
L'on va courir à travers champs et prés,
Ou dans les bois reposer sur la mousse,
Tout en formant des rêves adorés.
De fous désirs, les deux têtes sont pleines,
Unis et forts, on est plus courageux
Pour supporter les soucis et les peines,
Quand on est deux.

Quand on est deux, si l'hymen vous rapproche,
Rose apparaît l'horizon jadis noir,
Et si, parfois, d'argent pauvre est la poche,
Le cœur est riche et d'amour et d'espoir.
Adieu chagrin ! nargue à l'ennui morose,
On peut les fuir, on peut se moquer d'eux,
Dès qu'on possède un bébé blond et rose,
Quand on est deux.

Quand on est deux, qu'auprès de vous grandissent
De beaux enfants comme un charmant essaim,
Vous les aimez, dignes, ils vous chérissent,
De l'âpre sort vous bravez le dessein.
Pour un époux, votre fille est partie,
La France appelle un enfant valeureux,
A ces coups-là, l'âme est assujettie,
Quand on est deux.

Quand de frimas la tête est couronnée,
Quand sur les fronts s'abattent les autans,
C'est que la tâche est bientôt terminée,
Chacun son tour : telle est la loi du temps.
Lorsque le sort vous bénit, vous assemble,
Depuis longtemps on a formé ces vœux :
Vivre et s'aimer, puis s'en aller ensemble,
Quand on est deux.

En hommage
à Francine LORÉE-PRIVAS



I

Les petits oiseaux ont fermé leurs ailes
Et clos leurs doux chants jusqu'au lendemain
Aux nids suspendus comme des nacelles,
La brise soupire un léger refrain.
C'est pour endormir fauvettes, mésanges,
Moineaux babillards et joyeux pinsons,
Comme pour bercer les chers petits anges
Que le zéphyr chante au creux des buissons.

Refrain

Pour que mon désir s'accomplisse,
Mon doux chéri, ferme tes yeux !...
Eclos en un rêve joyeux,
Qu'un frais sourire à ta lèvre fleurisse !
Mon doux chéri, ferme les yeux !...

II

L'azur infini d'étoiles sans nombre
S'éclaire, on dirait que les vers luisants
Qui, parmi les prés, scintillent dans l'ombre,
Reflètent au ciel leurs feux séduisants.
En haut comme en bas, ces lueurs étranges
Semblent être là, mises pour veiller
Au calme repos des chers petits anges
Qui, le soir venu, doivent sommeiller.

Refrain

Pour que mon désir s'accomplisse,
Mon doux chéri, ferme tes yeux !...
Eclos en un rêve joyeux,
Qu'un frais sourire à ta lèvre fleurisse !
Mon doux chéri, ferme les yeux !...

III

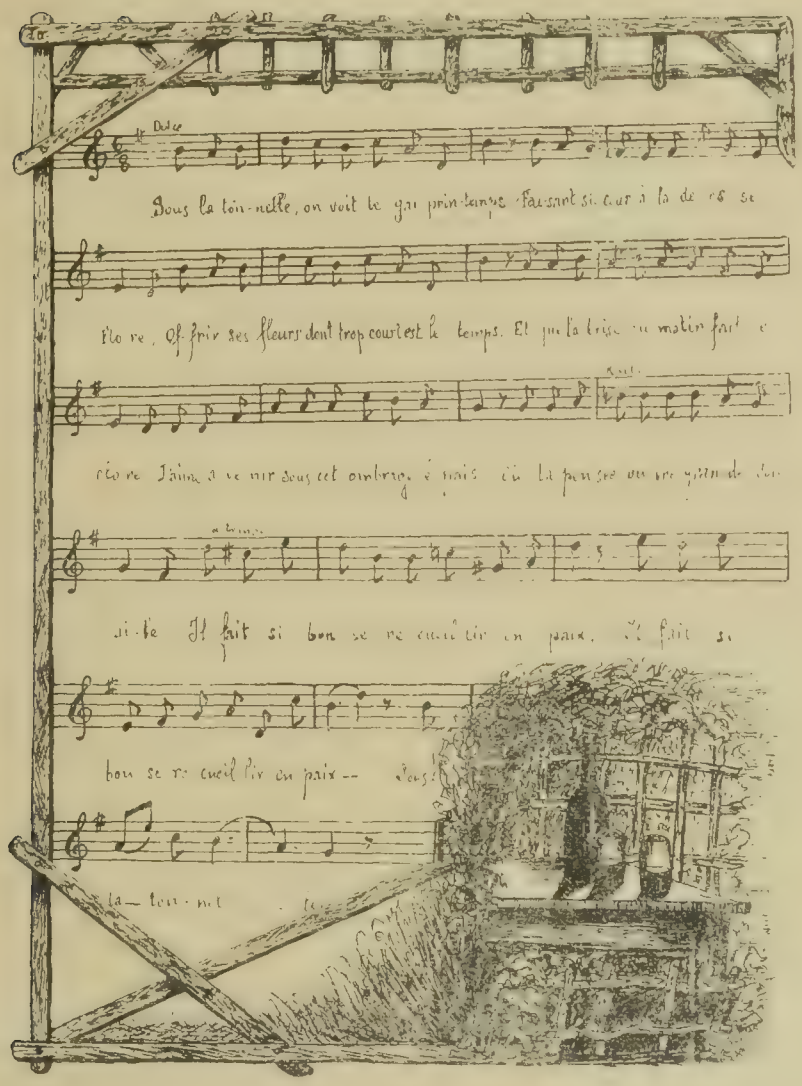
Posés sur l'enfant, les yeux d'une mère,
Du tendre reflet des étoiles d'or
S'illuminent quand, après sa prière,
Tout doucettement le bébé s'endort.
Comme autour des nids, alors près des langes,
Une voix soupire un air caressant :
Musique divine : ô chers petits anges !
Qui, pour vous, décèle un amour puissant.

Refrain

Pour que mon désir s'accomplisse,
Mon doux chéri, ferme tes yeux !...
Eclos en un rêve joyeux,
Qu'un frais sourire à ta lèvre fleurisse !
Mon doux chéri, ferme les yeux !...

Sous la tonnelle

Paroles et musique de Johannès MERLAT



Sous la tonnelle, on voit le gai printemps
Faisant sa cour à la déesse Flore,
Offrir ses fleurs dont trop court est le temps
Et que la brise au matin fait éclore.
J'aime à venir sous cet ombrage épais
Où la pensée ouvre grande son aile,
Il fait si bon se recueillir en paix
Sous la tonnelle !

Sous la tonnelle, ah ! que d'heureux moments
L'on vient passer, l'âme pleine d'ivresse,
C'est le refuge où rêvent les amants,
L'asile aimé de la folle jeunesse.
C'est là que règne un malin dieu, l'Amour,
Qui nous fait croire à sa vie éternelle ;
Que de romans, que d'histoires d'un jour
Sous la tonnelle !

Sous la tonnelle, on aime à se revoir
Au crépuscule, entre bons camarades,
Le verre en main, plein d'un vin du terroir,
Chanson aux dents, on boit quelques rasades.
On y cimente, en sablant le clairet,
Des cœurs aimants l'union fraternelle,
On est bien mieux que dans un cabaret
Sous la tonnelle !

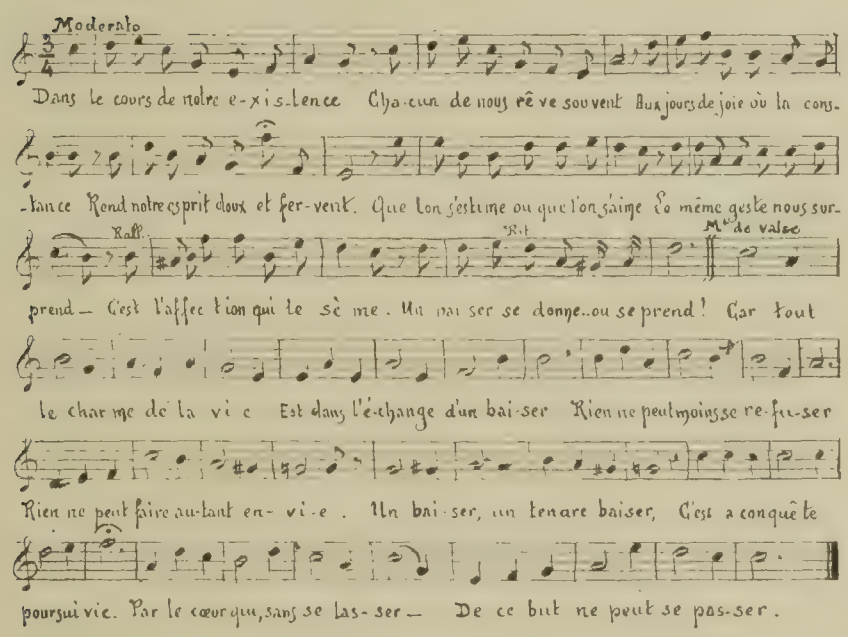
Sous la tonnelle, emportés par le vent,
Volent ces mots tendres et doux : Je t'aime !
C'est un aveu que l'on se fait souvent
Et que l'Amour nous a donné pour thème.
Quand, au clocher, minuit vient de sonner,
C'est le moment, c'est l'heure solennelle
Où mots, baisers, vont encor résonner
Sous la tonnelle !

Sous la tonnelle, après son dur labeur,
Le travailleur réunit sa famille ;
C'est là qu'il goûte un instant de bonheur,
C'est sa maison, cette verte charmille.
Les grands-parents, d'un conte caressé,
A leurs enfants font le récit fidèle,
Ils aiment tant à parler du passé
Sous la tonnelle !

Sous la tonnelle, au beau milieu des fleurs,
Où, loin du bruit, triste, je me repose,
Un souvenir me fait verser des pleurs
Quand, sur mon front, s'abaisse la nuit close.
Dans un doux songe où le cœur attendri
Gagne des cieux la blancheur éternelle,
Je me vois près de ma blonde Mary,
Sous la tonnelle !

Le baiser

Paroles et musique de Johannès MERLAT



I

Dans le cours de notre existence,
Chacun de nous rêve souvent
Aux jours de joie où la constance
Rend notre esprit doux et fervent.
Que l'on s'estime ou que l'on s'aime,
Le même geste nous surprend ;
C'est l'affection qui le sème :
Un baiser se donne... ou se prend !

II

Même à l'âge où l'on balbutie
Des mots qui ne peuvent sortir,
A tout chagrin il s'associe,
Sa caresse se fait sentir.
Le petit bambin en alarmes
N'a pas de meilleur argument.
Pour refouler ses grosses larmes,
Que le baiser de sa maman.

Refrain

Car tout le charme de la vie
Est dans l'échange d'un baiser ;
Rien ne peut moins se refuser,
Rien ne peut faire autant envie...
Un baiser... un tendre baiser...
C'est la conquête poursuivie
Par le cœur qui, sans se lasser,
De ce but ne peut se passer.

III

Plus tard, quand on prend de la taille,
Entre frère et sœur, quelquefois,
On se bouscule, on se chamaille,
Les cheveux restent dans les doigts.
Le père, avec quelques taloches,
Réduit l'incident de son mieux ;
La mère, en consolant ses mioches,
Les fait s'embrasser tous les deux.

IV

La sève monte et, généreuse,
Elle s'épand dans l'être humain,
Mettant sa note savoureuse
Dans les espoirs du lendemain.
Ainsi grandiront les fillettes,
Ainsi vont pousser les garçons,
Les moustaches et les fossettes
Du baiser seront les moissons.

V

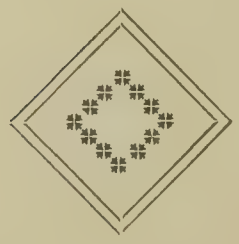
Vingt ans ! c'est l'aube étincelante
De la jeunesse et de l'amour ;
Du baiser, la flamme brûlante
S'avive la nuit et le jour ;
Sur les lèvres elle voltige,
Les yeux se mirent dans les yeux.
C'est le contact, c'est le vertige...
Plus rien n'existe que les cieux.

VI

Quand les ivresses sont éteintes,
Le baiser, plus ferme, plus sûr,
S'adoucissant en demi-teintes,
A la saveur d'un bon fruit mûr.
La vieillesse peut nous surprendre,
Il garde son rayonnement ;
Comme la braise sous la cendre,
Il étincelle par moment.

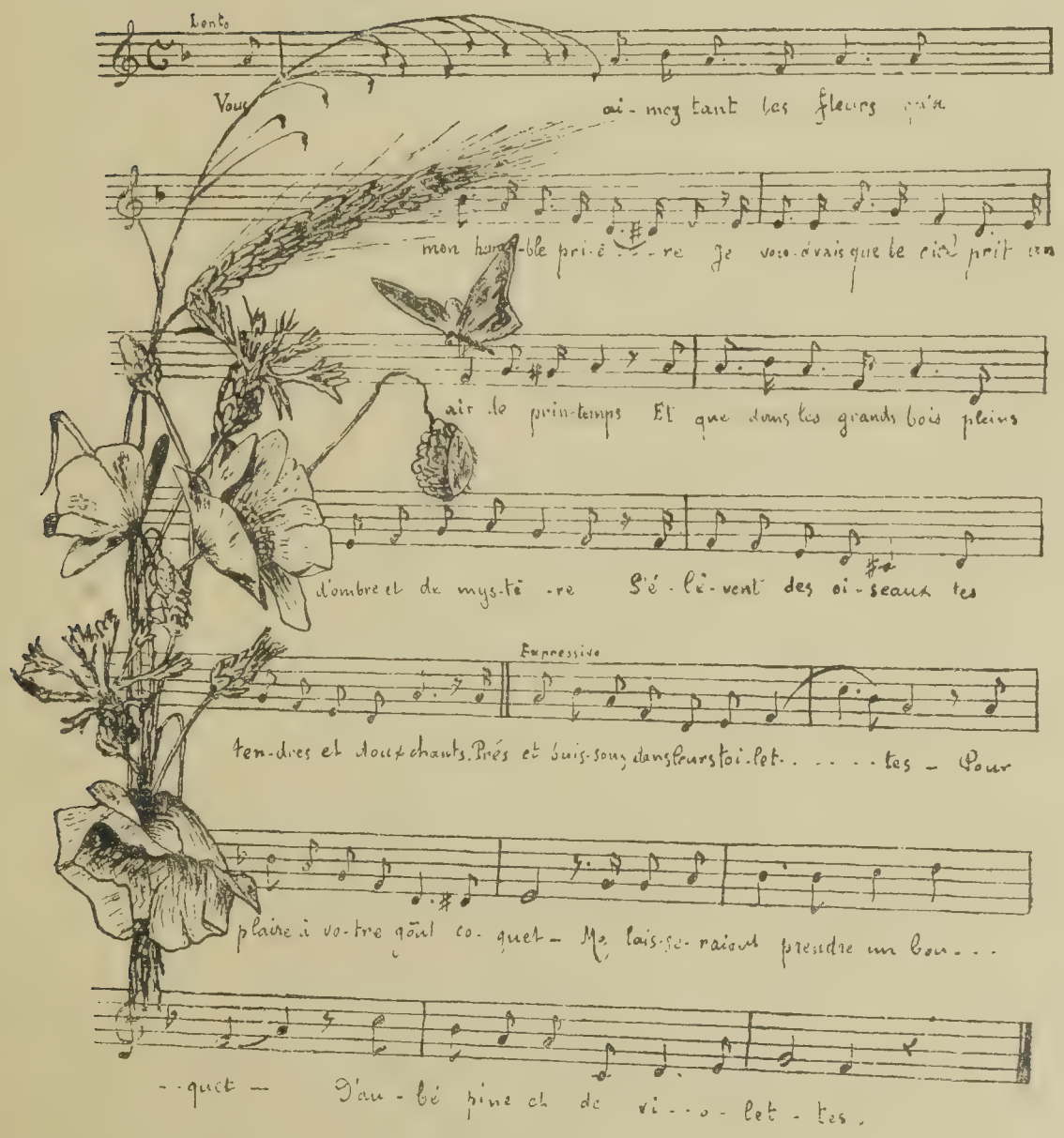
Refrain

Car tout le charme de la vie
Est dans l'échange d'un baiser ;
Rien ne peut moins se refuser,
Rien ne peut faire autant envie...
Un baiser... un tendre baiser...
C'est la conquête poursuivie
Par le cœur qui, sans se lasser,
De ce but ne peut se passer.



Fleurs et saisons

Paroles et musique de Johannès MERLAT



I

Vous aimez tant les fleurs qu'à mon humble prière
Je voudrais que le ciel prît un air de printemps,
Et que dans les grands bois pleins d'ombre et de mystère
S'élèvent des oiseaux les tendres et doux chants.
Prés et buissons dans leurs toilettes,
Pour plaire à votre goût coquet,
Me laisseraient prendre un bouquet
D'aubépine et de violettes.

II

Puis ce serait l'été, la plaine ensoleillée
Offrirait à nos yeux le tableau des moissons,
Pendant que dans les airs, ou bien sous la feuillée,
Folâtreraient gaîment fauvettes et pinsons.
Sans pouvoir définir les causes
Qui me rendraient ainsi joyeux,
J'irais — pour orner vos cheveux —
Cueillir des bleuets et des roses.

III

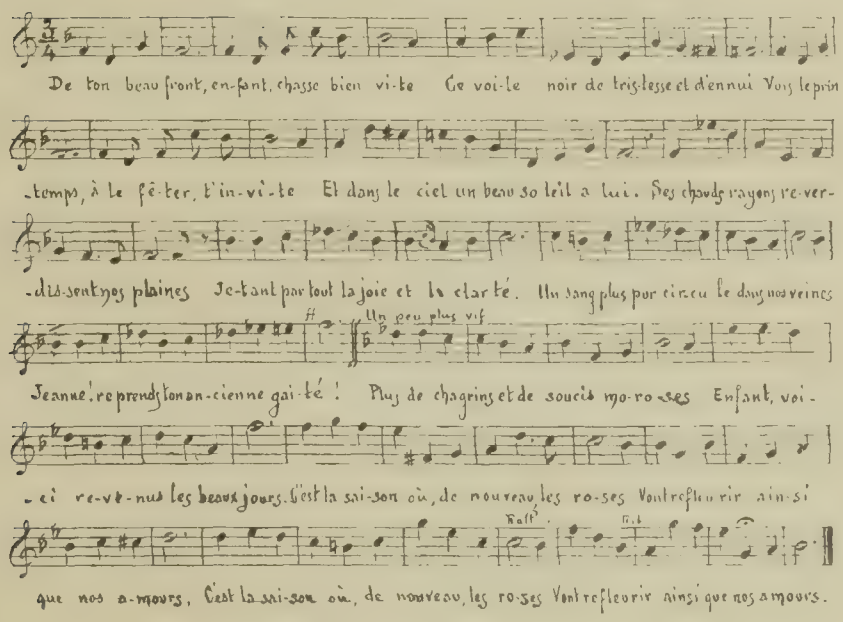
Après viendrait l'automne, où les feuilles jaunies
De nos bois dépouillés s'en vont joncher le sol.
Adieu ! plus de concerts aux douceurs infinies,
L'oiseau, pour d'autres cieux plus cléments, prend son vol.
De ce temps, choisissant l'emblème,
Au lieu d'aller fêter nos morts,
J'irais pour vous, et sans remords,
Cueillir la fleur de chrysanthème.

IV

Mais l'hiver nous retient, et la neige amassée
Couvre champs et cités d'un linceul désolant.
Pour vous trouver des fleurs, ma peine est insensée,
Si rares qu'elles soient, j'en trouve une pourtant.
Et si ce n'est pas la plus belle,
Celle que ma main cueillira
Pour vous l'offrir, eh ! bien sera
La plus durable : l'Immortelle !

Les beaux jours

Paroles et musique de Johannès MERLAT



De ton beau front, enfant, chasse bien vite
Ce voile noir de tristesse et d'ennui,
Vois, le printemps à le fêter t'invite,
Et dans le ciel un beau soleil a lui ;
Ses chauds rayons, reverdissent nos plaines,
Jettent partout la joie et la clarté ;
Un sang plus pur circule dans nos veines,
Jeanne, reprends ton ancienne gaieté.

Plus de soucis et de chagrins moroses,
Enfant, voici revenus les beaux jours,
C'est la saison où, de nouveau, les roses
Vont refleurir ainsi que nos amours.

Comme autrefois nous irons sous l'ombrage
Et, tendrement, nous jaserons d'amour,
De la cité nous fuirons le tapage
Pour les douceurs d'un verdoyant séjour ;
J'aurai, pour toi, les plus vives tendresses,
Pour te parer, je cueillerai des fleurs,
Le vent du soir t'offrira ses caresses,
Sous mes baisers, je sécherai tes pleurs.

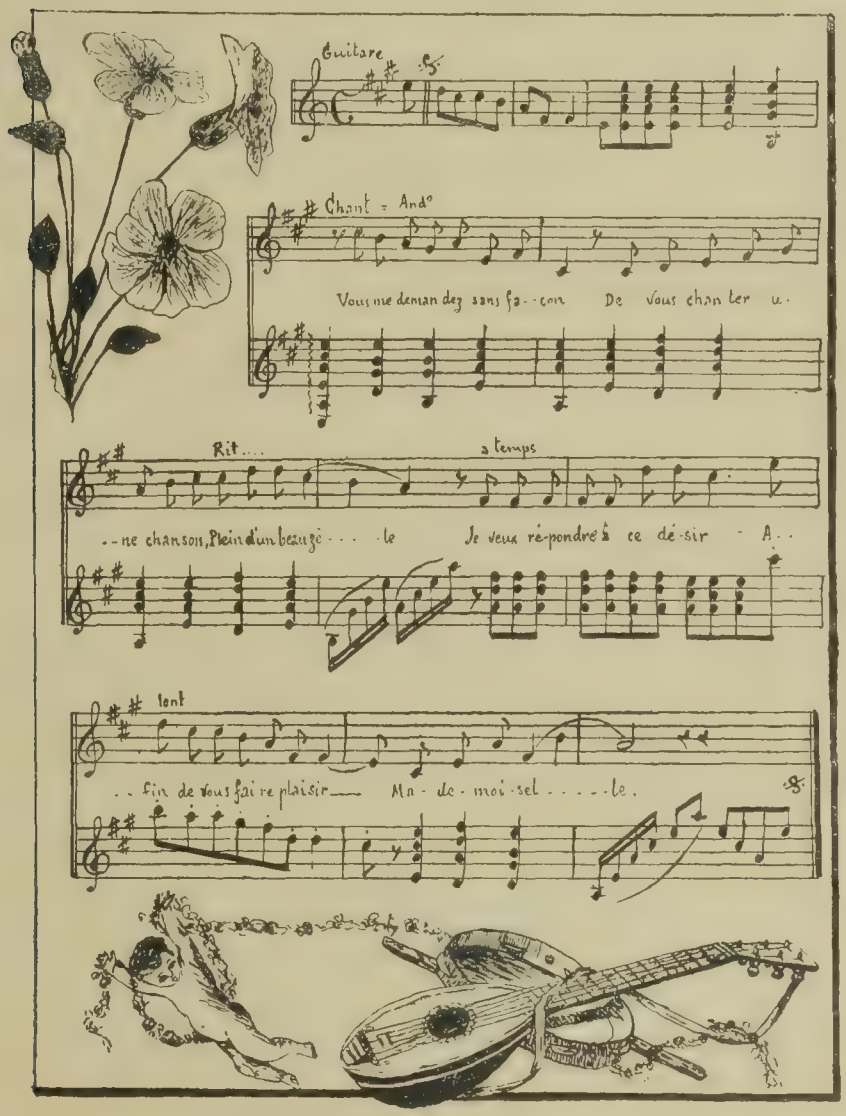
Plus de soucis et de chagrins moroses,
Enfant, voici revenus les beaux jours,
C'est la saison où, de nouveau, les roses
Vont refleurir, ainsi que nos amours.

Pour réveiller l'écho de la vallée,
S'élèvera ton argentine voix,
Et, des oiseaux, la joyeuse assemblée
Pour t'écouter se taira sous les bois.
A mes accents tu n'es donc point rebelle ?
Puisqu'un éclair a passé dans tes yeux,
Puisque tu ris, ô mignonne, ô ma belle,
Il est encor pour nous des jours heureux.

Plus de soucis et de chagrins moroses,
Enfants, voici revenus les beaux jours,
C'est la saison où, de nouveau, les roses
Vont refleurir ainsi que nos amours.

Madrigal

Paroles et musique de Johannès MERLAT



I

Vous me demandez sans façon
De vous chanter une chanson.
Plein d'un beau zèle,
Je veux répondre à ce désir,
Afin de vous faire plaisir,
Mademoiselle !

II

Ma guitare est à l'unisson,
Le la se trouve au diapason,
Mon vers ruisselle.
C'est plus qu'il en faut pour tenter
De plaire à qui veut m'écouter,
Mademoiselle !

III

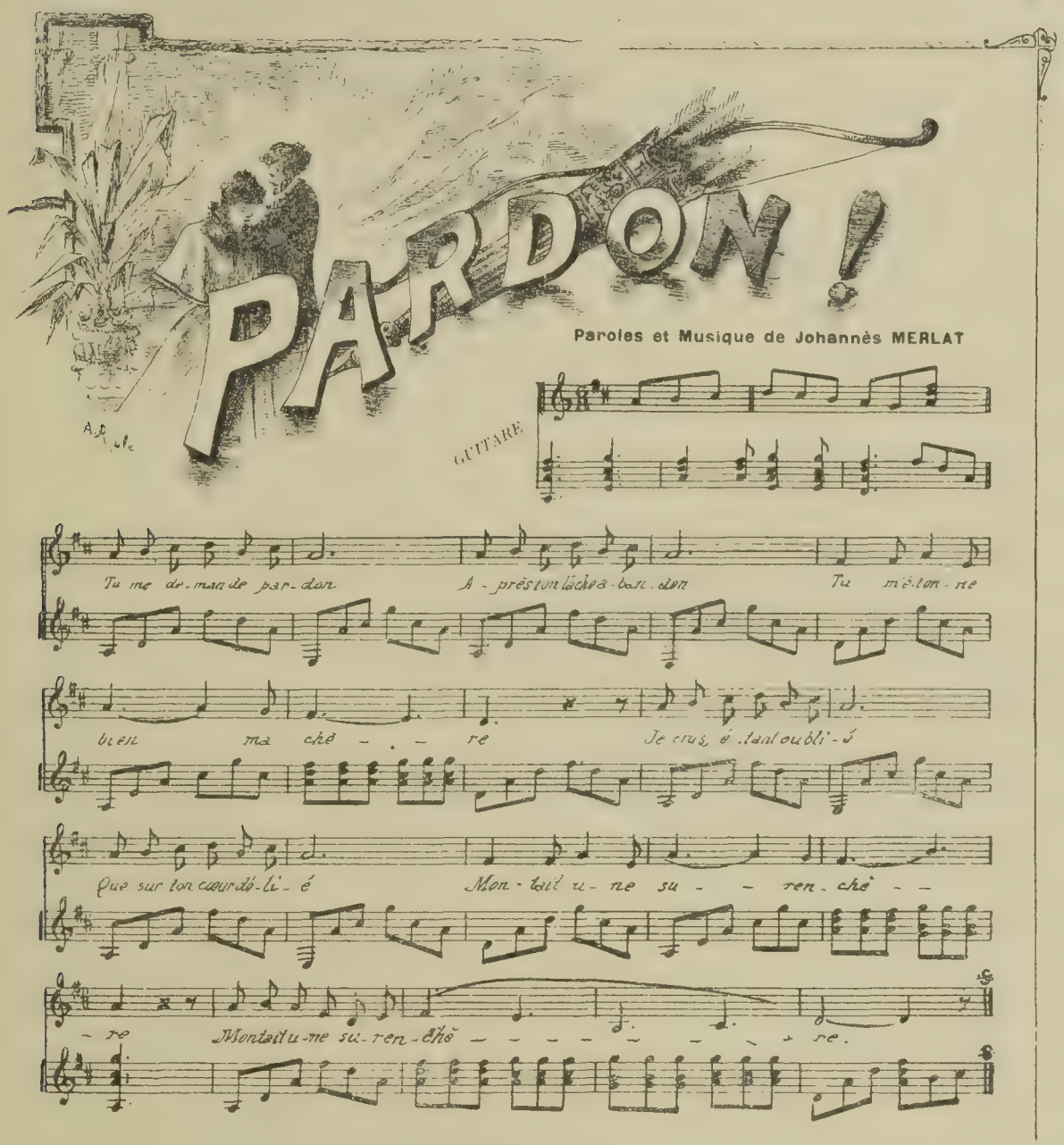
Pour céder à votre oraison,
J'ai plus d'une bonne raison
Qui m'ensorcelle :
C'est d'apercevoir vos beaux yeux
Se poser sur moi tout joyeux,
Mademoiselle !

IV

Le charme pénétrant qu'ils ont
Enflammerait comme un tison,
D'une étincelle,
Un cœur plus osé que le mien
A continuer l'entretien,
Mademoiselle !

V

Pour ne point paraître un oison,
J'arrive à la péroraison
Qui me harcelle :
Je suis l'esclave, en vérité,
De votre simple volonté,
Mademoiselle !



I

Tu me demandes pardon
Après ton lâche abandon ;
Tu m'étonnes bien, ma chère :
Je crus, étant oublié,
Que sur ton cœur délié
Montait une surenchère.

II

Mon Dieu sait, cependant, si
J'ai gardé cruel souci
Après ta fuite imprévue ;
Si mes yeux ont, tant des fois,
Pleuré : des jours et des mois,
Que j'ai cru perdre la vue.

III

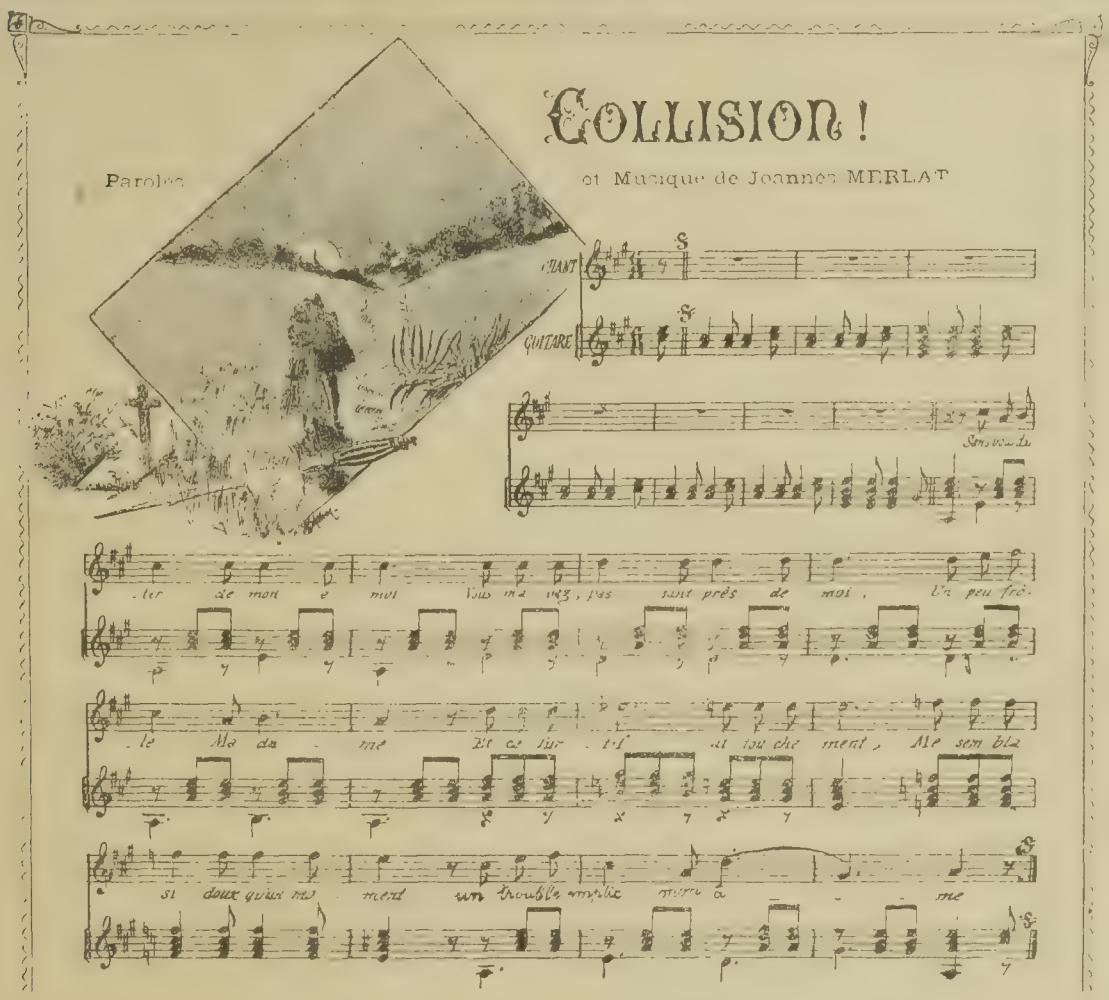
Revivant les jours passés
Par nos deux cœurs enlacés
D'un lien semblant durable,
Par une fêlure au front,
J'ai senti sourdre l'affront
Et la folie incurable.

IV

Combien de fois, en sentant
Le goût des baisers d'antan
Sur ma lèvre inapaisée,
J'ai dû croire, pour toujours,
Que se terminaient mes jours,
Tant j'avais l'âme épuisée.

V

Point aveugle, fou, ni mort,
Sous cette douleur qui mord
En laissant toujours ses traces...
J'ai vécu... laisse-moi donc !
Laisse !... je crains ton pardon
Si, de nouveau, tu m'embrasses !...



I

Sans vous douter de mon émoi,
Vous m'avez, passant près de moi,
Un peu frôlé, Madame ;
Et ce furtif affouchement
Me sembla si doux, qu'un moment
Un trouble emplit mon âme.

II

Votre long regard velouté
S'est un peu, je crois, arrêté
Sur le mien, au passage,
Pour aussitôt se détourner,
Sans avoir l'air de s'étonner
De mon pâle visage.

III

Par crainte d'un monde moqueur,
J'ai gardé tout au fond du cœur
Cette minute brève ;
Mais votre image me poursuit
Pendant le jour, pendant la nuit,
Sans nul répit, ni trêve.

IV

Depuis, j'ai souffert de sentir
Votre pouvoir s'appesantir
Sur la mélancolie
De mon faible esprit, où je sens
Entrer, comme un subtil encens,
L'implacable folie.

V

Pourtant, je n'aurais nul regret
De ce mal cruel qui serait,
Pour moi, l'oubli du monde,
Si j'avais le bonheur, au moins,
De vous déclarer sans témoins
Ma tendresse profonde.

VI

Mais je vous adore à ce point
Que jamais vous ne saurez point
D'où provient ma souffrance,
Ne voulant pas, à ce propos,
Vous troubler dans votre repos...
Et votre indifférence.

Vos yeux

Air : *Envoi de fleurs* (DELMET).

PASTICHE

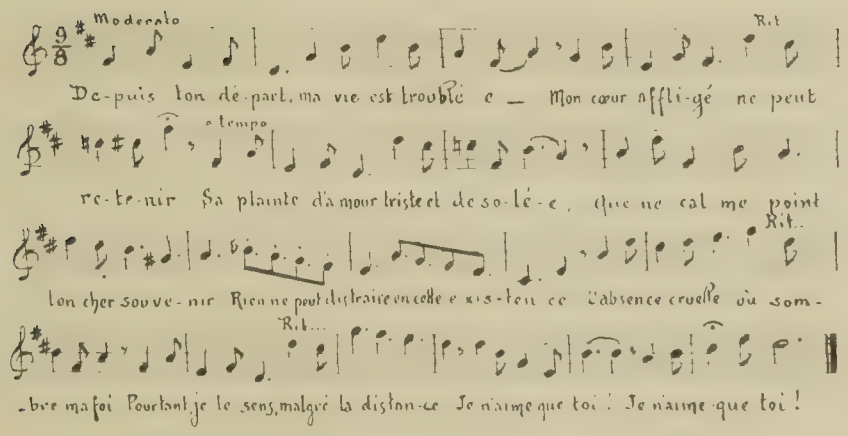
Tout peut m'obliger de penser à vous,
D'y penser souvent, d'y penser encore,
L'éclat de vos yeux, de vos yeux si doux
Où l'on voit briller des reflets d'aurore.
Ce ne sont pas là des yeux rigoureux
Dont le souvenir me trouble et me pèse...
Ils ont l'air, parfois, si malicieux
Que mon cœur aimant en tressaille d'aise !...

Vos beaux yeux, pour moi, ne sont pas méchants,
Je les vois toujours simples et sincères,
Ils sont sans orgueil, tendres et touchants
Et faits pour griser un fils des trouvères !
Je les aime mieux que riches bijoux
Aux feux rutilants dont je serai maître,
Vos yeux sont pour moi de friands joujoux,
Je les aime mieux... vous aussi peut-être ?...

Mais du moins vos yeux, vos regards si doux,
Vos beaux yeux que j'aime aux reflets d'aurore
Viennent m'obliger de penser à vous,
D'y penser souvent... d'y penser encore !...

Je n'aime que toi

Paroles et musique de Johannès MERLAT



I

Depuis ton départ, ma vie est troublée,
Mon cœur affligé ne peut retenir
Sa plainte d'amour triste et désolée
Que ne calme point ton cher souvenir.
Rien ne peut distraire en cette existence
L'absence cruelle où sombre ma foi.
Pourtant, je le sens, malgré la distance,
Je n'aime que toi !... je n'aime que toi !

II

Depuis ton départ je connais la fièvre
Des nuits sans sommeil et des jours trop longs,
Sans cesse ton nom fait vibrer ma lèvre
Et suit ma pensée au-delà des monts.
Il me semble alors, par un doux mirage,
Que tu dois aussi partager l'émoi
De mon âme en deuil qui reprend courage :
Je n'aime que toi !... je n'aime que toi !

III

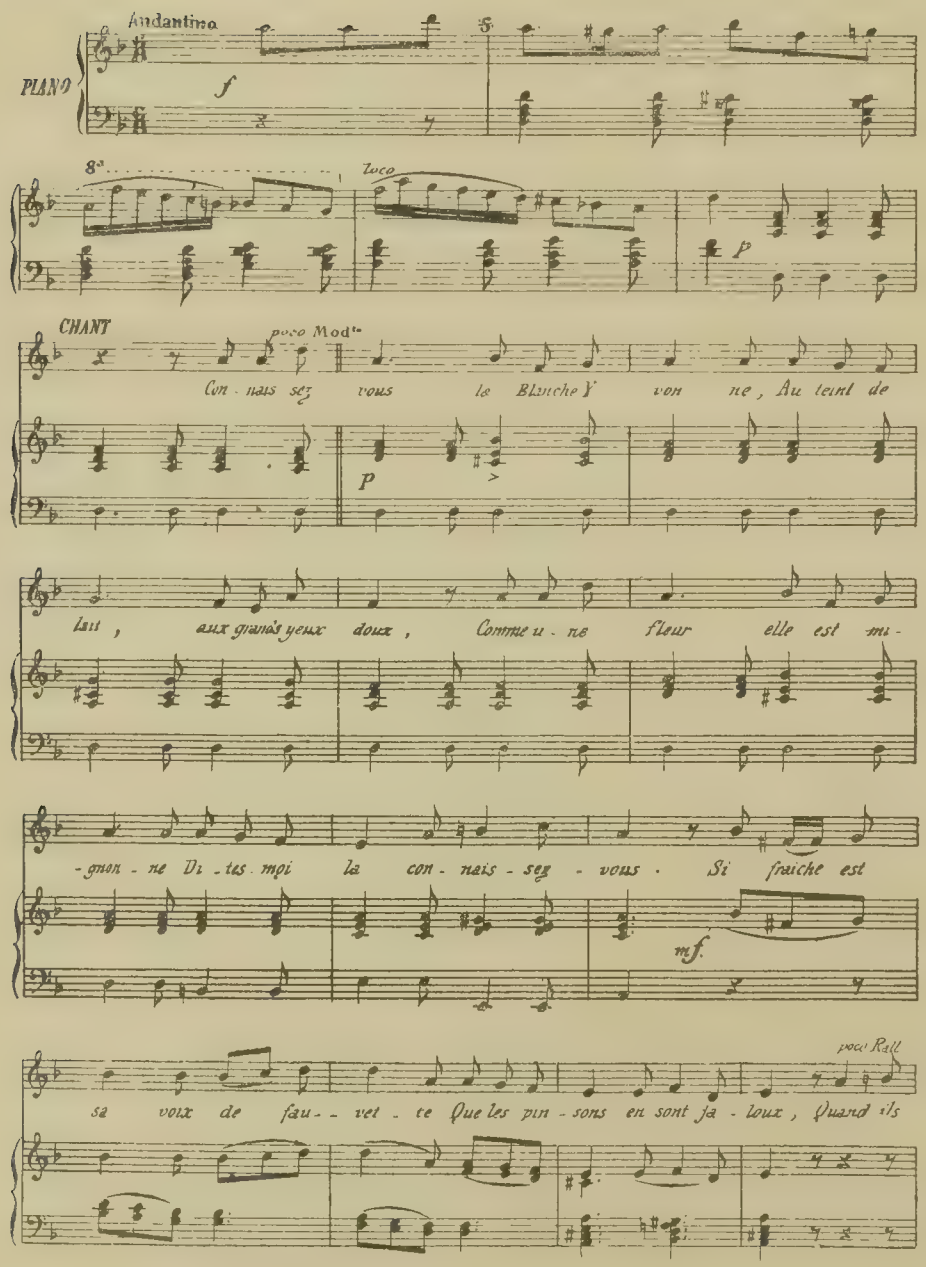
Depuis ton départ, malgré ma tristesse,
J'ai dû supporter les propos méchants,
Piqûres d'épingle où leur venin laisse
Le doute germer dans les cœurs constants.
Les jaloux, toujours, sont prêts à médire,
Pourtant, tu ne peux pas douter de moi,
Quand je t'aurai dit ce qu'il faut te dire :
Je n'aime que toi !... je n'aime que toi !

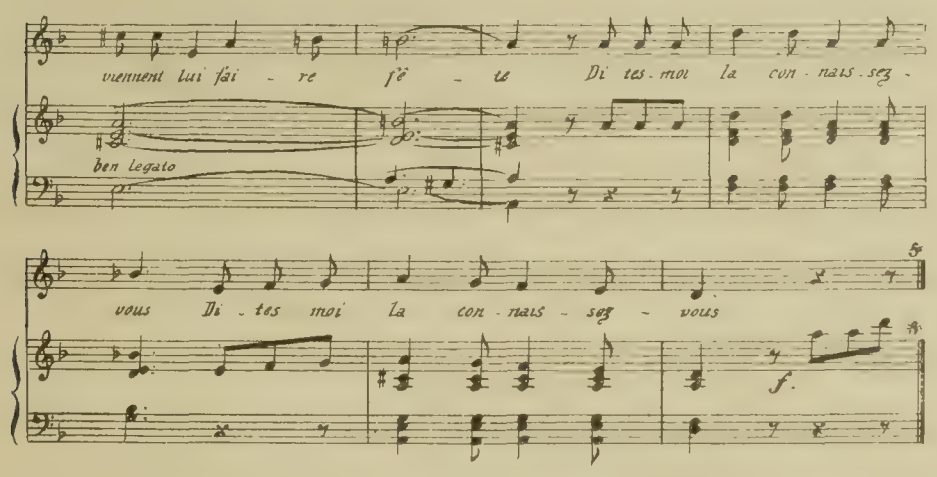
A Mlle Suzanne MIOUX
de Paris

Yvonne

Paroles et musique de Johannès **MERLAT**

LEGENDE





I

Connaissez-vous la blanche Yvonne
Au teint de lait, aux grands yeux doux,
Comme une fleur elle est mignonne,
Dites-moi, la connaissez-vous ?
Si fraîche est sa voix de fauvette
Que les pinsons en sont jaloux
Quand ils viennent lui faire fête :
Dites-moi, la connaissez-vous ?

II

Connaissez-vous la blanche Yvonne
Qui pense et croit aux loups garous,
Quoique très brave, elle est Bretonne :
Dites-moi, la connaissez-vous ?
De son bourg, elle est la plus belle
Et sera, d'un heureux époux,
La compagne aimante et fidèle :
Dites-moi, la connaissez-vous ?

III

Connaissez-vous la blanche Yvonne
Dont le nom, là-bas, dans les houx,
Tendrement, s'élève et résonne :
Dites-moi, la connaissez-vous ?
Son promis se cache en la lande,
Derrière un mur fait de cailloux :
Elle mérite qu'on l'attende :
Dites-moi, la connaissez-vous ?

IV

Connaissez-vous la blanche Yvonne
Aux mains roses, friands joujoux,
Que baise l'amant qui frissonne ;
Dites-moi, la connaissez-vous ?
Sous le bras aimé qui l'enlace
Elle éprouve des transports fous,
Elle s'oublie et l'heure passe :
Dites-moi, la connaissez-vous ?

V

Connaissez-vous la blanche Yvonne
Au fond de l'église, à genoux,
La malheureuse se fait nonne :
Dites-moi, la connaissez-vous ?
Son Alain fut pris sous la lame,
Un soir, par la mer en courroux,
Elle va prier pour son âme :
Dites-moi, la connaissez-vous ?

Joli mois de mai

I

Joli mois de mai, sois le bienvenu !
Et laisse à l'avril toutes ses ondées
Et son vent rageur et ses giboulées
Dont il nous abreuve à jet continu.
Le Père éternel qui, vieilli, s'abuse,
Par la Lune rousse est circonvenu,
Si tu fais fermer la céleste écluse,
Joli mois de mai, sois le bienvenu !

II

Joli mois de mai, sois le bienvenu !
Rappelle au Printemps son rôle exemplaire,
Que, nouveau Messie, il est fait pour plaire
Et non pour paraître aussi biscornu.
Ivre de clarté, gris d'exubérance,
C'est ainsi qu'il fut toujours attendu.
Si tu nous reviens fleuri d'espérance,
Joli mois de mai, sois le bienvenu !

III

Joli mois de mai, sois le bienvenu !
Fais chanter les nids suspendus aux branches,
Garnis les buissons d'aubépines blanches,
Mets dans les sentiers un tapis moussu.
Que l'air saturé des senteurs champêtres
Du gai Renouveau partout épandu,
Imprègne les sens, les choses, les êtres,
Joli mois de mai, sois le bienvenu !

IV

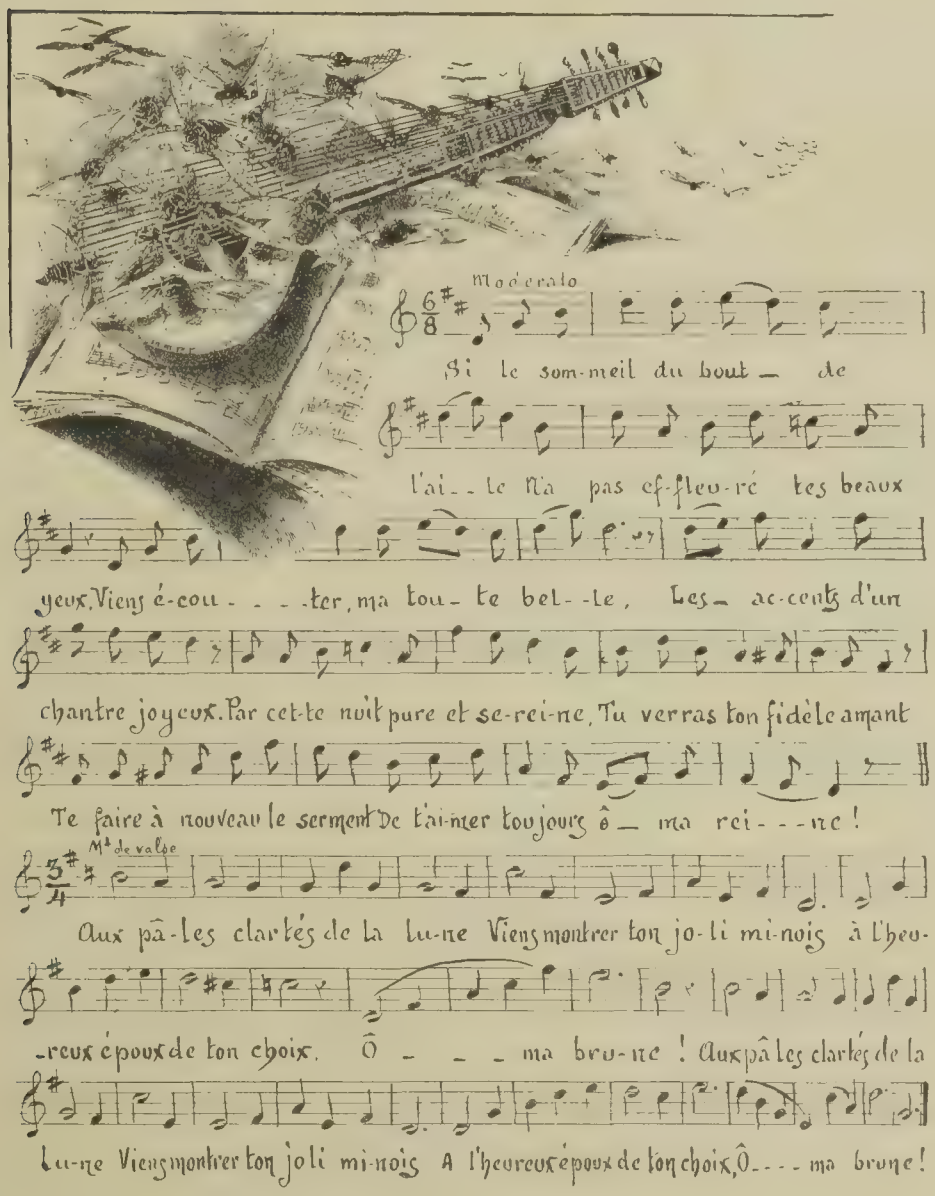
Joli mois de mai, sois le bienvenu !
Apporte en nos cœurs les brûlantes fièvres
Qui font voltiger des baisers aux lèvres
Vibrantes encor d'un désir tendu.
Malgré tous les deuils, fais naître la vie
Sous le clair soleil longtemps morfondu.
Si l'amour nous vient en ta compagnie,
Joli mois de mai, sois le bienvenu !

V

Joli mois de mai, sois le bienvenu !
L'air bleu retentit de cris, de bruits d'ailes,
Le véloce essaim de nos hirondelles
Sillonne l'éther d'un vol éperdu.
Plus d'une, en ce jour, d'un vieux nid qu'elle aime,
Ne retrouvera le coin disparu !
Que de pauvres gens sont logés de même...
Joli mois de mai, sois le bienvenu !

Sérénade

Paroles et musique de Johannès MERLAT



Si le sommeil, du bout de l'aile,
N'a pas effleuré tes beaux yeux,
Viens écouter, ma toute belle,
Les accents d'un chantre joyeux.
Par cette nuit douce et sereine,
Tu verras ton fidèle amant
Te faire à nouveau le serment
De t'aimer toujours, ô ma reine !

Pour toi, je voudrais, sur ma lyre
Chanter un poème émouvant,
T'exalter encor le délire
Que j'éprouve en t'apercevant.
Oui, je voudrais chanter sans cesse
Le bleu reflet de tes cheveux,
L'éclat fulgurant de tes yeux
Et ta démarche de princesse.

Aux pâles clartés de la lune,
Viens montrer ton joli minois
A l'heureux époux de ton choix,
O ma brune !

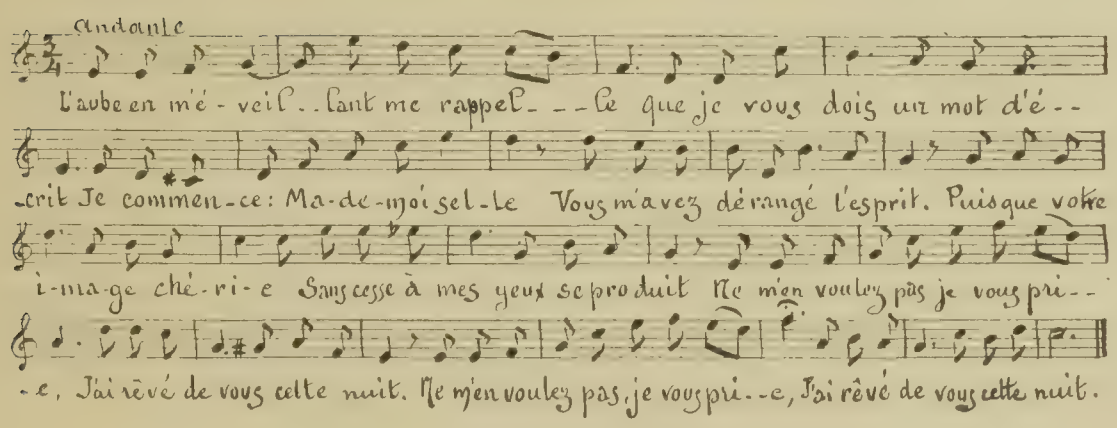
Je voudrais pouvoir tout décrire,
La blancheur, l'émail de tes dents,
Le charme de ton beau sourire
Qui rend mes désirs plus ardents.
Ta lèvre rose et purpurine
Qui semble appeler le baiser,
Je voudrais tout poétiser,
Ta beauté, ta grâce divine.

Mais je me tais ; sous la feuillée
Le rossignol vient de chanter,
L'esprit léger, l'âme éveillée,
Mignonne, je vais l'écouter.
Ses doux accents pleins de tendresse
Me rappelleront le beau jour
Où tu me fis, en ce séjour,
L'aveu qui te fit ma maîtresse.

Aux pâles clartés de la lune,
Viens montrer ton joli minois
A l'heureux époux de ton choix,
O ma brune !

Missive

Paroles et musique de Johannès MERLAT



I

L'aube, en m'éveillant, me rappelle
Que je vous dois un mot d'écrit.
Je commence : Mademoiselle !
Vous m'avez dérangé l'esprit.
Puisque votre image chérie
Sans cesse à mes yeux se produit,
Ne m'en voulez pas, je vous prie,
J'ai rêvé de vous cette nuit.

II

Le soir, lorsque le dieu Morphée
Sur moi répand ses lourds pavots,
Je vois apparaître une fée,
Belle à troubler bien des cerveaux.
Dans ma chambrette, elle travaille
Sans un seul mot, sans un seul bruit,
Vous lui ressemblez... par la taille...
J'ai rêvé de vous cette nuit.

III

Légère autant que gracieuse,
Je la vois trottiner partout,
Et d'une main silencieuse
Ranger chaque chose à mon goût.
Elle s'occupe du ménage
De mon humble et petit réduit,
Vous lui ressemblez... de visage...
J'ai rêvé de vous cette nuit.

IV

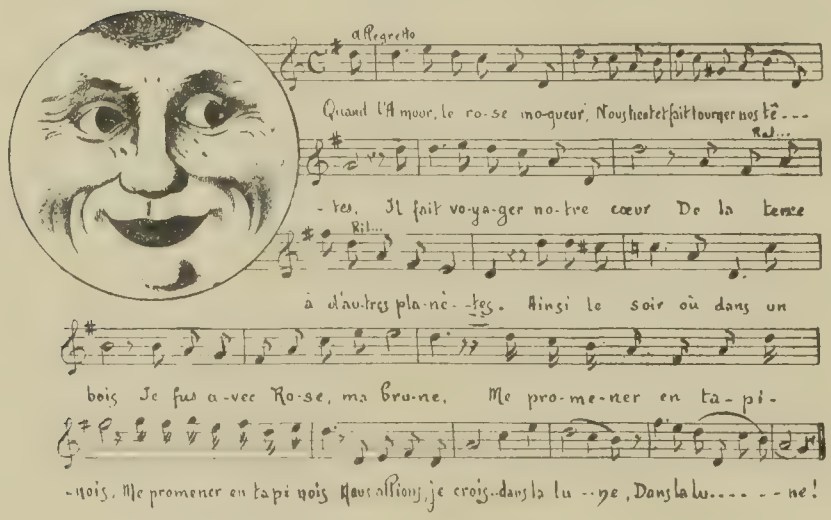
Je l'ai vue... à peine si j'ose
Vous en parler à ce moment,
Tenir un petit bébé rose
Dans ses bras, bercé mollement.
Ce groupe charmant, romanesque,
De son souvenir me poursuit,
Car l'enfant me ressemblait... presque,
J'ai rêvé de vous cette nuit.

V

Mais, hélas ! ce n'était qu'un rêve
Que le jour venait d'effeuiller.
Allons bon ! il faut que j'achève,
C'est l'heure d'aller travailler.
Pardonnez-moi si ce poème
Par ma seule idée est construit,
Je signe : Celui qui vous aime
Et qui rêve à vous chaque nuit.

Dans la lune

Paroles et musique de Johannès MERLAT



I

Quand l'Amour, le rose moqueur,
Nous tient et fait tourner nos têtes,
Il fait voyager notre cœur
De la terre à d'autres planètes.
Ainsi le soir où, dans un bois,
Je fus avec Rose, ma brune,
Me promener en tapinois,
Nous allions, je crois... dans la lune
Dans la lune.

II

Rose avait ses dix-sept printemps,
Son âme ignorait bien des choses,
Moi, j'avais à peine vingt ans,
Age où l'on voit partout des roses.
Les regards perdus dans les cieux,
Nos cœurs faisant cause commune,
Nous cheminions, silencieux,
Nous rêvions, je crois... à la lune
A la lune.

III

L'éclat de ses yeux irisés
Me fit prendre un peu de courage,
Bientôt, je couvris de baisers
Son cou blanc, son charmant visage.
Elle allait, certes, se fâcher
Quand un faux pas - quelle infortune -
Nous fit tout à coup trébucher...
Nous étions, je crois... dans la lune
Dans la lune.

IV

Lorsque nous sortîmes du bois,
Que nous revînmes au village,
La rougeur sur son doux minois,
Rose rajustait son corsage.
Depuis, nous sommes revenus
Pour jouir de notre fortune,
Car les sentiers nous sont connus
Pour aller, tout droit, dans la lune...
Dans la lune !

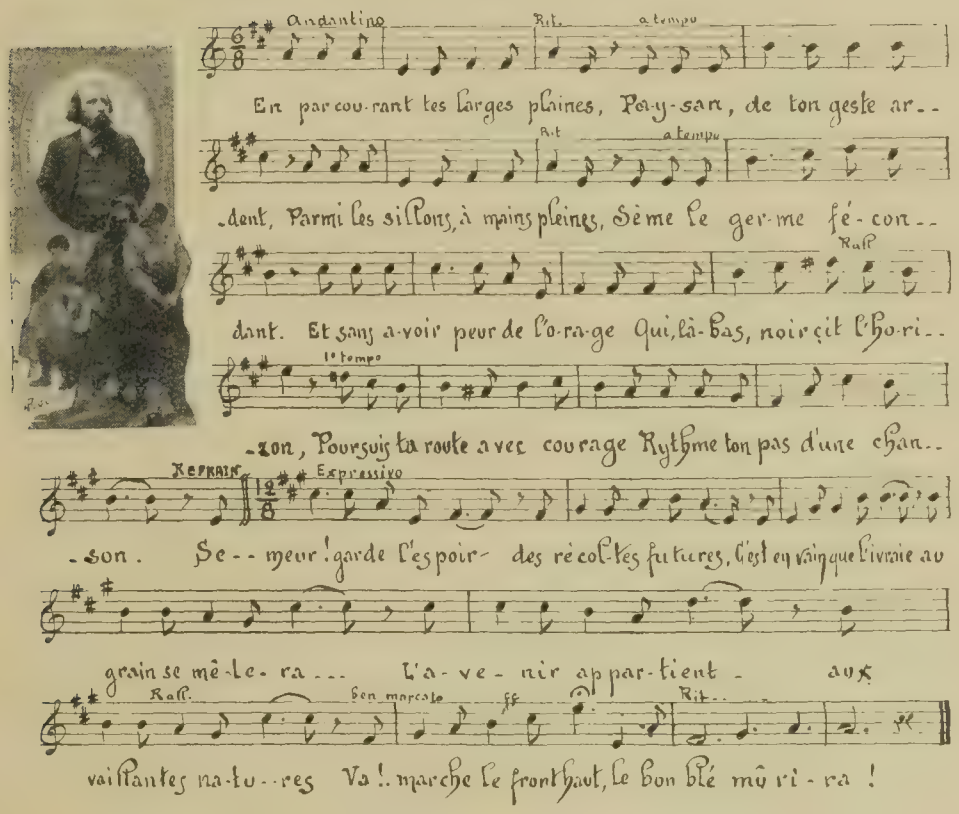
Chansons sociales
et de chez nous

Joseph Poncet : « ò nia ïn mouçai de bacoun ! » *(Le Bichon).*

Au poète Ch. M. BOUKAY

Haut les cœurs !

Paroles et musique de Johannès MERLAT



I

En parcourant tes larges plaines,
Paysan, de ton geste ardent,
Parmi les sillons, à mains pleines,
Sème le germe fécondant.
Et sans avoir peur de l'orage
Qui, là-bas, noircit l'horizon,
Poursuis ta route avec courage,
Rythme ton pas d'une chanson.

Refrain

Semeur, garde l'espoir des récoltes futures,
C'est en vain que l'ivraie au grain se mêlera.
L'avenir appartient aux vaillantes natures,
Va ! marche le front haut, le bon blé mûrira !

II

Aux problèmes de l'existence,
Savant, consacre tes efforts,
Le mal humain sévit, intense,
Sur les faibles et sur les forts.
Après les veilles studieuses
Tu verras, lutteur de l'esprit,
Avec les aubes radieuses,
Surgir le secret qui guérit.

III

Epris d'amour et de justice,
Tribun, répands la vérité,
Que ta voix mâle retentisse
Pour dénoncer l'iniquité.
Parmi les masses populaires,
Détruisant l'égoïsme étroit,
Sans peur des haineuses colères,
Soutiens la raison et le droit.

Refrain

Semeur, garde l'espoir des récoltes futures,
C'est en vain que l'ivraie au grain se mêlera.
L'avenir appartient aux vaillantes natures,
Va ! marche le front haut, le bon blé mûrira !

IV

Aux frêles cerveaux de l'enfance,
Educateur, par ton savoir,
Inspire l'amour de la France
Et le sentiment du devoir.
Ouvre leurs yeux à la lumière
Que notre siècle fait jaillir,
Belle est la tâche journalière,
Tu l'accompliras sans faillir.

V

Penseurs, qui rêvez par le monde
Une ère de fraternité,
Semez la parole féconde
Qui fait aimer l'humanité.
Combattez pour les nobles causes,
La victoire, au bout du chemin
Agite enfin ses ailes roses,
Marchez tous la main dans la main.

Refrain

Semeurs, gardez l'espoir des récoltes futures,
C'est en vain que l'ivraie au grain se mêlera.
L'avenir appartient aux vaillantes natures
Mes Frères ! haut les cœurs ! le bon blé mûrira.

A SÉVERINE (1)

Au pays noir

Je t'aime, ô Saint-Etienne, ô ma cité brumeuse !
Bâtie au fond d'un trou — ville gaie et charmeuse –
En forme d'entonnoir,
S'ouvrant sur la montagne et s'ouvrant sur la plaine,
Frémissante de vie obscure et souterraine,
O Pays Noir !

Ici, moi, j'y suis né. J'y mourrai sans nul doute :
« Où la chèvre est liée il faut bien qu'elle broute ».
On s'accroche au perchoir !
Mais je t'aime et comprends les regrets nostalgiques
De ceux qui, loin de toi, rêvent, mélancoliques
Au Pays Noir !

Ton renom par le monde atteint son apogée :
L'acier trempé, le fer et la soie ouvragée,
Partout le font valoir ;
L'industrie, en ton sein, façonne des merveilles,
C'est la ruche où bruit tout un peuple d'abeilles,
Au Pays Noir !

---

(1) Mme Séverine, rédactrice au « Gaulois », à l'occasion de la double explosion de grisou du puits Pélissier et Villebœuf (29 juillet 1890 : 150 tués ; 4 août 1890 : 17 victimes), vint à St-Etienne et visita les deux puits « les mangeurs d'hommes ».

Vingt-deux ans après cette catastrophe, Mme Séverine en évoque le souvenir horrifiant dans les « Annales Politiques et Littéraires » du 15 septembre 1912.

« Ce n'était point la curiosité qui m'avait incitée à l'aventure, certes non, mais le besoin de tout voir afin de tout décrire et d'obtenir des secours pour tant de survivants plus à plaindre que les disparus. J'y réussis, puisque le public envoya 48.000 francs ! »

« Et ma pire épreuve fut sûrement la visite à l'hôpital. Car, là, c'était de la souffrance, de la chair qui palpitait, qui saignait, et des cœurs déchirés qui se débattaient contre le destin. Ah ! l'effroyable vision !... ces apparitions de cauchemar, ces spectres masqués d'une croûte purulente, cette odeur de gangrène et de charnier, ces débris en qui subsistait toute l'intelligence, toute la volonté et l'instinct effréné de la conservation ! Des moignons gantés de ouate s'agitaient, des doigts lents mais tenaces s'agrippaient aux plis de ma robe :

« — Je ne veux pas mourir !... je ne veux pas mourir !... »

Depuis moins d'un siècle, sans parler des accidents mortels isolés, douze explosions de grisou, à St-Etienne, ont fait plus de mille victimes !

De ses flancs ravagés par le lourd pic qui fouille,
Le mineur en extrait l'indispensable houille
Qui, du chaume au manoir,
Répand ses chauds bienfaits, au prix de quelles larmes,
On le sait ! car il est d'éternelles alarmes
Au Pays Noir !

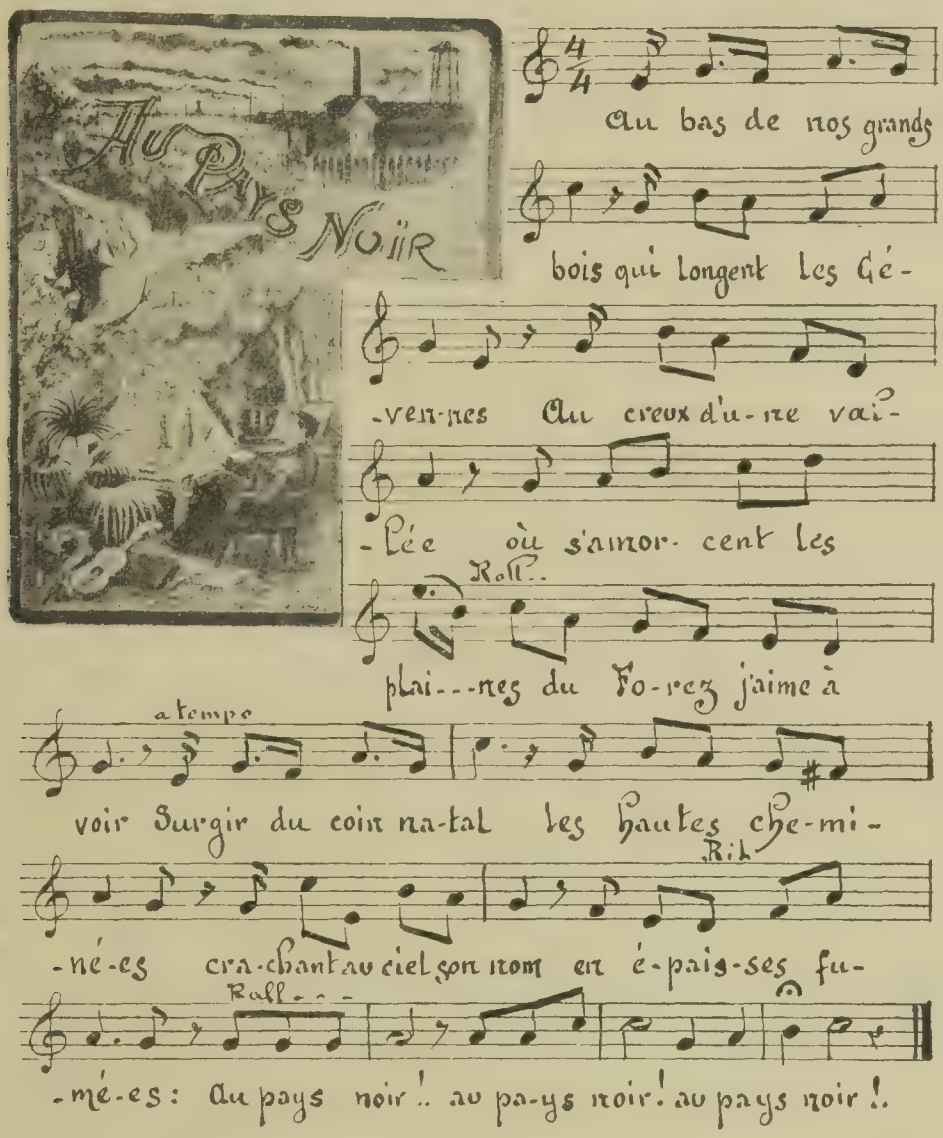
Hélas ! combien de fois, dans cette fourmilière,
La mort cruelle y fit sa moisson meurtrière,
Semant le désespoir,
Brisant des liens chers et bien des espérances,
Accumulant les maux, accroissant les souffrances
Au Pays Noir !

Et c'est alors qu'on vit l'ange après la mégère :
Toi ! Séverine, toi ! la douce messagère
De paix, d'amour, d'espoir,
S'amener pour répandre, en ta bonté si vraie,
Un baume extrait du cœur pour panser chaque plaie
Au Pays Noir !

Depuis ce jour, ton nom, de la frêle poitrine
De chacun de nos fils s'exhale : Séverine !...
...Et lorsque vient le soir,
Comme pour adoucir nos deuils et nos désastres,
Une étoile de plus brille au milieu des astres
Au Pays Noir !

Mai 1891.

A M. Paul SOUZY
Président de la « Stéphanoise » de Paris



Au bas de nos grands bois qui longent les Cévennes,
Au creux de la vallée où s'amorcent les plaines
Du Forez, j'aime à voir
Surgir du coin natal les hautes cheminées
Crachant au ciel son nom en épaisses fumées :
Au Pays Noir !

Des hauts-fourneaux s'épand la senteur âcre et forte,
Et ce nuage lourd qu'au loin le vent emporte,
C'est le goût du terroir.
Cependant, qu'au-dessous, à six cents pieds sous terre,
Le pauvre gueux respire un air moins salutaire
Au Pays Noir !

Creusant les flancs du sol, là, tout un peuple grouille,
Demi-nu, pic en mains, il en extrait la houille
Sans même s'émouvoir
Des dangers permanents suspendus sur sa tête :
— La masse qui s'effondre ou le grisou qui guette —
Au Pays Noir !

Qu'importe !... à son destin le mineur s'accoutume :
Comme le forgeron qui frappe sur l'enclume,
Contre le désespoir,
Il garde au fond du cœur sa gaîté franche et sage,
On chante en travaillant, ça donne du courage...
Au Pays Noir !

On se meut en dessous... au-dessus tout s'agite,
D'un travail incessant tout un monde palpite,
Tous sont prêts au devoir !
Saint-Etienne est la ruche admirable où l'abeille
Apporte à son labeur une ardeur sans pareille
Au Pays Noir !

C'est la fournaise ardente où, reine, l'Industrie,
En un creuset géant prépare à la Patrie
— Car il faut tout prévoir —
Des engins de défense ou des armes sans nombre,
Pour cela, les aciers s'assouplissent dans l'ombre,
Au Pays Noir !

S'étageant aux coteaux de la cité vaillante,
Voici les ateliers d'où s'échappe, vibrante,
Du matin jusqu'au soir,
La Chanson des métiers où les rubans se tissent,
Rythmant, d'un gai tic-tac, les airs qui retentissent
Au Pays Noir !

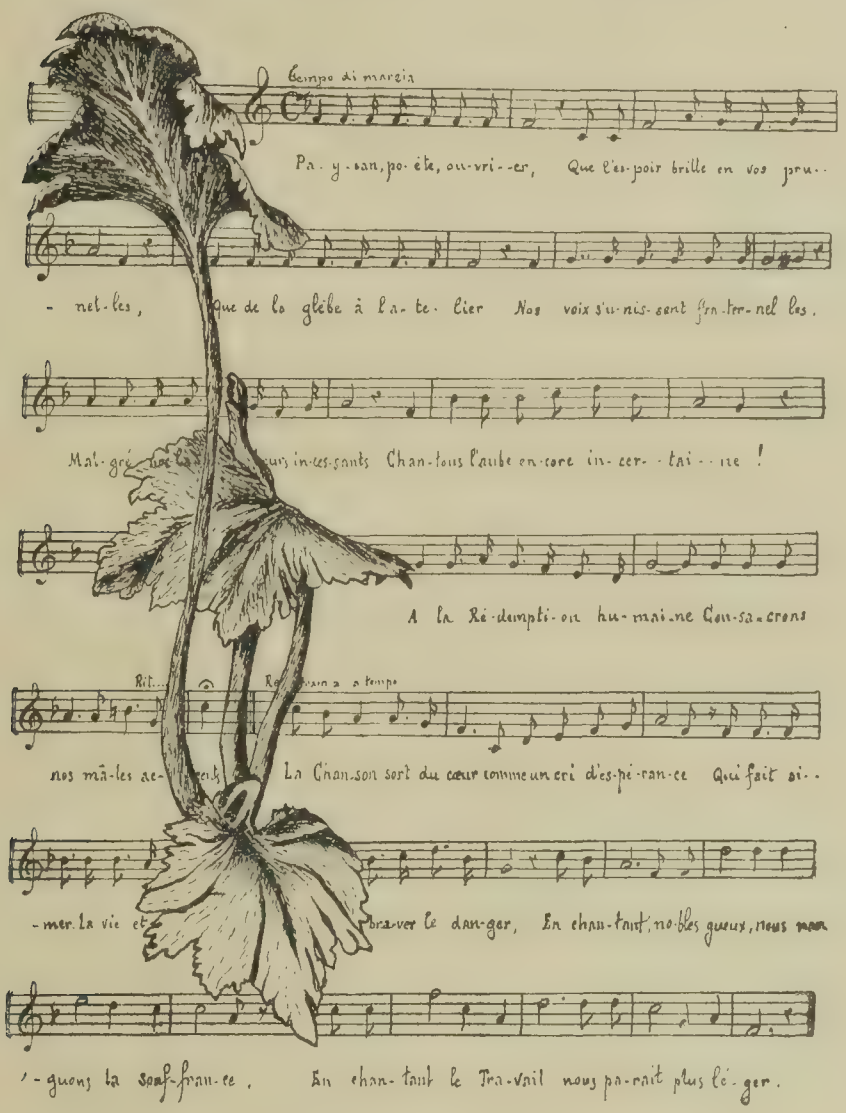
Et, soit dans le sous-sol, soit au grand jour qui brille,
Au vieux pays gaga chacun est né bon drille,
La Chanson, c'est l'espoir !
Les fredons d'autrefois hantent notre caboche,
Nous chantons Patasson sans oublier Baboche,
Au Pays Noir !

Jouir... pleurer... souffrir... chanter... voilà la Vie !
En tout, il faut se faire une philosophie,
Et vouloir, c'est pouvoir.
Or, il est un moment où nous sommes nos maîtres,
C'est quand, le verre en main, nous chantons les ancêtres,
Au Pays Noir !

Au poète Benjamin LEDIN

La chanson des gueux

Paroles et musique de Johannès MERLAT



I

Paysan, poète, ouvrier,
Que l'espoir brille en vos prunelles,
Que de la glèbe à l'atelier
Nos voix s'unissent, fraternelles.
Malgré nos labeurs incessants,
Chantons l'aube encore incertaine !
A la rédemption humaine
Consacrons nos mâles accents !

II

Forgeron, saisis ton marteau,
Frappe, fais jaillir l'étincelle
Sur l'enclume ou bien à l'étau,
Pendant que ton front noir ruisselle,
Chante l'amour de ton prochain
Et les plaisirs de la famille,
Le vin frais bu sous la charmille
Et le bonheur du genre humain.

Refrain

La chanson sort du cœur comme un cri d'espérance
Qui fait aimer la vie et braver le danger.
En chantant, nobles gueux, nous narguons la souffrance,
En chantant, le travail nous paraît plus léger.

III

Laboureur, trace tes sillons
Au travers de la plaine immense ;
Le soleil luit sur tes haillons,
Il fera mûrir la semence.
Qu'importent les jours inconstants,
Malgré ta fatigue en révolte,
Chante l'espoir de la récolte,
La nature et le gai printemps.

IV

Mineur, au fond du gouffre obscur,
Creusant le sol, fouillant l'abîme,
Quand, près de toi, le monstre impur
— Le grisou — guette une victime,
Chante, sans souci du métier,
Les bienfaits du charbon fossile,
Au pauvre comme au riche, utile,
Indispensable au monde entier.

Refrain

La chanson sort du cœur comme un cri d'espérance
Qui fait aimer la vie et braver le danger.
En chantant, nobles gueux, nous narguons la souffrance,
En chantant, le travail nous paraît plus léger.

V

Maigre rimeur, dans ton grenier,
Où surgit souvent la faim blême,
Aligne des vers, chansonnier,
Et prends la gaîté pour emblème.
Chante les charmes de Lison.
Et serre un cran à ta ceinture,
Si tu manques de nourriture,
Entre les murs de ta prison.

VI

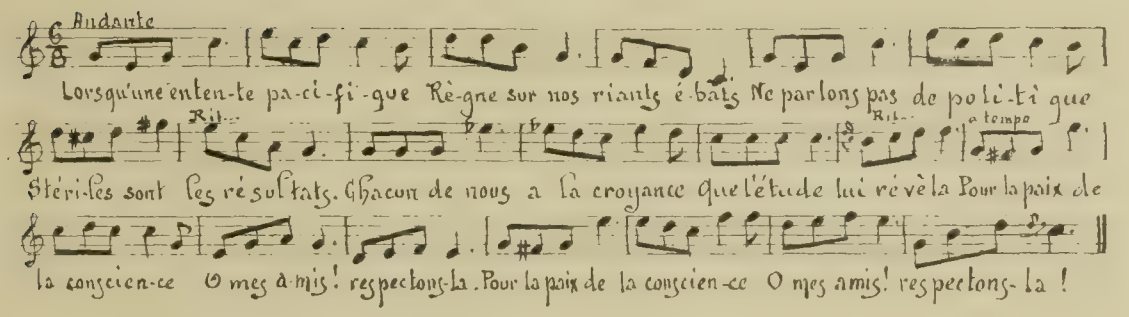
Soldat, va-t-en au loin, là-bas,
Aux pays des brûlantes fièvres,
Sous la tente ou dans les combats,
Un doux nom viendra sur tes lèvres :
La France !... Et tu la chanteras
En y mettant toute ton âme...
La France !... Son nom seul t'enflamme
Sans savoir si tu reviendras...

Refrain

La chanson sort du cœur comme un cri d'espérance
Qui fait aimer la vie et braver le danger.
En chantant, nobles gueux, nous narguons la souffrance,
En chantant, le travail nous paraît plus léger.

Respectons-la

Paroles et musique de Johannès MERLAT



I

Lorsqu'une entente pacifique
Règne sur nos riants ébats,
Ne parlons pas de politique,
Stériles sont les résultats.
Chacun de nous a la croyance
Que l'étude lui révéla,
Pour la paix de la conscience,
O mes amis ! respectons-la.

II

Notre époque de scepticisme
Reste tiède aux malheurs d'autrui,
Le cœur, qui sèche l'égoïsme,
N'a d'autres plaintes que pour lui.
A quoi bon rejeter le blâme
Sur ceux que le sort accabla,
Quand la douleur torture une âme.
O mes amis ! respectons-la.

III

Quand l'insouciante jeunesse
Se livre à ses jeux triomphants,
Blasés, gardez le mot qui blesse
L'oreille chaste des enfants.
N'effleurez point cette innocence
Que l'amour maternel styla,
Sainte est la cause de l'enfance,
O mes amis ! respectons-la.

IV

Sous le poids des lourdes années,
L'homme se courbe vers le sol,
Ses forces, par trop surmenées,
Vers le néant ont pris leur vol.
Les rêves fous de sa jeunesse
Roulent de Charybde en Scylla ;
Voici l'indigente vieillesse,
O mes amis ! respectons-la.

V

S'il vous arrive qu'une femme
Dans la rue arrête vos pas,
Les yeux en pleurs, la mort dans l'âme,
Avec un enfant dans les bras.
Remarquez la rougeur qui monte
A son front que le deuil voila...
Pour ne pas accroître sa honte,
O mes amis ! respectons-la.

VI

La chanson est aimable et bonne,
Mais elle sait montrer les dents
Lorsque, de trop près, la chiffonne
La sotte engeance des pédants.
Pour elle plus d'un esprit s'use,
Mais aussi plus d'un recula ;
Dans nos rapports avec la Muse,
O mes amis ! respectons-la.

A Gustave CHARPENTIER

A la Muse du Peuple

Mimi-Pinson est une blonde
Une blonde que l'on connait,
Elle n'a qu'une robe au monde
Landerinette et qu'un bonnet.
(A. de Musset).

Blonde comme l'épi mûri par Messidor,
O Muse ! Pour chanter la grâce inspiratrice,
Que n'ai-je, du vieux Dante épris de Béatrice,
Le prestigieux luth aux douze cordes d'or

Ton doux rayonnement dans l'œuvre créatrice
Du travail et des arts a fait jaillir l'effort
Et par toi la pensée, élevant son essor,
A vu se féconder la tâche évocatrice.

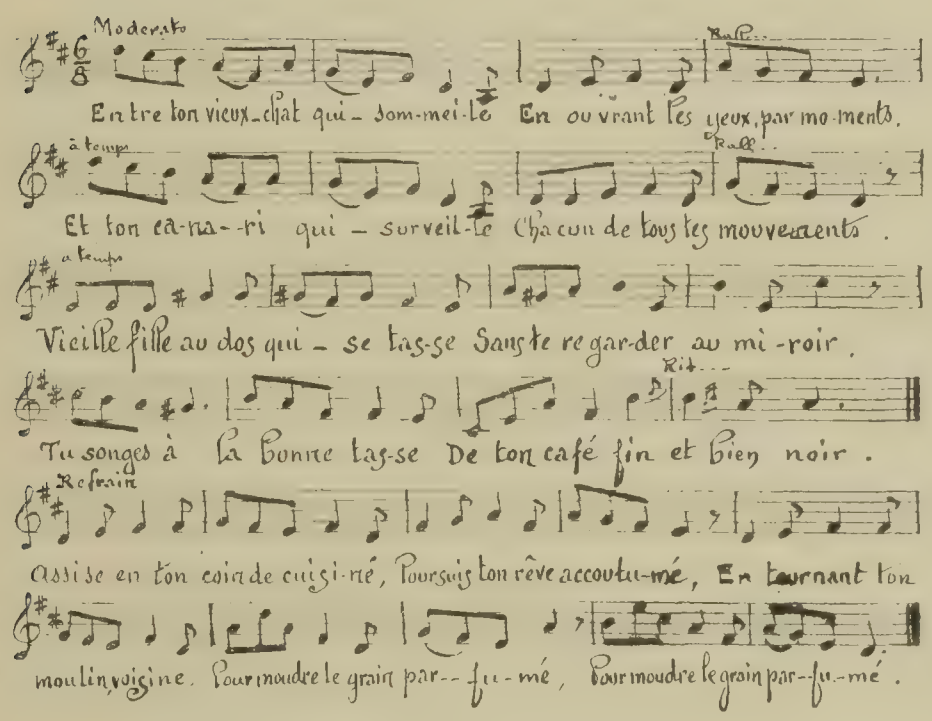
Le charme est ton secret, la vertu ta raison,
Et la jeunesse ardente acclame ton blason.
Ecoute dans ton peuple, ô Muse ! il s'émerveille,

En voyant sur ton front l'auréole vermeille
Du bonnet plébéien, incliné sur l'oreille,
De notre République et de Mimi Pinson.

A mon vieil ami
Adolphe CLERC

La vieille fille

Paroles et musique de Johannès MERLAT



I

Entre ton vieux chat qui sommeille
En ouvrant les yeux, par moments,
Et ton canari qui surveille
Chacun de tous tes mouvements.
Vieille fille au dos qui se tasse,
Sans te regarder au miroir,
Tu songes à la bonne tasse
De ton café fin et bien noir.

II

Chaque jour, après la journée,
De retour à l'humble logis,
Mets en ordre la maisonnée
Où flottent tes sens assagis.
Comme tant d'autres, tu fus belle,
Quand on est jeune on l'est toujours,
Mais ta vertu se fit rebelle
Au jeu des changeantes amours.

Refrain

Assise en ton coin de cuisine,
Poursuis ton rêve accoutumé,
En tournant ton moulin, voisine,
Pour moudre le grain parfumé.

III

Parmi tous les galants, sans doute,
Qui te firent un doigt de cour,
Tu fis ton choix, mais il en coûte
Parfois d'avouer son amour.
Timidité, fausse prudence,
C'est le lot des cœurs incertains,
Faute d'utile confidence...
Les soirs succèdent aux matins

Refrain

Assise en ton coin de cuisine,
Poursuis ton rêve accoutumé,
En tournant ton moulin, voisine,
Pour moudre le grain parfumé.

IV

Ainsi faite au sort équivoque,
Certes, aux filles de ce temps,
Tu parais être d'une époque
Déjà lointaine à leur printemps.
Qu'importe, va, tisse ta vie
Avec les souvenirs défunts,
Plus personne ne porte envie
Aux lys qui n'ont plus de parfums.

V

Mais je t'admire et je te chante,
O vieille fille aux traits pâlis,
Dans ta grâce encor si touchante,
Tes gestes menus et polis.
Entre ton serin dans sa cage,
Ton chat qui dort sur tes genoux,
Bois ton café, ce cher breuvage
Qui te console d'un époux.

Refrain

Assise en ton coin de cuisine,
Poursuis ton rêve accoutumé,
En tournant ton moulin, voisine,
Pour moudre le grain parfumé.

Au poète J. MONTAGNE

Vieille bête

Fouille l'idée, ô vieil apôtre,
Quand la moitié du genre humain
En se moquant exploite l'autre,
Matin et soir et lendemain.
Sous la morsure des névroses,
Ton esprit jamais ne s'endort ;
Vogue vers les mirages roses,
Entrevois au loin l'âge d'or.

Va ! penseur, creuse-toi la tête,
Joins le remède social,
Le monde est-il impartial :
Vieille bête ?

Toi, que la science surmène,
Poursuis, imbu du feu sacré,
L'Ixe de la machine humaine
Avec ton scalpel acéré.
Depuis que commence la vie
Jusqu'au moment où vient la mort,
Tout une existence asservie
A tes études sert de sport.

Vieux savant, creuse-toi la tête,
Cherche des problèmes nouveaux
Profitables aux soliveaux :
Vieille bête !

Aux feuilles de brises, frôlées,
Au mugissement de la mer,
Des oiseaux, aux notes ailées,
Aux cœurs qu'étreint le sort amer,
Musicien, prends l'harmonie,
Poète, invente des accents,
Faites de l'Art ; par le génie,
Soyez sacrés, un jour, puissants.

Fervents d'azur, que dans vos têtes
Naissent des chefs-d'œuvre divins,
Pour épiciers et Philistins :
Vieilles bêtes !

De Phidias, de Praxitèle,
Suis les saines traditions :
Sous tes doigts, le marbre en tutelle
Prend de justes proportions.
Avec amour, soigne la ligne,
De ton impeccable ciseau.
Donne-lui la grâce du cygne,
La légèreté de l'oiseau.

Va ! sculpteur, creuse-toi la tête,
Tu heurteras quelque récif :
Un Mécène doublé d'un juif :
Vieille bête !

Soldat, lève ta noble épée
Contre le farouche oppresseur :
Comme pour la grande Epopée,
Sache arrêter l'envahisseur !
Offre ton sang, en avant tombe,
Un autre te remplacera,
Et de la gloire, sur ta tombe,
L'auréole resplendira.

Vaillant, si tu gardes ta tête,
Tu sentiras ton front rougir :
Un Bazaine vient de surgir,
Vieille bête !

Pionniers d'Art et de Science,
Epris d'Amour, de Liberté,
Suivez donc votre conscience,
Travaillez pour l'humanité ;
Votre tâche est une œuvre utile
Pour le bon sens, pour la raison,
Malgré Judas, malgré Zoïle,
Malgré Tartufe et Brid'oison.

Laissez la sottise aux cent têtes
Qui ne voient en vous que des fous,
Soyez envers et contre tous
Vieilles bêtes !

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

Le papa sans-souci

Musique d'Alexandre DESROUSSEAUX

I

Mes chers enfants, le franc rire
Est un très bon médecin,
Je puis, certes, vous le dire,
Il rend l'esprit fort et sain.
Cette vertu de nos pères
Chez moi règne en liberté,
De rendre nos jours prospères
Est sa belle qualité.

II

Lorsque l'humeur vagabonde
Se laisse aller au chagrin,
Sans attendre une seconde,
Vite, entonnons un refrain.
Ce remède, sans mystère,
A l'heureuse faculté
De réagir sur la terre
Contre toute adversité.

Refrain
(gaillardement)

Eh ! eh ! eh ! eh !
La gaîté, la gaîté,
Je l'affirme en vérité,
Fait du bien à la santé.

III

La vie est sombre et morose
D'après de certaines gens,
Moi, je la vois tout en rose,
Résultat d'effets changeants.
L'un se plaint, dans sa détresse,
De ne pas être renté,
L'autre pleure sa maîtresse,
Femme sans fidélité.

IV

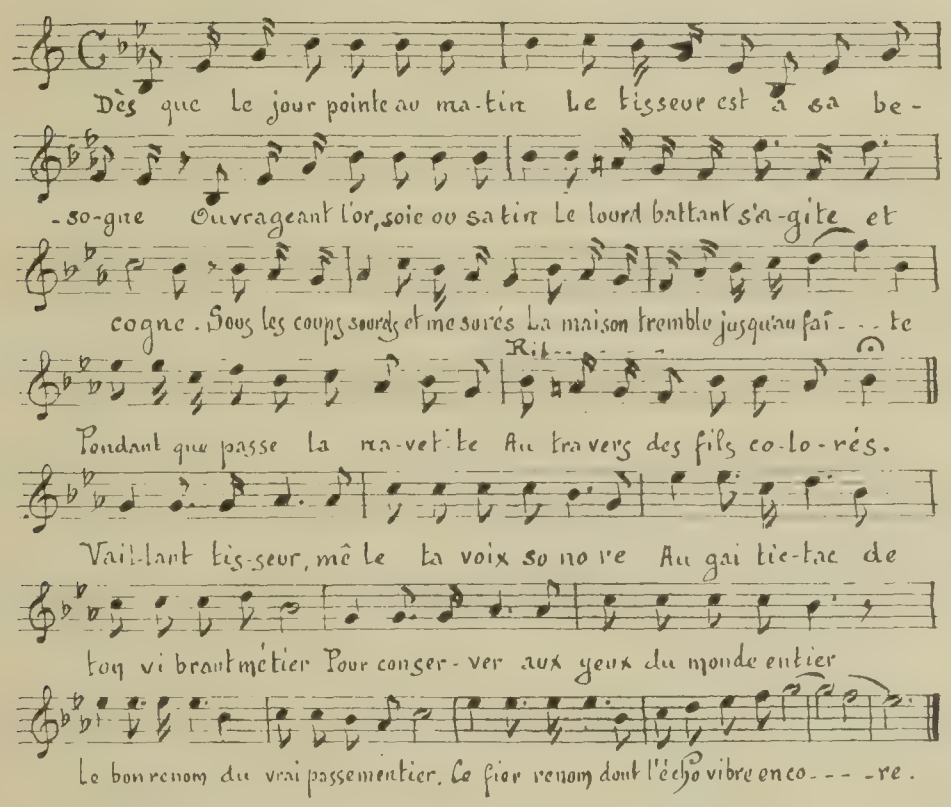
On doit me croire égoïste,
Nenni ! Cela n'est point vrai,
Mais notre monde est si triste
Qu'il faut bien le rendre gai.
D'ailleurs, le grand Hippocrate
L'assure avec netteté
Que se démonter la rate
Maintient la vitalité.

Refrain

Eh ! eh ! eh ! eh !
La gaîté, la gaîté,
Je l'affirme en vérité,
Fait du bien à la santé.

Au poète
Charles CHERI-ROUSSEAU
et à J. PONCET

Le passementier



I

Dès que le jour pointe, au matin,
Le tisseur est à sa besogne,
Ouvrageant l'or, soie ou satin,
Le lourd battant s'agite et cogne.
Sous les coups sourds et mesurés,
La maison tremble jusqu'au faîte,
Pendant que passe la navette
Au travers des fils colorés.

II

Pour mettre en train un chargement,
Ça donne du fil à retordre.
Il faut avoir à tout moment
De la patience et de l'ordre
Ce sont là belles qualités
Dont nos tisseurs ont à revendre ;
La vertu de savoir attendre
Aplanit les difficultés.

Refrain

Vaillant tisseur, mêle ta voix sonore
Au gai tic-tac de ton vibrant métier,
Pour conserver aux yeux du monde entier
Le bon renom du vrai passementier,
Ce fier renom dont l'écho vibre encore !

III

Il faut avoir l'œil exercé
Et l'oreille très attentive,
Pour réparer un brin cassé,
Une main délicate, active.
Pour veiller à ces accidents,
Point n'est besoin de rhétorique ;
C'est ainsi que dans la fabrique
S'élaborent les beaux rubans.

IV

Et sans penser aux mauvais jours,
Pour gagner la maigre journée,
Il faut battre et battre des tours
Pour le pain de la maisonnée.
La caneteuse, dans son coin,
— C'est la ménagère ou la fille —
Met, dans l'atelier de famille,
Sa gaîté dont on a besoin.

V

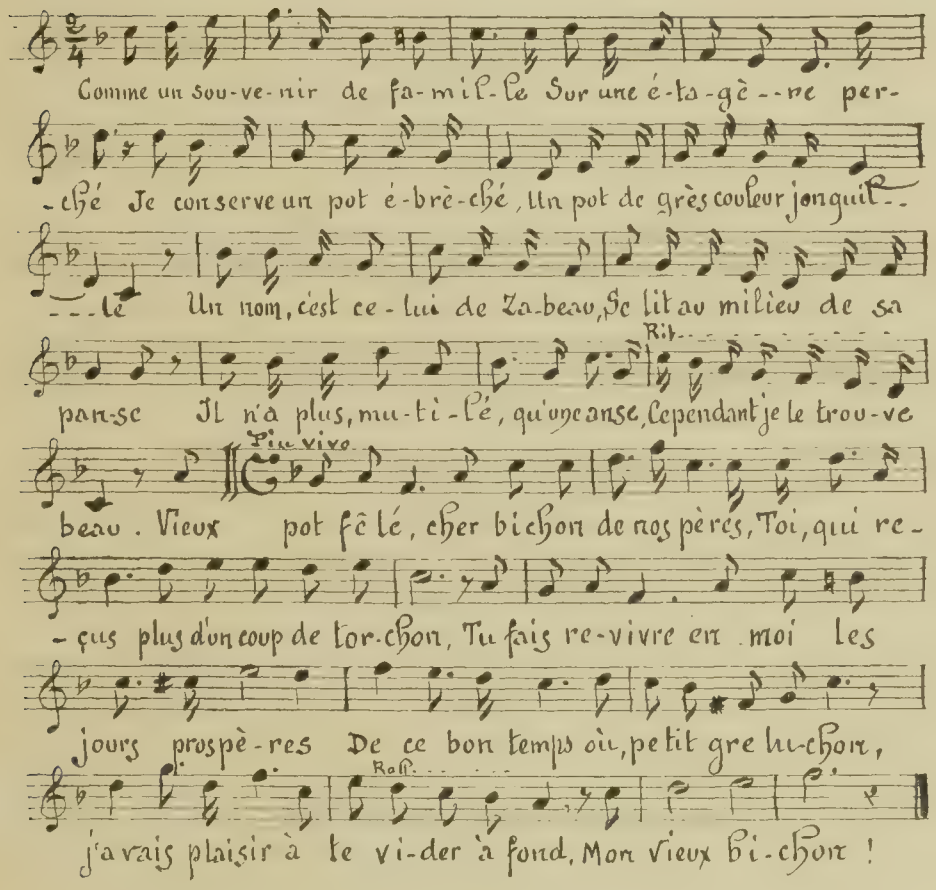
Rubans jolis, rubans joyeux,
Par l'univers, dans vos conquêtes,
Vous dresserez vos flots soyeux
Sur les chapeaux de nos coquettes.
Vous mêlerez vos nœuds bouffants
Aux boucles brunes ou dorées,
Ceignez vos ceintures moirées
Aux tailles souples des enfants.

Refrain

Vaillant tisseur, mêle ta voix sonore,
Au gai tic-tac de ton vibrant métier,
Pour conserver aux yeux du monde entier
Le bon renom du vrai passementier,
Ce fier renom dont l'écho vibre encore !

Au poète patoisant
Jacques PERONY

Le bichon



Comme un souvenir de famille,
Sur une étagère, perché,
Je conserve un pot ébréché,
Un pot de grès couleur jonquille.
Un nom, c'est celui de Zabeau,
Se lit au milieu de sa panse,
Il n'a plus, mutilé, qu'une anse,
Cependant, je le trouve beau.

Il remplit toute ma jeunesse
De son aspect réjouissant,
Pour faire circuler le sang,
Rien ne vaut une soupe épaisse
De courge fraîche ou riz au lait,
De poireaux, de pommes de terre,
Ou de pain cuit, c'est salutaire
Quand l'estomac est au complet.

Vieux pot fêlé, cher bichon de nos pères,
Toi qui reçus plus d'un coup de torchon,
Tu fais revivre en moi les jours prospères
De ce bon temps où, petit greluchon,
J'avais plaisir à te vider à fond.
Mon vieux bichon !

Entre les mains de mon grand-père,
Je me rappelle l'avoir vu,
Quand, pour manger son contenu,
Il l'explorait de sa cuillère.
La soupe aux choux sentait si bon
Qu'en se pourléchant les babines,
Il disait, fronçant ses narines :
« O nïa in mouçai de bacon !... »

Quoique d'apparence modeste,
Cet ustensile familier
Est d'un usage journalier
Chez tous les vrais gagas, du reste,
Le passementier, le mineur,
Assis sur le pas de leur porte,
Matin et soir, en quelque sorte,
Lui font très largement honneur.

Vieux pot fêlé, cher bichon de nos pères,
Toi qui reçus plus d'un coup de torchon,
Tu fais revivre en moi les jours prospères
De ce bon temps où, petit greluchon,
J'avais plaisir à te vider à fond,
Mon vieux bichon !

Fragile autant que la faïence,
Pauvre bichon tant caressé,
Souvent je crus t'avoir cassé
En un moment d'impatience.
Fourbu comme un vieux travailleur,
Sans te mépriser, je te garde,
Pot à tabac, je te bombarde,
Le tabac frais est bien meilleur.

Vieux pot fêlé, cher bichon de nos pères,
Toi qui reçus plus d'un coup de torchon,
Tu fais revivre en moi les jours prospères
De ce bon temps où, petit greluchon,
J'avais plaisir à te vider à fond,
Mon vieux bichon !

Pour les enfants à la montagne

Dans les vieux quartiers de notre cité,
Combien de taudis, combien de mansardes,
De logis infects, zébrés de lézardes,
Sont les seuls abris de l'adversité.
Pourtant, là-dedans, tout un monde grouille,
Privé de lumière et d'air pur surtout.
La souffrance est là qui mord, ronge et fouille,
Pour s'en délivrer la mort est au bout.

La misère noire est un bagne
Pour les tout petits malheureux ;
Pour les envoyer très nombreux
Dans un vrai pays de cocagne,
Gens de cœur, soyez généreux
Pour les Enfants à la Montagne !

Il faut voir ces coins d'ombre, sous les toits,
Que meuble un grabat, sordide guenille,
Où vit pêle-mêle, ou geint et fourmille
Des êtres chétifs sans cesse aux abois.
Pour les maux humains la proie est facile,
Tout s'y prête, hélas ! car les pauvres gens,
Faibles, sans ressort, ont la chair docile,
Faute d'aptitude aux soins diligents.

La misère noire...

Avec votre obole on les enverra
Vivre et respirer aux flancs des Cévennes,
Deux mois de grand air mêl du sang aux veines,
Plus frais et plus pur il circulera.
Et ce sang nouveau, c'est la sève ardente
Qui reconstitue un corps souffreteux,
Que notre pitié s'ouvre, fécondante,
Pour venir en aide aux nécessiteux.

La misère noire...

Pour souscrire aux maux de nos travailleurs,
L'excès de bonté doit guider nos âmes,
Et l'or répandu vaut tous les Sésames
Pour que l'espoir s'ouvre à des jours meilleurs.
Pour sauver l'enfance et la rendre forte,
Pour mieux asservir le sort outrageant,
Il faut que chacun, à notre œuvre, apporte
Un peu de son cœur et beaucoup d'argent.

La misère noire...

Fumée !...

La vie apparaît savoureuse
Quand on vague aux moments perdus.
La cigarette aux dents, je creuse
Un problème des plus ardus :
A quelque poème en gésine
Je réfléchis à plein cerveau,
La folle du logis cuisine
Sans trouver du neuf, du nouveau.

Je rêve d'une ode à l'aimée,
Une ode au refrain captivant :
Fumée !...
Autant en emporte le vent.

Mais l'esprit se plaît aux chimères,
Il semble fait un peu pour ça,
Les petits bonheurs éphémères
Suffisaient à Sancho Pança.
Don Quichotte — il a des émules
Prenait la vie à contre-temps.
Sots préjugés, têtes de mules,
N'ont point viré depuis ce temps.

Combattez à l'accoutumée
Toute puissance au ciel levant :
Fumée !...
Autant en emporte le vent.

Ainsi va le monde, il s'égare
A la poursuite chaque jour
— Sans respirer ou crier gare —
De la fortune ou de l'amour.
Hélas ! Combien de gens ingambes,
Sachant courir d'un rythme égal,
En route y casseront leurs jambes
Sans atteindre le point final.

Si de l'orgueil, l'âme affamée,
Veut humer l'encens dissolvant :
Fumée !...
Autant en emporte le vent.

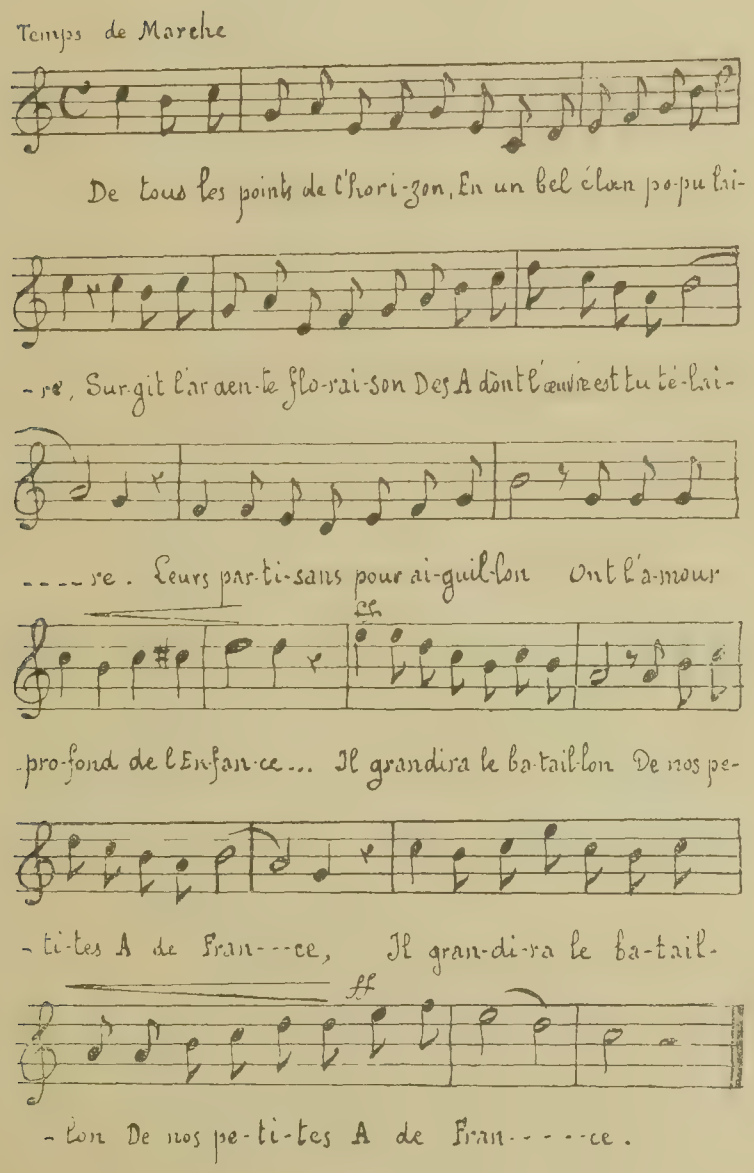
Vaillants dont la raison experte
A des ressorts indéfinis,
Savants dont chaque découverte
Fait croire à nos maux abolis,
Artistes qui vibrez sans cesse
Aux jeux de la pensée en rut,
Foulez aux pieds toute bassesse,
Rêvez et allez droit au but :

Que votre oreille soit fermée
A ce mot vain et décevant :
Fumée !...
Autant en emporte le vent.

A la mémoire d'Edouard PETIT
Inspecteur général
de l'Instruction publique

Le bataillon des petites A

Paroles et musique de Johannès MERLAT



De tous les points de l'horizon,
En un bel élan populaire,
Surgit l'ardente floraison
Des A, dont l'œuvre est tutélaire.
Leurs partisans, pour aiguillon,
Ont l'amour profond de l'enfance...
Il grandira le bataillon
De nos petites A de France.

Soutenus par ce fier espoir,
Par les actes, par la parole,
Ils ont compris que leur devoir
Etait de protéger l'école.
Ils ne veulent plus du bâillon
Du mystère et de l'ignorance...
Il grandira le bataillon
De nos petites A de France.

L'esprit de nos éducateurs
Porte ses fruits, vaille que vaille,
Et, modernes gladiateurs,
Nous voici prêts pour la bataille.
Unis sous un seul pavillon,
Luttons contre l'intolérance...
Il grandira le bataillon
De nos petites A de France.

Ces soldats, sans se travestir,
Acclament haut la République,
Ils se font gloire de sortir
Des humbles bancs de la *laïque*.
Ils ont au cœur le chaud rayon
Que donne la verte espérance,
De voir grandir le bataillon
De nos petites A de France.

Qu'importe le rude labour
Quand on a du cœur à l'ouvrage,
La moisson sera belle un jour
Malgré les mauvais temps d'orage.
Nous saurons creuser le sillon
Où germera cette semence
Qui doit grossir le bataillon
De nos petites A de France.

En luttant soyons généreux,
Aimons-nous, soyons solidaires,
Et penchons-nous, pour être heureux,
Vers les enfants, nos jeunes frères.
Si la vie est un tourbillon,
Atténuons-en l'attirance...
Il grandira le bataillon
De nos petites A de France.

Dans nos groupes, sans âpreté,
Bannissons tout ce qui divise,
Et qu'un seul mot : Fraternité
A tous nous serve de devise.
En nous prêtant, pour l'action,
Une mutuelle assistance,
Il grandira le bataillon
De nos petites A de France.

Le foyer du soldat

Propret, bien astiqué, sans fusil ni giberne,
Où vas-tu donc, soldat, quand, hors de la caserne,
Tu jouis de ta liberté ?
La rue est grande et large et l'air qu'on y respire,
Plus pur qu'à la chambrée, à ton esprit inspire
Le calme et sa félicité.

Du calme naît le rêve, il l'étreint, nostalgique,
Le flot des souvenirs monte, s'étend, magique,
En ton imagination.
Et, revivant les jours passés en ton village,
Tu te sens pénétré, par l'effet du mirage,
D'une subite émotion.

Voici que maintenant la douce quiétude
S'efface, et tu comprends combien la solitude
Etreint le cœur à le briser.
Loin du pays natal se fait grande ta peine,
Et loin des tiens, parfois, le sombre ennui t'entraîne
Coûte que coûte à l'apaiser.

Voici le cabaret borgne et sa porte ouverte
D'où s'exhale un relent de l'âcre liqueur verte
Et de mauvais vin répandu.
Des cris, des hurlements s'en échappent, atroces,
Là, s'éveillent, hideux, tous les instincts féroces
De notre pauvre individu.

Plus loin, la nuit venue, errant à l'aventure,
Subissant de la chair l'indicible torture,
Tu t'en vas, inconsciemment,
Vers la ruelle étroite où l'impudeur te guette,
Où le vice s'étale, immonde, et fait recette
Avec un grossier boniment.

Ouvre tes yeux, soldat, et fuis l'ombre perverse :
Cherche un amour plus pur et l'amitié qui berce
Le front de l'être endolori.
Approche-toi, la route est aujourd'hui plus sûre,
Et de l'isolement ne crains plus la morsure,
Voici le fraternel abri !

Le Foyer du Soldat est né : voici sa porte,
Viens ! entre en ce logis où l'on se réconforte
A la fois l'esprit et le cœur.
Entre, et prends notre main : son étreinte est loyale,
Comme l'affection sincère et cordiale
Que nous t'offrons avec bonheur.

Sans façon, mêle-toi parmi les camarades,
Ici, par là, plus loin, tous ont les mêmes grades,
L'amitié n'a point de galons.
Ici comme chez toi, va, circule à ton aise,
Si tu le sens heureux et que le lieu te plaise,
C'est là tout ce que nous voulons.

Ici, Fraternité ne doit pas être un leurre ;
Elle est sous notre toit et sans trêve y demeure :
Nous n'y faillirons pas.
L'humanité méchante a des heures de trêve
Où la bonté fait loi, mais si ce n'est qu'un rêve,
Avec nous vivez-le, soldats !

NOTE. — Le premier « Foyer du Soldat » de province fut fondé à Saint-Etienne, en 1901, par le poète Johannès MERLAT. (J. B.)

Masques et faux-nez

Un arrêt de Mòssieu le Maire
Fait pour le jour du Mardi-Gras,
Prescrit qu'au soir crépusculaire
Tous les faux-nez seront mis bas.
Ce décret pèche par la base
Et je crains fort qu'il ne soit vain :
Comment se plier à l'ukase
De notre premier échevin ?

Voyez ce fier-à-bras qui braille
Avec un pif, très agressif,
Il rugit, mais son cœur défaille
Devant un chien inoffensif.
Jocrisses et Coquecigrues,
Tartarins et Tartempions,
Vous foisonnez à travers rues,
Sous les lustres, aux lampions.

De crainte que ça ne se gâte,
Les vrais... faux-nez
S'ils sont, un seul brin, malmenés,
Disparaîtront, certes, sans hâte ;
Mais il en est plus obstinés,
Des faux-nez
Qui ne sont pas en carton-pâte
Ohé ! ohé !
A bas tous les faux-nez !

Plus loin, un docte personnage,
Pontife au débit solennel,
Prêteur à tant pour cent sur gage,
Vide-poches rationnel ;
Nez culottés comme des pipes,
Là, sont des gens réjouissants,
Sans préjugés et sans principes,
Méfiez-vous de leur encens.

Sous vos loups noirs, ô Cydalises !
Blondes Agnès, brunes Marthons,
O Rosalindes ! gentes Lises !
Parlez d'amour sur tous les tons,
Toutes, moins faibles que nous sommes
Sous vos nez fûtés, aquilins,
Vous triturez le cœur des hommes,
Des plus bêtes jusqu'aux malins.

De crainte que ça ne se gâte, etc...

Sous des « blairs » assez authentiques,
Voici les as : les mercantis,
Les ravitailleurs sans boutiques
Dont les millions font des petits.
Escompteurs de misère humaine,
Fils d'Ali-Baba rassemblés,
Paniquards ou semeurs de haine,
Quels beaux faux-nez bien camouflés !

Dans la vie il est tant de masques
Qu'on ne peut déchiffrer toujours,
Bouffes, tragiques ou fantasques,
Nous les coudoyons tous les jours.
Pierrots, Scapins, Polichinelles,
Rien n'émeut ce monde... normal
Pas plus qu'agents ou sentinelles,
Ni même arrêt municipal.

De crainte que ça ne se gâte,
Les vrais... faux-nez
S'ils sont, un seul brin, malmenés,
Disparaîtront, certes, sans hâte ;
Mais il en est plus obstinés,
Des faux-nez
Qui ne sont pas en carton-pâte
Ohé ! ohé !
A bas les masques ou faux-nez !

Les rouges tocsins

(Poèmes de Guerre)

Pour la paix, pour la liberté

CHANT D'AVANT-GUERRE (1)

Pour conserver les vertus de la race,
Peuple français, reste vaillant et fort,
Des fiers Gaulois, suivant la noble trace,
Sois toujours prêt pour un nouvel effort.
Par ton ardeur et ta persévérance,
Du sort brutal tu seras le vainqueur,
De la sottise et de l'indifférence,
Sache bannir ton esprit et ton cœur.

Si nous voulons garder encor la paix féconde
Pour notre chère France et pour l'humanité,
Sachons rester unis, à la face du monde,
Pour notre indépendance et notre liberté.

Contre l'erreur de turbulents sophistes
Semant la haine entre tous les humains,
Frères, debout ! aux rumeurs alarmistes
Répondons tous en nous serrant les mains.
Que le bon sens apaise nos colères,
Réfléchissons avant d'être irrités,
Car la raison, trempant nos caractères,
Saura répandre en nous ses vérités.

Soyons meilleurs, parfois, que nous le sommes
Et penchons-nous sur le front des enfants,
Par l'énergie on en fera des hommes,
L'être viril a des jours triomphants.
Versons en eux, par l'étude sévère,
Le goût du bien, des pratiques du sport :
Préparons-leur un avenir prospère
Par le travail, ce puissant réconfort.

Pour bien remplir notre courte existence,
Est-il besoin de toujours se heurter ?
La fermeté n'exclut point la prudence
Quand les cerveaux sont prompts à se buter.
Le sentiment du plus pur sacrifice,
Le sens du beau, la commune bonté,
L'amour du vrai, l'idéal de justice,
Sont là des buts pour notre volonté.

Si, malgré tout, l'horizon noir d'orage
Doit s'allumer de reflets rougeoyants,
En braves gens, armons-nous de courage
Sans regretter nos essais confiants.
Si nos espoirs, pour éviter la guerre,
Sont restés vains, sans reproche et sans peur,
Sans oublier les leçons de naguère,
Groupons-nous tous contre l'envahisseur.

Si nous ne pouvons plus garder la paix féconde
Pour notre chère France et pour l'humanité,
Unis, sachons lutter, à la face du monde,
Pour notre indépendance et notre liberté.

(1) Publié dans la « Loire Républicaine » du 7 Juillet 1913.

La voix des cloches [1]

LES TOCSINS

I

J'écoute, à cette heure imprécise
Où le jour point à l'horizon,
Le chant du coq. Il improvise
L'hymne au soleil, son oraison.
Cocoricos fiers et magiques,
Sonnez ! Clairons, cors et buccins :
Mon cœur, aux époques tragiques,
N'entend que de rouges tocsins.

II

J'écoute, auprès de ma fenêtre,
Comme en un geste machinal,
L'onde sonore qui doit naître
Des cloches, dans l'air matinal.
Des mots sans suite, sur mes lèvres,
S'épandent en bruyants essaims,
Mon cœur, bouillant d'ardentes fièvres,
N'entend que de rouges tocsins.

III

J'écoute, au déclin des nuits brèves,
Par de lourds cauchemars rougés,
Mes nerfs vibrants, après les rêves,
Du cri des peuples égorgés.
Sans voir un beau rayon qui dore
Le sommet des coteaux voisins,
Mon cœur, insensible à l'aurore,
N'entend que de rouges tocsins.

IV

J'écoute, à l'aube qui s'allume,
L'écho des forges d'alentour
Le martèlement, sur l'enclume,
Non plus des outils de labour,
Mais de ces armes vengeresses
Qui font hardis nos fantassins ;
Mon cœur, qui se ferme aux tendresses,
N'entend que de rouges tocsins.

---

(1) Ceux auxquels ce poème ardent, empreint d'un patriotisme farouche et d'une généreuse indignation, pourrait inspirer quelques critiques, voudront bien considérer qu'il a été écrit, en 1916, au milieu de la guerre, alors que toute la France vivait dans l'angoisse et que nous étions tous sous le coup de l'émotion causée par les crimes allemands dans les pays occupés et par le bombardement continu de Verdun. L'auteur a laissé parler son cœur aux heures tragiques de l'incertitude, mais ceux qui le connaissent savent qu'il a toujours partagé avec Horace cette horreur des guerres : « Matribus detestata », que les mères détestent par-dessus tout J. B.

V

J'écoute, sous le ciel livide,
S'élever la longue clameur
Des fronts meurtriers où se vide
L'esprit d'un monde qui se meurt.
O grand jour de Pâques sanglantes !
Jour du printemps et des poussins...
Mon cœur, en ces heures troublantes,
N'entend que de rouges tocsins !

A TOUTE VOLÉE !

Sonnez !... sonnez !... sonnez !... cloches de nos églises,
Cloches de nos beffrois, cloches de bronze ailé,
Que votre appel tragique en l'espace envolé
Annonce au monde entier l'heure des grandes crises,
Que chaque citoyen par vos sons appelé
S'arme et se tienne prêt aux lourdes entreprises.

Sonnez contre l'intrus, le sauvage étranger,
Le ravageur maudit, tombeur de cathédrales,
Qui se repaît de sang, de feu, de cris, de râles.
Sonnez pour les martyrs que nous devons venger
Et que vos voix d'airain, aux plaintes sépulcrales,
S'unissent pour clamer : « La Patrie en danger !... »

Sonnez ! éparpillez vos ondes argentines,
Secouez l'infini profond de l'univers
Où se heurtent déjà les hurlements divers
De milliers de canons, odieuses machines,
D'où s'échappe la Mort, monstre abject et pervers,
Sombre divinité de rois prompts aux rapines.

Sonnez ! rouges tocsins, sonnez éperdument !
Elevez tous les cœurs ! groupez les énergies !
Sonnez l'espoir de vaincre aux âmes élargies !
Sonnez pour réclamer l'heure du jugement
Contre cette Allemagne, apte aux pires orgies,
Car il faudra sonner, un jour, le châtiment.

Sonnez la résistance au flot de ces rapaces,
Sonnez la guerre sainte envers les massacreurs,
Sonnez pour faire front à leurs viles fureurs !
L'instinct de liberté s'opposant, aux voraces,
Contre la barbarie et toutes ses horreurs,
Sonnez le ralliement des peuples et des races !

O voix de nos clochers !... ô voix de nos beffrois !
Quand viendra l'union rêvée... Ah ! quel beau rôle
Pour vous de proclamer, aux fiers enfants de Gaule,
Et la fin de la guerre et la chute des rois !...
Sonnez !... afin qu'on donne un dernier coup d'épaule
Pour la paix, la justice et le respect des droits !

22 Avril 1916.

Nos trois couleurs

TRIPTYQUE

BLEU

J'aime le bleu, le bleu d'azur,
Fait de soie ou de simple toile ;
C'est un coin de ciel resté pur
Où, le soir, s'allume l'étoile.

Le bleu c'est, dans le rêve obscur,
Une clarté qui se dévoile ;
C'est la caresse d'un cœur sûr
Qui, de tendre amitié, se voile.

Le bleu, c'est l'aube des vingt ans,
Le premier souffle du printemps,
L'oiseau qui peuple nos chimères.

Calices, pétales de fleur,
Espoir ouvrant l'âme des mères,
Fier lambeau de notre valeur.

BLANC

J'aime le blanc immaculé,
Duvet de cygne, plume frêle ;
C'est l'aile de la tourterelle,
C'est la farine du bon blé.

Le blanc, c'est le lys étoilé,
Cœur virginal de jouvencelle,
Linon finement dentelé,
C'est l'étendard de la Pucelle.

Clair de lune, reflet pâlot
De l'âme artiste de Pierrot
Sensible à toutes influences.

Flamme exaltant notre cerveau :
C'est l'espace entre les nuances
Extrêmes de notre drapeau.

ROUGE

J'aime la pourpre du couchant,
Splendeur d'aurore boréale,
Lèvres au sourire attachant,
D'un Henner la teinte idéale.

Chaud, généreux, c'est notre sang
Versé pour la grandeur morale
Du droit, de l'honneur tout-puissant.
C'est la récolte septembrale.

C'est le feu consumant nos cœurs
Quand nous allons dans les fournaises
Pour cueillir des lauriers vainqueurs.
. . . . . .
Bleu, blanc, rouge, couleurs françaises
Flottant, des Vosges à l'Yser,
Contre le Boche et son kaiser !

Janvier 1915.

Lettres de femmes

La nuit vient, la lampe s'allume,
Au sein du logis familier,
Une main blanche tient la plume
Qui court et va sur le papier.

Les mots se suivent et se pressent
Sans les chercher, sans le vouloir :
Aveux répétés qui caressent,
Brise où s'alimente l'espoir.

Pages ferventes où notre âme
Met une éloquente langueur,
Où l'on sent vibrer, sous la trame,
Toute l'émotion du cœur.

Feuillets épars où se retrouve
Ce qu'on a de meilleur en soi,
Charme imprévu, foi qui s'éprouve
Entre qui donne et qui reçoit.

Mots écrits dans la solitude
Où l'absence met un frisson,
Toute votre sollicitude
Laisse en chemin doute ou soupçon.

Epîtres sincères et neuves
Où flottent, suaves parfums,
Pour consoler les âmes veuves,
Les souvenirs des jours défunts.

Missives parfois inhabiles
A démontrer ce qu'on ressent,
Nouant de lointaines idylles
Aux tristesses du temps présent.

Pattes de mouches frêles, mièvres,
Où se lit l'éternel désir
Qui, du cœur, monte et meurt aux lèvres :
Regret d'amour ou de plaisir.

Lettres d'épouse ou de maîtresse
De mère, de fille ou de sœur,
Reflets de joie ou de détresse,
Fleurs d'amertume ou de douceur.

De vos tendresses épanchées
Allez couvrir l'immense front,
Fleurissez le fond des tranchées :
Heureux ceux qui vous recevront.

Plis rieurs ou mélancoliques
Entre mains rudes, déposés,
Vous serez les chères reliques
Que l'on couvre d'ardents baisers.

On vous lira non sans noblesse
Aux heures graves où, là-bas,
Le soldat songe à ce qu'il laisse
A son foyer, loin des combats.

Sans penser aux choses fatales,
L'esprit clair, mais les yeux rougis,
Ce héros lit, sentimentales,
Les messagères du logis.

Ainsi vous semez l'espérance
Au cœur de nos vaillants guerriers,
De voir poindre un jour, pour la France
Et la victoire et ses lauriers.

10 février 1915.

La ballade des poilus

Ce sont les Poilus de l'Argonne,
Des Hauts-de-Meuse et d'autres lieux,
Fiers lascars à l'humeur luronne,
Ce sont les Poilus de l'Argonne ;
Ardents, quand le clairon résonne,
Ils ont un entrain merveilleux,
Ce sont les Poilus de l'Argonne,
Des Hauts-de-Meuse et d'autres lieux.

D'un regard qui s'émerillonne
Dans la forêt aux bois ombreux,
Cherchant le Boche qui jargonne,
D'un regard qui s'émerillonne,
Les Poilus ont la mire bonne,
Quand ils en voient un, devant eux,
D'un regard qui s'émerillonne
Dans la forêt aux bois ombreux.

Ce sont les Poilus de l'Argonne,
Des gas qui n'ont pas froid aux yeux
Pour saper la taupe teutonne,
Ce sont les Poilus de l'Argonne,
Quand le soixante-quinze tonne,
Résolus autant que joyeux,
Ce sont les Poilus de l'Argonne,
Des gas qui n'ont pas froid aux yeux.

Soldats de fer, dès qu'on l'ordonne,
Ils vont, d'un élan courageux,
Sans qu'un poil d'aucun ne frissonne,
Soldats de fer, dès qu'on l'ordonne,
Sur la tranchée où se cantonne
La race du Boche pouilleux,
Soldats de fer, dès qu'on l'ordonne,
Ils vont, d'un élan courageux.

Grâce à nos Poilus de l'Argonne,
Des Hauts-de-Meuse et d'autres lieux,
Jusqu'à la ligne brabançonne,
Grâce à nos poilus de l'Argonne,
L'Allemagne qui s'époumone
Connaîtra des jours désastreux,
Grâce à nos Poilus de l'Argonne,
Des Hauts-de-Meuse et d'autres lieux.

27 février 1915

A Guillaume !...

I

Kaiser ! de ta rage impuissante
Nous connaissons tous les excès,
Ceux de ta horde envahissante
Qui souille encor le sol français.
Reprenant du poil de la bête,
Tous nos poilus vont de l'avant...
Sur la Marne, c'est la tempête !...
Attache-toi !... voilà le vent !

II

Contemple, la mine hagarde,
Ces champs de carnage, ô kaiser !
Cherche les débris de ta Garde
Depuis Saint-Gond jusqu'à l'Yser...
La vague rouge, pour ta fête,
Monte et déferle en s'aggravant,
Et l'horreur s'exprime en défaite !...
Attache-toi !... voilà le vent !

III

Ta rage n'a plus de mesure,
Fends l'oreille à tes généraux,
En donnant comme flétrissure
La croix de fer aux plus marauds.
Poursuis, des Flandres en Pologne,
Ton rêve, toujours décevant,
D'être le vainqueur sans vergogne...
Attache-toi !... voilà le vent !

IV

Par tes matelots, tes pirates,
Fais couler d'innocents bateaux,
Par tes aviatichs, acrobates,
Bombarde tous nos hôpitaux,
Acharne-toi sur les églises,
Ton vieux Dieu te sait très fervent,
Comme ça, tu l'immortalises...
Attache-toi !... voilà le vent !

V

On dit que tu n'as pas d'entrailles,
C'est vrai !... mais tes sujets en ont,
Puisque de la faim les tenailles
Farouches les juguleront.
Après la famine, l'émeute !...
Ouvre l'ouïe, auparavant,
Entends les abois de la meute...
Attache-toi !... voilà le vent !

VI

Ton trône, par-dessus les autres,
Devait s'élever, pantelant,
Sur tes victimes... et les nôtres !...
Il penche... et s'en va chancelant.
Sur lui se pose, goguenarde,
La main d'un spectre dissolvant...
Près de toi rôde la Camarde !...
Attache-toi !... voilà le vent !

VII

Quand sonnera l'heure suprême
Qui tient nos esprits en éveil,
O kaiser ! pour toi ce jour blême
Sera pour nous jour de soleil !
Nous sommes mûrs pour la réplique...
Crains ! quand viendra l'ordre émouvant,
Les Poilus de la République !...
Attache-toi !... voilà le vent !

18 mars 1915.

Chant d'avril

I

L'aube d'un beau jour se prépare,
Des souffles purs comme un encens
Caressent l'arbre qui se pare
D'un millier de bourgeons naissants.
De vert la nature s'habille,
Adieu l'hiver et ses autans,
Le frais ruisseau jase et babille...
Bonjour Avril !... Salut Printemps !

II

L'aube d'un beau jour se prépare,
Eclairant le ciel infini.
Un ménage d'oiseaux s'empare
D'un coin discret et fait son nid ;
Brin par brin, la mousse est trouvée,
Et l'on gazouille en même temps
Que l'on apprête la couvée...
Bonjour Avril !... Salut Printemps !

III

L'aube d'un beau jour se prépare,
Et ses rayons clairs, bienfaisants,
Malgré l'émoi qui désempare,
Adoucissent nos jours présents.
Quand il fait soleil, sur nos peines
Un sang nouveau, comme à vingt ans,
Circule, plus vif, dans nos veines...
Bonjour Avril !... Salut Printemps !

IV

L'aube d'un beau jour se prépare,
Illuminant tout notre espoir
De voir s'éteindre la bagarre
Par la chute de l'aigle noir.
Saison qui vient, enchanteresse,
Apporte en nos esprits constants
La douceur de cette promesse...
Bonjour Avril !... Salut Printemps !

V

L'aube d'un beau jour se prépare,
Là-bas, vers les coins ravagés
Par les crimes d'un fou barbare,
Parle, ô nature ! aux affligés.
Mets ta fraîcheur sur toutes choses,
Dis-nous qu'il reviendra le temps
Des prochaines métamorphoses...
Bonjour Avril !... Salut Printemps !

VI

L'aube d'un beau jour se prépare,
Sa clarté s'étend et grandit,
Sa large lumière sépare
Nos cœurs de celui d'un bandit.
Lui, de sang, nuit et jour s'enivre...
Nous, sous les grands cieux éclatants,
Libres, nous voulons aimer, vivre...
Bonjour Avril !... Salut Printemps !

30 mars 1915.

Résurrection !...

I

Il faudrait le style d'Homère
Pour conter le fait pénétrant,
Fabuleux comme une chimère
Où fut poussé ce cri vibrant.
Evocateur et redoutable,
Né dans un sanglant corps-à-corps
Et qui retentit formidable :
« Allons ! debout les morts ! »

II

C'est une tranchée envahie
Par les Boches lourds et pâteux.
La valeur des nôtres, trahie
Un instant, flotte devant eux.
Un seul homme, un Poilu, tient tête
Quand surexcitant ses efforts,
Un mot domine la tempête :
« Allons ! debout les morts ! »

III

Mot fulgurant comme une épée,
Comme l'éclair sortant des cieux.
Ressuscitant l'autre Epopée,
Celle des immortels aïeux.
Des mourants, la troupe hagarde
Galvanisa tous ses ressorts,
Tels, les vieux grognards de la Garde :
« Allons ! debout les morts ! »

IV

Minute effroyable et fantasque
Où des cadavres renaissants
Surgissent, droits, dans la bourrasque,
Spectres falots, fiers et puissants.
Et ce fut la ruée épique
Où les faibles furent plus forts :
Pour la France et la République,
« Allons ! debout les morts ! »

V

Et toute cette chair meurtrie,
Jusqu'au plus frêle agonisant,
Voulut donner pour la Patrie
Sa dernière goutte de sang.
La fureur des nôtres est telle
Que les Boches sont mis dehors
Au cri de la phrase immortelle :
« Allons ! debout les morts ! »

VI

Debout ! l'ardente chevauchée
Des paladins, des anciens preux.
Ombres planant sur la tranchée.
Debout ! les soldats de l'An deux.
Debout ! Maréchaux de l'Empire,
Empanachés, chamarrés d'ors,
Que votre exemple nous inspire :
« Allons ! debout les morts ! »

VII

Devant la leçon d'héroïsme,
Debout ! préjugés, sots orgueils,
Lourds d'apathie et d'égoïsme,
Debout ! Sortez de vos cercueils !
Debout ! l'inerte indifférence,
Ambitions, haines, remords,
Pour l'Humanité, pour la France :
« Allons ! debout les morts ! »

VIII

Debout ! qu'il ne reste plus trace
De nos défauts, nos passions,
Place aux vertus de notre race
Dans la guerre des nations.
Pour l'Alsace et pour la Lorraine,
Scellons nos fraternels accords,
Pour la délivrance prochaine :
« Allons ! debout les morts ! »

IX

Pour assister à cette aurore
Debout ! les vaincus de jadis,
Braves que l'on se remémore,
Victimes de soixante-dix.
Que vos mânes tressaillent d'aise
- Le Boche est bridé par le mors --
Aux accents de la « Marseillaise »
« Allons ! debout les morts ! »

X

Debout ! les alertes vigies
De tous nos instincts révoltés,
Debout ! toutes les énergies,
Debout ! toutes les volontés !
Debout !... A nos âmes fidèles
Apportant tous ses réconforts,
La victoire ouvre enfin ses ailes :
« Allons ! debout les morts ! »

30 mai 1915.

La révolte des saints

... Même le plus stupide des Allemands doit maintenant comprendre que quelques rayons de la lumière divine auréolent son front.
(*Evangile* selon H. S. Ch. WAGNER.)

I

Le bon Dieu, d'humeur très mauvaise,
S'est réveillé de grand matin :
« On en prend, dit-il, à son aise,
« C'est donc la fête à saint Pothin ? »
A l'appel du Souverain Juge,
Saint Pierre en trottinant accourt :
« Que veut dire tout ce grabuge
« Qui se fait au divin séjour ? »

Saint Pierre répondit : « Seigneur ! alerte ! aux armes !
« Tous les saints se sont révoltés ! »
« N'est-ce que ça ? fit Dieu, tout en riant aux larmes,
« Fais-les venir ces effrontés ! »

II

Saint Gabriel, chef des Archanges,
Armé d'un sabre éblouissant,
Conduit les célestes phalanges
Auprès du Père Tout-Puissant.
Devant la majesté suprême
Du Créateur de l'univers,
Les saints ont des airs de carême
Et se regardent de travers.

Chacun d'eux, ayant peur de s'entendre maudire,
Se plie aux génuflexions.
« Or ça, les gars, fit Dieu, qu'avez-vous à me dire
« Pour vos revendications ? »

III

Saint Denis, patron de la France,
Tenant son chef à bout de bras,
S'écrie : « O maître ! ma souffrance
« Est grande et tu la comprendras.
« J'apprends qu'il suffit d'être bête,
« Ignoble, voleur, assassin,
« Pour avoir autour de la tête
« L'auréole pure d'un saint.

« Que je perde la mienne encor pour vous convaincre
« Si nous sommes ainsi trahis ! »
« Conserve-la, fit Dieu, t'en as besoin pour vaincre
« Les ennemis de ton pays ! »

IV

Saint Georges, patron d'Angleterre,
Dit : « Chez moi, protestants, chrétiens,
« N'ont qu'une parole sur terre,
« Quand je fais un serment, je tiens !
« Je consens à perdre mon calme
« S'il sied à l'un d'être imposteur,
« Pour se voir accorder la palme
« Par le Béatificateur.

« D'Allemagne il s'énonce un étrange apophtegme
« Qui met l'esprit en désarroi. »
« Reste loyal, fit Dieu, mais garde bien ton flegme
« Utile aux sujets de ton roi ! »

V

Saint Niwsky, patron de Russie,
S'avance et dit : « Béni sois-tu !
« Faut-il croire à cette ineptie :
« Qu'un porteur de casque pointu,
« Qu'il soit parjure, idiot, sale
« A faire rougir mes moujiks,
« Aurait la gloire kolossale
« De tes rayons divins et chics ?

« Seigneur ! j'aime mieux perdre et ma crosse et ma mitre
« Que d'avoir un tel compagnon ! »
« Va ! ne crains rien, fit Dieu, moi, j'ai mon libre arbitre,
« J'y vois clair sans prendre un lorgnon ! »

VI

Saint Janvier, patron d'Italie,
S'exclame : « Au pays des Césars
« Où ton culte, ô maître ! s'allie
« A celui que l'on voue aux arts,
« On dit que des gens de rapines,
« Inaptes aux splendeurs du Beau,
« Ont soif des lumières divines
« Qui s'échappent de ton flambeau.

« Que mon sang à jamais se fige dans mes veines
« Si tu ne crois devoir sévir ! »
« Ton miracle, fit Dieu, plaît aux Napolitaines, (1)
« Continue à le leur servir ! »

(1) Le miracle de saint Janvier, décapité sous Doclétien en l'an 250, consiste en ce que le sang de ce martyr, recueilli et conservé dans des ampoules de verre, dans la cathédrale de Naples, se liquéfie et entre en ébullition, le jour de la fête annuelle du saint.

VII

Saint Etienne, pour la Hongrie,
Est le plus fier représentant.
Il dit : « Seigneur ! j'ai l'âme aigrie
« Par un peuple déconcertant.
« Lui, que j'ai connu si docile
« A mes leçons d'humanité,
« Sous le sceptre d'un imbécile,
« Est sanglé comme âne bâté.

« François devient aveugle et sourd comme une cruche,
« Son cœur est un limon pâteux ! »
« Va ! je te plains, fit Dieu, ton roi n'est qu'une autruche,
« Il fut gâté, qu'il soit gâteux ! »

VIII

Un Ostrogoth alors s'approche
Près du grand maître du Destin
Qui, reconnaissant un Surboche
Lui dit : « Que veux-tu, Saint Crétin ? »
« Je veux, dit l'autre, avec mes grades,
« Conquérir le ciel à son tour,
« Pour que tous mes bons kamarades
« Puissent en faire leur séjour.

« Afin que par le monde il règne à la prussienne
« Et ma « Kultur » et ses trésors !... »
« Oh ! la barbe ! fit Dieu, tout en lissant la sienne,
« Va-t-en au diable d'où tu sors !... »

24 juin 1915.

Nocturne

Sous l'ombre épaisse des ramures
Où l'on s'attarde, aux soirs d'été,
L'oreille s'ouvre aux doux murmures
D'un coin de parc bien abrité.

En haut, la chanson bruissante
Des feuilles frôleuses s'entend.
En bas, la source jaillissante
D'un jet d'eau s'élève et s'étend.

De sa note mélancolique,
Perçant le vaporeux éther,
Tout près, le cri-cri métallique
D'un grillon jaseur stride l'air.

La brise fraîche s'insinue
Parmi les massifs de fusains ;
Sa caresse, qui s'atténue
Du parfum des tilleuls voisins

Alternant avec des bouffées
De senteurs des foins frais coupés,
— Souffles de sylvains ou de fées —
Grise nos sens enveloppés.

Au travers du lacis des branches
Se glisse un rayon argenté,
La lune aux teintes mauves, blanches,
Fait des trous dans l'obscurité.

Après la journée accablante
Et lourde d'un temps estival,
C'est là, l'oasis excellente
Où l'on se nourrit d'idéal.

Et l'esprit s'alanguit aux rêves,
Aux songes rythmés et berceurs,
Où les heures s'envolent, brèves,
Dans le grand calme et ses douceurs.

*
* *

Dans la pénombre claire-obscure
De ce vert bocage assombri,
J'aperçois ta chère figure
Qui, pâle et triste, me sourit.

Tu me regardes, mais lointaine,
Avec des airs de l'au-delà ;
Ta raison qui flotte incertaine,
S'en va, revient, d'ici, de là ;

Ta main que, tendrement, je presse,
Serre la mienne éperdument,
Geste décelant la détresse
De tout ton petit cœur aimant.

A quoi se rive ta pensée
Qui semble être si loin de moi ?
Est-ce au tourment de fiancée,
Ou bien au fraternel émoi ?...

Oui, tu ne le discernes guère
Et tu frissonnes, malgré tout,
Tu sais que nous sommes en guerre
Et que l'on n'en voit pas le bout.

Et ton âme d'enfant défaille
En voulant sonder l'avenir...
La vie aussi, c'est la bataille
Où se meurtrit qui veut tenir.

Sèche tes pleurs, reprends courage,
Comme nos braves sur le front,
Il faut tenir tête à l'orage,
De cette épreuve, ils sortiront

Plus fiers, plus grands, plus magnanimes
Que ne le furent tant de rois,
Par leurs volontés unanimes
A faire respecter nos droits.

Car, si dans la lutte tragique,
Notre souvenir les étreint,
C'est comme un talisman magique
Qui stimule tout leur entrain.

Ne s'abreuvant plus de chimères
Ils savent très bien, nos poilus,
Que larmes de sœurs et de mères
Sont la rançon de leurs vertus.

Qu'importe ! ils dompient la souffrance
D'être ainsi séparés de nous,
Il faut libérer notre France
De la dent cruelle des loups !...

Sous l'ombre épaisse des grands chênes
Où l'on s'attarde, aux soirs d'été,
Ne rêvons qu'aux moissons prochaines
De Justice et de Liberté.

20 juillet 1915.

Vers nos soldats !

Air : *Brise des nuits*

I

Depuis que le pays en armes
Se défend pour sa liberté,
Tous les yeux sont mouillés de larmes,
Plus d'un foyer est déserté ;
La misère est pour tout le monde.
Chacun reçoit les coups du sort,
L'esprit attristé vagabonde...
Ah ! qu'ils sont loin les rêves d'or !

Envolez-vous !... espoirs, chimères,
Vers nos héros, dans les combats,
Baisers de femmes et de mères
Allez ! là-bas... vers nos soldats !

II

Dans la plus modeste chaumière,
Dans les fastueuses maisons,
Les petits enfants en prière
Font de touchantes oraisons.
Là, sous l'égide maternelle,
S'élaborent de tendres vœux :
C'est la plainte humaine, éternelle.
Qui, chaque soir, s'élève aux cieux.

Envolez-vous !... espoirs, chimères,
Vers nos héros, dans les combats,
Baisers d'enfants, baisers de mères,
Allez ! là-bas... vers nos soldats !

III

Jeunes épouses, fraîches filles,
En devisant de l'être aimé,
Dans vos doigts, d'expertes aiguilles
Font un cliquetis animé.
Vous travaillez pour lui, sans doute ?..
N'oubliez pas les inconnus
Qui s'en vont sur la même route...
Vos tricots sont les bienvenus.

Envolez-vous !... espoirs, chimères,
Vers nos héros, dans les combats,
Baisers d'amour, travaux de mères,
Allez ! là-bas... vers nos soldats !

IV

Bons vieillards qui goûtiez, naguère,
Dans la famille un doux repos,
Vous tremblez à ces bruits de guerre,
Vous gémissez à tout propos.
Pour vous, c'est la vie angoissante
De nouveaux deuils accumulés
Où sombre la base impuissante
De tous vos projets écroulés.

Envolez-vous !... espoirs, chimères,
Vers nos héros, dans les combats,
Souffles d'aïeuls, soupirs de mères,
Allez ! là-bas... vers nos soldats !

V

Femmes ! il faut sécher vos larmes !...
Pour racheter le sang perdu,
Le cri sublime — à vos alarmes -
D'un fier soldat a répondu.
Sa voix faible, mais glorieuse,
S'exhale des bords d'un cercueil :
« Si la France est victorieuse,
« Que l'on ne porte point mon deuil !... »

Elevez-vous ! espoirs, chimères,
Tous nos héros, dans les combats,
Pour vous défendre, enfants et mères,
Luttent là-bas... en bons soldats !

Août 1915.

L'immortelle invocation

I

Tant que nous aurons la force de vivre
Sans même songer au froid du cercueil,
Tant que nous verrons une Allemagne, ivre
De boue et de sang, se gorger d'orgueil,
Tant que saignera la France meurtrie
Sous les pas pesants de ses égorgeurs :

« Amour sacré de la Patrie,
« Conduis, soutiens nos bras vengeurs ! »

II

Tant que l'horizon, rougeoyant de flammes,
Montre à nos regards l'ennemi debout,
Elevons nos cœurs, cuirassons nos âmes,
Par la volonté d'aller jusqu'au bout,
Pour mettre une fin à la barbarie
Des bandits du Nord, hideux ravageurs :

« Amour sacré de la Patrie,
« Conduis, soutiens nos bras vengeurs ! »

III

Tant que nous souffrons d'une peine immense :
La mort de nos fils et de nos cités,
Tant que nous vivons ce temps de démence
Où, loin de leurs nids, foyers dévastés,
Une femme pleure, un frêle enfant crie,
Et de pauvres vieux s'attristent, songeurs :

« Amour sacré de la Patrie,
« Conduis, soutiens nos bras vengeurs ! »

IV

Tant que nous devrons poursuivre la tâche
D'expurger du sol les Boches tapis :
Race de mulots, pullulante et lâche,
Dressons nos efforts longtemps assoupis.
Exaltant l'ardeur de notre industrie,
De nos armuriers et de nos forgeurs :

« Amour sacré de la Patrie,
« Conduis, soutiens nos bras vengeurs ! »

V

Mais quand sonnera l'heure décisive
Où, sur tout le front, un ordre émouvant
Sera de reprendre enfin l'offensive,
Tous nos fiers poilus iront de l'avant !
Rien n'arrêtera l'ardente furie
D'où sortiront, clairs, ces accents majeurs :

« Amour sacré de la Patrie,
« Conduis, soutiens nos bras vengeurs ! »

12 septembre 1915.

La permission

— Soldat, depuis dix mois, tu braves
La fureur de nos ennemis.
Tu fus vaillant, dispos, soumis.
Romps pour quelques jours les entraves.
Va respirer l'air du pays !

— Oh ! de bon cœur, mon capitaine.
Merci pour moi, pour tous les miens.
Quel bonheur de revoir les siens.
Je vais profiter de l'aubaine...
Je pars, j'embrasse et je reviens !

— Soldat, dans le cours de ta route.
A ceux qui te questionneront,
Réponds que les copains du front,
De vaincre un jour n'ont aucun doute,
Et qu'en ton absence, ils tiendront !

— Comptez sur moi, mon capitaine.
J'aurai l'œil, je vous en préviens.
Sur les propos des citoyens
Dont la bouche a mauvaise haleine...
Je pars, j'embrasse et je reviens !

— Soldat, pour quelques camarades
Qui restent encor dans les rangs.
Va rassurer les bons parents.
Pour eux, reçois leurs embrassades :
Leur tour viendra, tu le comprends !

— Comme pour moi, mon capitaine,
Pour faire plaisir aux anciens,
J'userai de pieux moyens,
Pour adoucir toute leur peine...
Je pars, j'embrasse et je reviens !

— Soldat, pour fêter l'allégresse
D'un congé plaisant... mais peu long,
Loin de nos rafales de plomb,
Garde ton esprit de l'ivresse,
Ne gaspille point ton aplomb !

— Ne craignez rien, mon capitaine.
Ma tête est solide, et j'y tiens.
Je me griserai, j'en conviens,
Mais des beaux yeux de Madeleine...
Je pars, j'embrasse et je reviens !

— Soldat, va retrouver ta femme.
Retourne près de tes enfants,
Et sous tes baisers réchauffants,
Fais-leur espérer, cœur et âme,
Le retour des jours triomphants !

— Ce sujet-là, mon capitaine,
Près de ceux auxquels j'appartiens,
Sera mis dans nos entretiens
D'une façon sûre et certaine...
Je pars, j'embrasse et je reviens !

— Ne puis-je pas, mon capitaine,
Vous être utile, par hasard,
Et renseigner à votre égard,
Au long de ma course lointaine,
L'un des vôtres, à quelque part ?

— Soldat ! tu saisis ma souffrance,
Embrasse pour moi tous les tiens.
Massacrés furent tous les miens.
Ma seule mère, c'est la France...
Pars donc, sois fort... et puis reviens !

30 septembre 1915.

Au chansonnier Henry KASTNER

L'alpin et l'annexé

I

— Petit alpin, gai diable bleu,
Brave soldat parmi les braves,
Béni sois-tu quand, sous le feu,
Tu viens pour briser nos entraves.
Annexé par de lourds bandits,
Mon pays rêve à ta patrie
Et s'émeut fort quand tu bondis
De la Schlucht à Dannemarie...

II

Nous arrivons de n'importe où,
De la Provence ou des Cévennes,
De la Saintonge et du Poitou,
Un même sang coule en nos veines.
Pour libérer deux de leurs sœurs,
Des Gaules, toutes les provinces
Luttent contre leurs oppresseurs,
Qu'ils soient empereurs, rois ou princes.

— Frère, ne crains rien, nous tiendrons
Jusqu'au moment où nous verrons,
Au large ruban noir de tes filles d'Alsace,
— Ce signe pour qui nous vaincrons —
Flotter librement dans l'espace :
Nos trois couleurs de France au-dessus de leurs fronts.

III

Nous sommes là quelques poilus,
Grâce au rude élan de nos charges,
Nous voyons les Boches exclus
Tout près d'Altkirch jusqu'aux Eparges...
Nous irons ainsi jusqu'au bout,
Faut que la besogne soit faite.
Face à l'ennemi !... Tous debout !...
Après viendront les jours de fête...

IV

— Frère, merci !... De ton espoir
J'emplis mon cœur, il en déborde...
Et nous attendrons le grand soir
Qui verra la fin de la horde.
Horde d'apaches, massacreurs
Qui, dans quarante-cinq ans d'âge,
Nous fit connaître les horreurs
De son ignoble brigandage.

— Frère, comme toi, nous tiendrons
Jusqu'au moment où nous verrons,
Au large ruban noir de nos filles d'Alsace,
— Ce signe que nous espérons —
Flotter librement dans l'espace :
Nos trois couleurs de France au-dessus de leurs fronts.

10 octobre 1915.

Fin d'automne

Jetant sa note discordante,
Cinglant le passant aux abois,
La bise siffle, âpre et mordante,
Novembre dépouille nos bois.

La fleur, aux jardins, agonise
Sous les baisers cruels du vent ;
Le brouillard tombe et s'éternise
En un voile opaque et mouvant.

Un frisson court au long des veines,
Précurseur des temps lourds d'ennuis.
La neige couvre nos Cévennes,
Courts sont les jours, longues les nuits.

Dans les maisons, dans les chaumières,
Chez les humbles, chez les puissants,
Au sein des veilles coutumières
On ne parle que des absents.

On songe à toutes les souffrances,
Aux coins dévastés, envahis,
A la guerre et toutes ses transes,
Aux pauvres gens de tous pays.

Sur des lèvres d'enfants s'égrènent
Des mots frêles, fervents d'espoir,
Des fronts d'aïeules se surprennent
A se courber, à s'émouvoir.

Blonds cheveux, vieilles têtes grises
S'inclinent, dans un geste lent,
Sur les chemins, dans les églises.
Leurs prières, d'un même élan

Vont aux époux, aux fils, aux frères
Qui, dans la fange et la beauté,
Défendent leur race et leurs terres
Et meurent pour la Liberté.

25 octobre 1915.

Post mortem !

I

Sous le ciel monotone
Des jours demi-défunts
Que nous lègue l'automne,
Montent de lourds parfums.

Senteurs âcres et fortes
D'humus accumulé
Que font les feuilles mortes
Jonchant le sol pelé.

Odeurs de fleurs flétries
Tout au long des chemins
Et s'écrasant, meurtries,
Sous le pas des humains.

*
* *

Dans l'air, distribuées,
Il s'évapore aussi
De sanglantes buées,
Des vagues de roussi.

Bouleversant les terres,
La foudre éclate et luit,
Des relents délétères
S'exhalent dans le bruit.

De ce chaos surnage
Un cliquetis de fer...
Le monde est un carnage,
La vie est un enfer !

II

Malgré l'ouragan des forces brutales
Déployant partout ses luttes fatales,
Sans pitié ni remords ;
La foule aux cités, aux bourgs, aux villages,
S'assemble et s'unit aux pieux usages
De la Fête des Morts.

Graves, l'on s'en va par les nécropoles,
Au travers des croix, nefs et coupoles,
Chacun cherchant les siens ;
On s'arrête près de ceux que l'on fête ;
Puis s'ouvrent tout bas, la prière faite,
Les tristes entretiens.

Sur le marbre froid du fier mausolée
Ou sur l'humble tombe à peine installée
Où l'on a mis des fleurs,
Un regret s'exprime, un souvenir frappe,
Une plainte monte, et des yeux s'échappe
La source de nos pleurs.

Et de tous les coins du pays de France
S'élève un long cri de morne souffrance ;
On songe aux êtres chers
Jalonnant le front de tombes glacées
Où vont, en ce jour, toutes nos pensées,
Tous nos rêves amers !

III

Mais, ô fiers soldats d'épopées,
Vaillants tombés au champ d'honneur,
Vos âmes, fortes et trempées,
Ont connu le puissant bonheur
D'avoir défendu la Patrie
Luttant contre la barbarie,
Se relevant, quoique meurtrie,
De ses défaites d'autrefois,
Par votre exemple méritoire,
Dans l'œuvre propitiatoire
Qui nous donnera la victoire
Prête à couronner vos exploits.

*
* *

Pour sauvegarder notre race,
La famille et la liberté,
Vous avez marché sur la trace
Des grands preux de l'antiquité.
Vous avez écrit, sans pupitres,
Les plus formidables chapitres
De notre histoire dont les titres
Seront teintés de votre sang ;
Ce sang des meilleurs fils de France
Pleins de foi, de mâle endurance,
Donnant leur sang et leur souffrance
Dans un effort libre, incessant.

O morts aimés ! nobles natures !
Défenseurs de l'humanité,
Les générations futures
Vous devront leur prospérité.
Grâce à vos ardentes prouesses,
A l'offrande de vos jeunesses,
L'avenir est plein de promesses :
L'espoir est en nous désormais
De voir, sur tout le territoire
Affranchi par notre victoire,
S'élever, à votre mémoire,
L'arc de triomphe de la Paix.

IV

Tombes d'époux, de fils, de frères,
— Coins perdus où gisent leurs corps —
Quels que soient vos lieux funéraires,
Soyez légères à nos morts.

Sur elles, pleurez ! ô fleurettes !
Qui naissez malgré les combats ;
Pleurez ! pervenches, pâquerettes,
Sur les tombes de nos soldats.

Sur elles, pleurez ! chrysanthèmes !
Pleurez ! fleurs des bois ou cyprès !
Lourds, comme écrasés d'anathèmes,
Nos cœurs étouffent leurs regrets

Pour ne plus songer qu'à la France
Dont les destins seront changés,
Au jour prochain de délivrance,
Où tous nos morts seront vengés !

2 novembre 1915.

Médaillons

Joujoux pieux et symboliques,
Où s'enchâssent les traits aimés
De nos absents, chères reliques
Douces à nos sens alarmés ;

Breloques fragiles, menues,
Ornez de vos attraits mignons
Le marbre rose des chairs nues
Ou la blancheur des fins linons.

Vous mettez sur tous les corsages
L'éclair scintillant de vos ors
Où, sous le cristal, les visages
Brillent comme de purs trésors.

N'êtes-vous pas, pour qui vous porte,
Le bijou le plus précieux,
Le talisman qui réconforte :
Ame en peine et cœur anxieux ?

Agrafes, pendentifs, camées,
Vous que l'oubli, seul, peut ternir,
A vos places accoutumées,
Vous réchauffez le souvenir

Des braves qui s'en vont en guerre
D'un pied sûr et sans s'effrayer,
Vous rappelez ceux qui, naguère,
Excitaient la joie au foyer.

Parures d'or, cercles de cuivre,
Dissipez les chagrins accrus
En faisant tendrement revivre
La mémoire des disparus.

Objets sertis par nos orfèvres,
Le soir venu, malgré les pleurs,
On vous voit s'approcher des lèvres
Et vous apaisez les douleurs.

Vous êtes le doux viatique
Des cœurs émus, agonisants,
Et votre vertu domestique
Est d'être toujours séduisants.

Epouses, sœurs, enfants et mères
N'ont des caresses que pour vous
Plaintes d'amour... larmes amères...
Payent leurs rançons... ô bijoux !

15 novembre 1915.

Pro patria semper!

Sac au dos, la musette pleine,
Le fusil surchargeant le tout,
Se débrouillant sans nulle peine,
Nos poilus s'en vont n'importe où.

Les uns au front, d'autres en viennent,
C'est, parmi tous, le même entrain.
Entre eux, les propos qu'ils se tiennent
Sont alimentés d'un refrain.

Car, malgré les problèmes graves
Dont s'affligent les cœurs étroits,
Au sein de nos troupiers si braves,
La gaîté ne perd pas ses droits.

Echangeant quelques facéties,
C'est un miracle de les voir,
Loin de nos mornes inerties,
Pimpants et cuirassés d'espoir.

Jeunes et vieux, tous fraternisent
En bons copains d'un même sang,
Admirables, ils divinisent
Un accord splendide et puissant.

Ecoutons — nous, gens de la ville,
Qui vivons si loin de leurs cœurs,
Dans notre oisiveté servile —
Ces êtres purs et sans rancœurs :

— Où t'en vas-tu, petit soldat de France,
Frais émoulu, tout fringant d'espérance,
Toi qui prétends qu'on les aura ?
Où t'en vas-tu sans retourner la tête,
Fier de partir au sein de la tempête ?
— Où je m'en vais ?... où l'on voudra !

Où l'on voudra puisqu'il faut qu'on se batte,
Si l'Allemand fait des tours d'acrobate,
Il faut le suivre un peu partout,
Pour arrêter ses méfaits malhonnêtes,
Il faut le joindre avec nos baïonnettes
D'un bout du monde à l'autre bout.

Que nous dis-tu, toi qui reviens des Flandres,
Où tout n'est plus que ruines et cendres,
Poilu plus grave qu'un barbon ?
Que nous dis-tu, toi qui ne t'émeus guère
D'avoir vibré ces quinze mois de guerre ?
— Qu'il faut se taire et tenir bon.

Nous sommes là pour museler la haine
D'un monstre abject à double face humaine :
L'orgueil et la rapacité.
Quand nous aurons la peau de ce reptile,
Nous aurons fait une besogne utile
Au salut de l'humanité.

Et c'est ainsi que, par le monde,
Sans jamais douter du succès,
Face à la barbarie immonde,
Sont campés nos troupiers français.
La France, grande évocatrice
D'une loi civilisatrice,
Etend son aide protectrice
Au secours de tout opprimé,
Et de Belgique aux Dardanelles,
Vivant des heures solennelles,
Contre des masses criminelles,
Elle érige son front armé.

Sur ce front d'humaines murailles,
L'héroïsme atteint des sommets
Qu'aux plus formidables batailles
Nul guerrier ne connut jamais.
C'est l'affût où l'homme est la cible,
Où doit résister, invincible,
L'âme forte autant qu'insensible
Aux coups répétés du Destin.
Lutte insensée où la science
Agit contre la conscience,
Rude épreuve où la patience
Doit savoir refréner l'instinct.

Guerre d'apaches et de ruses
Q'imposa le forban germain
Au cerveau hanté de Méduses,
Tu fais horreur au genre humain !
Pour résister à tes ravages,
A tes manœuvres de sauvages,
A tous les deuils que tu propages,
Il faut des âmes de géants,
Car dans la mêlée effroyable,
Il faut avoir, chose incroyable,
Ni peur de Dieu, ni peur du diable,
Assiégés tout comme assiégeants.

Mais vous, les nôtres, vous nos braves,
Vous qui luttez sur tous les fronts,
Vous avec lesquels nous vaincrons,
Vous qui ne voulez plus d'entraves,
Pas plus de tyrans que d'esclaves,
O Poilus ! nous vous admirons !

Nous admirons le stoïcisme
De vos esprits organisés
Et de vos cœurs, galvanisés
Par un pur rayon d'héroïsme,
Que n'altère point l'égoïsme
De gens las, stratèges blasés.

Poilus ! qui vous couvrez de gloire,
Vous êtes les soldats parfaits
Qui méritez tous les bienfaits
Et les lauriers de la victoire,
Car vous illustrez notre histoire
De l'aurore de vos hauts faits.

2 décembre 1915.

Etoile de Noël

I

Noël mystique enluminé d'images,
Fête promise à l'enfant qui s'endort,
Nourris son rêve où bergers et rois mages
Passent, guidés par une étoile d'or.
A son réveil — douces métamorphoses
Les songes vains sont des réalités,
Et Bébé trouve un tas de bonnes choses :
Bonbons, jouets ardemment convoités.

Verse ta flamme, ô lueur tutélaire !
O doux espoir ! fleur du rêve éternel !
A cette enfance à qui tu dois complaire
Par ces hochets qui lui tombent du ciel.
Noël !... Noël !... Noël !...

II

Noël magique où les âmes fidèles
Vibrent d'amour au seuil de leurs vingt ans,
Sur l'écran bleu des illusions belles,
Fais miroiter l'éclat de leur printemps.
Nos jeunes gas, déjà férus de gloire,
Veulent avoir leur part dans les combats,
L'étoile d'or, présage de victoire,
Leur apparaît et les conduit là-bas.

Verse ta flamme, ô lueur tutélaire !
O fier espoir ! fleur du rêve éternel !
Sur la jeunesse ardente et téméraire,
Prête à bouter l'Allemand criminel.
Noël !... Noël !... Noël !...

III

Noël tragique, au sein des cathédrales
Aux arceaux noirs, aux autels ravagés,
N'entends-tu pas les plaintes et les râles,
Et les rumeurs de tous les affligés ?
Tout est détruit : les temples, les étables,
Où ton mystère épandit sa beauté,
Devant l'aspect de ces maux lamentables,
Etoile d'or, élargis ta clarté !

Verse ta flamme, ô lueur tutélaire !
O doux espoir ! fleur du rêve éternel !
Sur les errants, martyrs d'un long calvaire,
Qui vont cherchant leur route dans le ciel.
Noël !... Noël !... Noël !...

IV

Noël épique où l'horizon de flammes,
Sous la mitraille exprime son horreur,
Par les tocsins vengeurs, lorsque tu clames,
Que conçois-tu ?... la haine et la fureur ?
Oui !... sonnez fort ! ô cloches affolées !
Pour le bon droit contre ses insulteurs :
Vos voix d'airain, par le monde envolées,
Essaimeront de nouveaux rédempteurs.

Verse ta flamme, ô lueur tutélaire !
O fier espoir ! fleur du rêve éternel !
Sur nos soldats au courage exemplaire,
Que rien n'arrête en leur élan mortel.
Noël !... Noël !... Noël !...

V

Noël stoïque, adoucis les épreuves
Des rois vaillants par le destin trahis,
Des orphelins, des mères et des veuves,
Des pauvres gens chassés de leur pays.
L'Humanité, ployant sous la détresse,
Son front lassé par les crimes impurs,
Attend de Dieu plus de juste tendresse,
Plus de lumière au fond des cœurs obscurs.

Verse ta flamme, étends ton ministère,
Espoir divin ! fleur du rêve éternel !
Etoile d'or, aux rayons de mystère,
Trace en l'azur un immense arc-en-ciel !
Noël !... Noël !... Noël !...

24 décembre 1915

Demain !...

« De quoi demain sera-t-il fait ? »
Victor HUGO

Sous la lumière tamisée
D'une lampe au rose abat-jour,
Jeanne relit, pâle et brisée,
La dernière lettre d'amour.

C'est un message doux et tendre
Remis au courrier du matin.
Elle redoutait de l'attendre
Tant est fragile le destin.

Quand on le craint, l'inévitable
S'abat sur vous lourd, menaçant,
Et Jeanne relit, lamentable,
L'adieu suprême de l'absent

Qui va jusqu'au lointain rivage,
Où tant d'autres, déjà partis,
Luttent contre un peuple sauvage
Aux sanguinaires appétits.

Il part sur la vague mouvante
Sans cesser de clamer l'espoir,
— Au cours d'une page émouvante —
Qu'il garde au cœur, de la revoir.

Doux accents où percent quand même
L'inquiétude et le regret
De laisser là tout ce qu'on aime :
Femme, enfants, et le coin discret

Où l'on vivait, où tant de rêves
Furent conçus, hélas ! en vain.
La vie a des heures trop brèves
Pour l'amour heureux et divin.

En ce temps formidable et triste
Où tant de foyers sont détruits,
Il faut être un peu fataliste
Pour résister aux noirs ennuis.

Cela n'empêche pas les mères
Et les épouses de pleurer,
Chagrins et deuils, larmes amères,
Qui pourra nous en délivrer ?...

L'indomptable fierté de vaincre
La puissance du loup germain —
Le temps travaille à nous convaincre
Que ce jour naîtra... quand ?... Demain ?

*
* *

Demain ?... ô sphinx ! ô roc énigmatique !
Dois-tu garder, sous ton front granitique,
Le secret de notre destin ?
Demain ?... ô toi que l'on voudrait connaître,
Sombre avenir que la raison de l'être
Fouille d'un scalpel incertain.

Demain ?... creuset profond où s'élabore
L'ardent faisceau de la future aurore,
De quoi seront faits tes rayons ?
Quels éléments fourniront ta matière ?...
L'humanité l'exhorte tout entière
Sous le poids lourd des factions.

Demain ?... noir gouffre où se heurtent les âmes,
Porte d'acier sourde à tous nos Sésames,
Vois : les peuples sont à genoux !
Demain ?... ô sort que la guerre enténèbre,
Es-tu l'espoir ?... ou la honte funèbre ?
Es-tu pour eux ?... es-tu pour nous ?...

*
* *

Demain !... la Justice immanente,
Telle qu'elle doit s'accomplir,
Dressera l'aube permanente
Que ne pourront voir, sans pâlir,
Les fronts courbés de ces monarques,
Princes, bandits de toutes marques,
Infâmes pourvoyeurs de Parques,
Qui veulent forger l'avenir
Au gré de leurs instincts féroces,
A coups de fusils et de crosses,
Au rythme des tourments atroces
Tels, qu'on ne peut les définir.

Demain !... de tous les coins du monde
S'élèveront des cris vengeurs,
Clamant contre la meute immonde
Des forbans et des égorgeurs.
Demain !... quelle qu'en soit la durée,
Violateurs de foi jurée,
Pègre royale à la curée,
On vous aura tous à la fois :
Et l'on vous mettra les menottes,
On vous présentera les notes
A payer... avec vos cagnottes,
Demain !... l'heure est à notre choix.

Demain !... sous la poussée altière
De nos héroïques soldats,
Nous reculerons la frontière
Qui va du Rhin aux Pays-Bas.
Demain !... si le droit seul existe,
Tout le rêve pangermaniste
Croûlera, sans qu'il en subsiste
Un tronçon pour se relever.
C'est la seule chose admissible,
On sait que le mot : impossible
N'a plus cours... l'Entente invincible
Fera tout pour nous le prouver !

*
* *

Demain !... les horribles blessures
De la terre se fermeront,
Et les châteaux et les masures
De leurs ruines renaîtront.

Demain ! la vie, à grands coups d'ailes,
Reprendra son plus large essor,
Rappelant aux âmes fidèles
Que la France a tout le ressort

Nécessaire après les revanches
Où tant de maux se sont tassés ;
L'arbre sent reverdir ses branches
Après de longs hivers glacés.

Que la sève agisse en nos veines,
S'infuse au cœur des nations,
Régénérant, après les peines,
L'effort des réparations.

Et l'œuvre belle et méritoire
Sera le pur couronnement
Du lendemain de la victoire
Qui germe inéluctablement.

Demain !... d'innombrables pensées
Agiteront le genre humain,
Les âmes françaises dressées
Voudront fonder la paix... Demain !

1er février 1916.

Lettre d'un poilu

I

Mon vieux copain, votré missive,
Qui m'est parvenue en ce jour
En m'apportant votre bonjour,
D'une façon très expressive
S'inquiète de mon séjour.
Vous me demandez, mon vieux frère,
Si la guerre encor doit durer ?...
Chez vous, ce sujet-là fait braire,
Ici, la consigne est contraire :
Il faut se taire et se terrer.

II

Le temps n'est plus où le courage,
Fait d'énergie et de fierté,
Comme un panache était porté,
Haut et ferme, à travers l'orage,
Au grand jour, en pleine clarté.
Pour sauvegarder sa bidoche
Et ne pas trinquer sans pleurer,
Il faut manœuvrer pelle et pioche,
Suivre en son trou la taupe boche...
Il faut se taire et se terrer.

III

Rien ne sert d'avoir la tremblote.
Dans la tranchée, il faut camper.
Souvent, pour mieux se retremper,
Il faut barboter dans la flotte,
Ne pas s'en faire ni japper.
Ce qui vous bouche une surface,
Ici, quand on veut palabrer,
C'est quand on se fait censurer
Par les gros crapouillots d'en face...
Il faut se taire et se terrer.

IV

Ah ! je vous plains, ceux de la ville,
Vous qui vivez si loin de nous,
L'esprit tout sens dessus dessous.
La vie, avec la peur servile,
A des hauts, des bas, des remous.
Quand les poilus, à la campagne,
Se font du lard, sans transpirer,
Du « singe » ils peuvent s'empiffrer...
Pourtant, des Flandres en Champagne,
Il faut se taire et se terrer.

V

Rassurez les âmes d'ablettes
Sur le sort de leurs défenseurs,
Et dites à tous les censeurs
Que la saison des poires blettes
N'a point ici de fournisseurs.
En terminant, vous pouvez croire,
Mon vieux, qu'autant qu'on peut durer,
Nous sommes là pour libérer
La France... et les gens dont la gloire
Est de se taire et se terrer.

Devant Verdun

On les a donc vus hors des trous,
S'avançant en rase campagne,
Ces buveurs de bière à poils roux,
Ces mulots, taupes d'Allemagne...

On les a donc vus hors des trous ?...

L'appétit plus grand que la bouche,
L'ogre germain fait dévaler
Sur nous toute sa bande louche,
Croyant pouvoir tout avaler...

L'appétit plus grand que la bouche !

S'abattant comme des criquets
Sous lesquels plus rien ne surnage,
Serrés, coude à coude, en paquets,
Ils se sont rués au carnage...

S'abattant comme des criquets.

« C'était la dernière offensive ! »
D'après l'un de leurs généraux,
Et toute la horde agressive
Se buta contre des héros...

« C'était la dernière offensive !... »

Héros obscurs, soldats de fer,
Fils valeureux du sol de France !
Vous résistez aux feux d'enfer,
Rien n'ébranle votre endurance...

Héros obscurs, soldats de fer !

Héros superbes et tenaces,
Vous, dont nous ignorons les noms,
Vous bravez toutes les menaces
Du Kaiser et de ses canons...

Héros superbes et tenaces !

Vous sentez qu'il faut en finir
Avec la nation de proie,
Vous tiendrez !... Vous savez tenir
Malgré l'ouragan qui vous broie...

Vous sentez qu'il faut en finir !

C'est une horrifique partie
Que tout l'univers suit des yeux,
Chacun veut la suprématie
En mer, sur terre et dans les cieux...

C'est une horrifique partie !

Pourtant, la Bocherie attend
L'éclat d'une grande victoire,
Cela lui sert de remontant,
Ne pouvant ni manger ni boire...

Pourtant la Bocherie attend !

Attends un peu, comme Sœur Anne,
Interroge au loin l'avenir,
Attends l'effort de Marianne
Et de ses gas qui vont venir...

Attends un peu, comme Sœur Anne..

Attends, ô sinistre Kaiser !
Toi, qui compte sur nos hommages,
La Meuse, pas plus que l'Yser,
Ne se franchit pas sans dommages...

Attends, ô sinistre Kaiser !

Faux César, ivre de massacre,
Ton âme ne sent sa noirceur,
La Mort seule aujourd'hui te sacre
Comme son plus grand fournisseur...

Faux César, ivre de massacre !

Gorge-toi de boue et de sang !
Entasse un peu plus de victimes,
Ton sort se dresse, menaçant,
Et tu payeras cher tes crimes !...

Gorge-toi de boue et de sang !

Tes rêves monstrueux s'écroulent
De dominer le monde entier.
Les durs combats qui se déroulent
Font de ton empire un charnier...

Tes rêves monstrueux s'écroulent !

Paris !... Calais !... Verdun !... et puis
Que penses-tu donc entreprendre
Si tes esclaves sont réduits
A tout lâcher faute de prendre...

Paris !... Calais !... Verdun !... et puis ?...

... Pour l'honneur, le droit, la justice,
Par l'union de tous nos cœurs,
Pour que ta couronne en pâtisse,
Nos fiers Poilus seront vainqueurs !

Pour l'Honneur, le Droit, la Justice !...

4 mars 1916

Le mur

I

Depuis plus d'un grand mois que dure
La ruée autour de Verdun,
Sans préjuger de l'aventure,
L'espoir est permis à chacun.
Ce fier espoir, divine flamme,
Flambe au cœur de tous nos soldats,
Leur héroïsme le proclame :
« Ils ne passeront pas ! »

II

Sous un déluge de mitraille
Qui creuse de sanglants sillons,
Nos fiers Poilus, dans la bataille,
Se défendent, fels des lions.
Sans souci des obus, des balles,
Ils rugissent à chaque pas :
« Nous les aurons, ces cannibales,
« Ils ne passeront pas ! »

III

Des Boches, la masse innombrable
Déferle en assauts monstrueux,
Notre résistance admirable
Brise l'effort torrentueux.
Les vagues se suivent sans trêve,
Nos canons fauchent dans le tas
Et, sur les pentes, le flot crève :
« Ils ne passeront pas ! »

IV

De Bavière ou de Silésie,
Du Brandebourg ou d'autres parts,
D'où qu'elle soit, leur frénésie
Se bute au pied de nos remparts.
Mur fait de volontés ardentes
Prêtes au devoir, au trépas,
Se dressant, âpres et mordantes :
« Ils ne passeront pas ! »

V

Ce mur, pour vous infranchissable,
O Boches ! sachez-le pourtant,
Contre votre race haïssable,
Chaque jour grandit et s'étend.
Pour le rompre, il faudra, sans doute,
Obtenir d'autres résultats !
Pour l'heure, il vous barre la route...
Vous ne passerez pas !...

21 mars 1916.

Confidences

– Que pensez-vous, chère voisine,
De ce mois d'Avril tant chanté
Où sort, de la terre en gésine,
Plus d'un chef-d'œuvre bien planté ?
Il pleut, il gèle, et j'ai tendance
A voir s'assombrir l'horizon,
C'est une simple confidence
Que je vous fais là, sans façon.

Du matin, le brouillard humide
Vous chagrine un peu, cher voisin,
Et votre esprit, qui m'intimide,
S'acidule comme raisin.
Je vois venir ce qui vous vexe,
Vous allez parler, sur-le-champ,
Frivolités du faible sexe...
Soyez léger, mais pas méchant !

– On dit, car la vie est si chère
Qu'il faut admettre ce propos,
Que les femmes... mais oui, ma chère !
Vont supprimer tous leurs chapeaux.
C'est là, peut-être, une imprudence
Qui n'est, certes, pas de saison ?...
C'est une simple confidence
Que je vous fais là, sans façon.

J'en connais qui ne songent guère
A se flatter d'un tel orgueil.
Pour elles, tant que va la guerre,
Leur crainte a des aspects de deuil.
Cet effroi, que l'absence avive,
A quelque chose de touchant...
Voisin, il faut que chacun vive,
Soyez léger, mais pas méchant !

– On dit, c'est le temps des surprises
Qui détraque tous les cerveaux,
Que les femmes se sont éprises
D'un tas de problèmes nouveaux.
L'algèbre, bien plus que la danse,
Nourrit leur esprit à foison...
C'est une simple confidence
Que je vous fais là, sans façon.

— Les fourmis, plus que les cigales,
Sont méritoires, sûrement,
Pour satisfaire à nos fringales,
Il faut compter pour le moment.
Le cabaret, aux ménagères,
Moins qu'aux mâles n'est alléchant,
Mais ça profite aux boulangères...
Voisin, ne soyez pas méchant !

— On dit, pauvres gens que nous sommes,
Que les femmes viendront à bout
Du travail que faisaient les hommes,
A l'usine, au bureau... partout.
Elles sont là, c'est l'évidence,
Pas plus folles qu'à la maison.
C'est une simple confidence
Que je vous fais là, sans façon.

Hélas ! tant de bras se suppriment !
On ne compte plus les trépas.
D'ailleurs, parmi celles qui triment
Beaucoup, ça ne les change pas.
Vaillantes autant qu'on peut l'être,
Elles vont, de l'aube au couchant,
Travailler pour vaincre... peut-être,
Voisin, ne soyez pas méchant.

On dit, c'est contre la coutume,
Que les femmes ne songent plus
A changer trois fois de costume
Par saison, rapport aux poilus.
Cela, pour mettre en concordance
La discipline et la raison.
C'est une simple confidence
Que je vous fais là, sans façon.

— Le printemps, remueur de bile,
Vous rend, voisin, un peu nerveux.
Je vous connaissais moins habile
Aux critiques qu'aux doux aveux.
Laissez-là vos taquineries,
Voici venir, plus attachant,
Le grand jour de Pâques fleuries...
Soyez léger, mais pas méchant !

— Voisine, vous êtes parfaite.
Dimanche prochain, partageons
A nous deux ce beau jour de fête
Où l'Avril fleurit les bourgeons.
Entre nous, plus de dissidences,
Je remplace votre cousin...
— Je vous ferai des confidences.
A mon tour... j'accepte, voisin !

18 avril 1916

Les vieux poilus

I

Fils d'argent dans la chevelure,
La barbe, souvent, poivre et sel,
Malgré que lourde soit l'allure,
Ils partent au premier appel.
L'uniforme ne leur va guère,
Mais on se plie aux grands destins,
Les vieux Poilus qui font la guerre
Sont des vieux braves à tous crins.

II

Deux fois vingt ans, c'est un peu rude
De traîner le sac, le flingot,
Mais vite on en prend l'habitude
Et l'on se dresse sur l'ergot.
Car le clairon rend plus légère
La route où vont, cambrant les reins,
Les vieux Poilus qui font la guerre :
Ce sont des braves à tous crins.

III

On s'ankylose quand on compte
Neuf lustres sur le coquemar,
On s'essouffle un peu quand ça monte,
Surtout si l'on marche en canard.
Plus alerte on était naguère,
Mais on se fait aux longs chemins,
Les vieux Poilus qui font la guerre
Sont des vieux braves à tous crins.

IV

Quelquefois, l'œil se mouille et brille
Quand on laisse derrière soi
Femme, enfants, tout une famille,
On peut avoir un peu d'émoi.
Mais au bon droit on obtempère
Pour courir sus aux malandrins.
Les vieux Poilus qui font la guerre :
Ce sont des braves à tous crins.

V

Maigre ou ventru, la même touche
Distingue tous nos R. A. T.
Ils s'en vont, la pipe à la bouche,
Se battre pour la liberté.
Leur vaillance a du caractère,
Leur courage n'a pas de freins,
Les vieux Poilus qui font la guerre
Sont des vieux braves à tous crins.

VI

Des vieux grognards ils ont la blague,
Sous les marmites, les obus.
Ils ne marchent pas à la schlague
Comme font les Boches fourbus.
Dans la tranchée où l'on s'enterre,
Ils ont, au bec, de gais refrains,
Les vieux Poilus qui font la guerre :
Ce sont des braves à tous crins.

VII

Pour les bleus, c'est des petits pères,
Parfois l'un retrouve le sien,
Aux jours noirs comme aux jours prospères,
Le jeune se fie à l'ancien.
On se partage sans mystère
Et les ennuis et les chagrins,
Les vieux Poilus qui font la guerre
Sont des vieux braves à tous crins.

VIII

Malgré leurs cruelles épreuves,
Ce sont eux qui consoleront
Les mères, les filles, les veuves,
Toutes celles qui pleureront.
Ils conteront l'heure dernière
Et les prouesses des copains,
Des bons Poilus, morts à la guerre,
Comme des braves à tous crins.

A la mémoire de Pierre TARDY
tué devant Verdun.

Le temps des morts

Un cri funèbre, dans l'espace,
Jusqu'en mon cœur a retenti.
Comme bien d'autres, j'ai senti
Le souffle de la mort qui passe.
Sous les coups du spectre rapace,
Mon front se courbe, appesanti.

Et j'ai compris, dans ma détresse,
L'immense vide de l'orgueil
De la pensée aux jours de deuil :
En vain, elle lutte et se dresse
Contre la douleur qui l'oppresse,
Comme une âme aux flancs d'un cercueil.

Rêves d'amour, doux et fébriles,
Fleurs écloses dans nos cerveaux
Où vous flottez, par monts et vaux :
Illusions d'âmes viriles,
Vous êtes à jamais stériles
Dans l'ouragan des temps nouveaux.

Temps nouveaux, où la tragédie
Plane sur des ruisseaux de sang
D'où s'exhale un relent puissant
De lourd carnage et d'incendie,
De cruauté, de perfidie,
Qui s'élève, au ciel, incessant.

Et cela monte... monte... monte...
Sans submerger l'humanité :
Seule y sombre la liberté
Sous le flot abject de la honte.
Pour l'Allemagne, rien ne compte,
Si ce n'est sa rapacité.

L'horreur des crimes que l'Histoire
Grave, d'un sinistre burin,
Au front de son temple d'airain,
Est le plus grand réquisitoire
Qui fut clamé, dans un prétoire,
Contre les bandits d'outre-Rhin.

*
* *

La mort, implacable et méchante,
Chaque jour, de sa faulx tranchante,
Fait sa moisson :
Moisson terrible, aveugle et sourde,
Qu'elle accomplit d'une main lourde,
Sans nul frisson.

Tels des épis, croulant par gerbes,
Tombent les jeunesses superbes,
Les beaux espoirs :
Et tout l'avenir de la race
Disparaît dans l'ombre vorace
Des longs jours noirs.

Jamais on ne vit tel orage
S'abattre, avec autant de rage,
Sur l'univers.
Sous le choc brûlant des mitrailles,
La terre montre ses entrailles,
Ses flancs ouverts.

Tant de sang et tant de ruines
Pour plaire à d'immondes vermines,
C'est odieux !
C'est un défi, je l'imagine,
A toute puissance divine,
A tous les dieux.

*
* *

O morts sacrés ! Soldats de France !
Soldats venus de tous pays ;
Vous, dont les foyers envahis
Ont connu l'atroce souffrance
D'être, par les destins, trahis.

Vous qui peuplez nos cimetières
Ou qui reposez n'importe où :
Ici, là-bas, un peu partout
Où flottent vos âmes allières,
Nous pleurons sur vous avant tout.

Et nous prions, malgré le doute
Qui nous étreint en ce moment,
De ne point voir au firmament
Poindre, au fond de la haute voûte,
L'œil fulgurant du châtiment.

Du châtiment irrévocable
Qui devrait frapper, net et droit,
En les marquant, au bon endroit,
D'un stigmate rouge, implacable,
Tous les violateurs du droit.

Votre sang, qui fume la terre,
Sera le généreux levain
Qui fera germer, pour demain,
La force immense et salutaire
Qui doit frapper l'aigle germain.

Dormez ! soldats, votre mémoire
Est gravée au fond de nos cœurs,
Un jour, libérant nos rancœurs,
Vos mânes connaîtront la gloire
Aux plis de nos drapeaux vainqueurs !

Novembre 1917.

Vers l'avenir !...

Air : *Haut les Cœurs*

I

Paysan, de ton geste auguste
Qui semble bénir notre sol,
Balançant la main et le buste,
Disperse le grain à plein vol.
Sans nul souci de la mitraille
Qui ravagea ton champ meurtri,
Accomplis l'œuvre de semaille,
Jette le bon blé qui nourrit.

Refrain

De ton labeur puissant étend la noble tâche,
O semeur ! ton devoir n'est pas près de finir,
Soldat ou laboureur, la vie est sans relâche,
Malgré nos deuils, il faut songer à l'avenir !

II

Non loin, par-dessus les collines,
Tu perçois l'éclair fulgurant
Des engins, faiseurs de ruines,
Qui passent dans l'air en vibrant.
Calmant de ton cœur la tempête
Qui rugit contre l'étranger,
Suis ta route et tiens haut la tête,
Brave le sort et le danger.

III

Ton hameau connut les jours sombres
Que la guerre lui révéla,
Ta ferme n'est plus que décombres :
Des brutes ont passé par là !
Pourtant, tu ne le désespères
De reconstruire vaillamment
La vieille maison de tes pères,
Pour l'instant, sème le froment.

Refrain

De ton labeur puissant étend la noble tâche,
O semeur ! ton devoir n'est pas près de finir,
Soldat ou laboureur, la vie est sans relâche,
Malgré nos deuils, il faut songer à l'avenir !

VI

Sur ton chemin, une éminence
Dont tes sillons ont fait le tour
Alourdit ton geste... un silence...
Tu passes, semant sans détour.
L'effet meurtrier d'une bombe
Arrêtera le moissonneur...
C'est le coin où fleurit la tombe
De braves, morts au champ d'honneur !

V

Un jour victorieux va naître,
Paysan ! vers cette clarté
Tourne ton esprit, vois paraître
L'aurore de la liberté.
Si l'espérance nous fait vivre,
Le travail appelle l'effort.
Sème le grain, il faut poursuivre
L'œuvre de vie après la mort.

Refrain

De ton labeur puissant étend la noble tâche,
O semeur ! ton devoir n'est pas près de finir,
Soldat ou laboureur, la vie est sans relâche,
En bon Français, il faut songer à l'avenir !

1er avril 1915.

Odes, Stances, Ballades

Ode à Pierre Dupont

Première pièce primée à l'*Académie de la Chanson*, au concours du centenaire, à Lyon, 1921 (sujet imposé : PIERRE DUPONT).

Sous Messidor qui flambe, un peuple ailé d'abeilles
Se groupe et vient s'abattre au creux du chêne altier,
Tout l'essaim bruissant fait que l'arbre en entier,
Comme une immense harpe, apporte à nos oreilles
Ta chanson, ô Poète ! et toutes ses merveilles :
Quand se groupe et s'abat, au creux du chêne altier,
Sous Messidor qui flambe, un peuple ailé d'abeilles.

L'alouette au zénith, la caille dans les blés,
Le rossignol au bois, le bouvreuil sous les branches,
L'hirondelle en l'azur, les tourterelles blanches
Ont fait vibrer ton luth de leurs cris modulés,
Accents charmeurs qui vont jusqu'aux cieux étoilés :
Le rossignol au bois, le bouvreuil dans les branches,
L'alouette au zénith, la caille dans les blés.

« L'abeille bourdonnant dans les tiges fleuries,
« Les familles d'oiseaux dans les rameaux sacrés,
« Nous disent : « Travaillez... aimez... persévérez !... » (1)
Ton œuvre entière exalte ainsi les théories
Que l'aile transporta des monts en nos prairies :
« Les familles d'oiseaux dans les rameaux sacrés,
« L'abeille bourdonnant dans les tiges fleuries... »

Quand ton Verbe rutile, ô Maître ! sur nos fronts
De poètes obscurs, c'est une heure bénie
Où nos cœurs, imprégnés de ta sainte harmonie,
Vont tresser la couronne aux rustiques fleurons
Qui doit magnifier ton robuste génie.
Des poètes obscurs, c'est une heure bénie,
Quand ton verbe rutile, ô Maître ! sur nos fronts.

*
* *

O grand Pierre Dupont ! ta gloire
Traversera, Soleil, les siècles à venir,
Ton nom, au temple de mémoire,
Se transmettra, vivant, avec ton souvenir.

(1) *Le Laboureur et son fils*, églogue de P. DUPONT.

Et nous, tes apôtres fidèles,
Comme ont fait les oiseaux et les abeilles d'or,
En de vibrants battements d'ailes,
Vers l'idéal puissant nous prendrons notre essor

Pour chanter la grande Nature,
La bonté, le travail et les fiers sentiments
Dont ta Muse fit la peinture
En traits plus immortels que de vains monuments.

Pour éteindre toutes les haines,
Pour faire aimer la terre et tous ses artisans,
Pour qu'au-dessus des lois humaines
La saine raison plane en guidant tous nos sens.

Pour célébrer les vins de France,
Les fleurs de nos jardins, les fruits de nos vergers,
Et l'avenir et l'espérance :
Nos blés, nos paysans, nos troupeaux, nos bergers.

Oui ! tous unis, porteurs de lyres,
Nous nous inspirerons de l'esprit de tes chants
En conservant, dans nos délires,
La ferveur de ton culte et ton amour des champs.

*
* *

Sur le coteau de la Croix-Rousse, (1)
Ton ombre discrète, au passant,
Rappelle la chanson si douce
Qu'il apprenait, adolescent.
Il sait encor tes « Bucoliques »
Renfermant, telles des reliques,
De tendres scènes idylliques
Où ton génie a mis son sceau.
L'œuvre est de roc, et non d'argile,
Et digne d'être un évangile
Signé : Théocrite ou Virgile,
Segrais ou Racan ou Rousseau.

(1) Le monument de Pierre DUPONT a été érigé dans le jardin public des Chartreux, sur la colline de la Croix-Rousse, à Lyon.

Evangile de la Nature,
Psaumes des humbles paysans,
Ta chanson est sublime et pure
Et tes refrains sont bienfaisants.
Garçon au pré, femme à l'étable,
Fille au lavoir et l'homme à table,
Tu les vois sous un jour aimable
Et les compares à des dieux,
Ta muse indulgente leur prête,
A tous, une âme simple, honnête,
Et c'est pourquoi, divin poète,
Les rustres t'en aiment que mieux.

Ton amour profond de la terre,
Ta bonté pour les pauvres gens,
Ton pur instinct humanitaire,
Ton dégoût des mots outrageants.
Le charme de ta poésie
Dans sa forme la plus choisie,
Faite de miel et d'ambroisie,
Ont pris leurs sources dans ton cœur,
Ton cerveau, creuset mirifique,
Sans artifice maléfique,
Conçut un labeur magnifique
Qu'ici nous acclamons en chœur.

Gloire à Pierre Dupont ! Maître que l'on vénère,
Son renom survivra, comme celui d'Homère,
Dans les siècles lointains :
Où nos fils, nos enfants, en relisant son livre,
Retrouveront la joie et d'aimer et de vivre
Dans les jours incertains.

Gloire à ton nom, sublime éleveur de pensées,
Ardent évocateur d'agrestes odyssées
Du pays des Gaulois,
Harmoniste subtil des sons et des murmures,
Brises et gazouillis éclos sous les ramures,
Chœurs antiques des bois.

Reçois de tes féaux, chansonniers et poètes,
De tes disciples vrais, bons amis, interprètes,
Les hommages fervents !
Comme des grains d'épis que l'on veut voir renaître,
Tes couplets, tes refrains seront semés, ô Maître !
Par eux à tous les vents.

A Maria MASSARDIER

Sur la route...

Aux lueurs du soleil couchant
A qui s'adresse un dernier chant
De l'alouette,
Nous allons, Mie, au long d'un champ
Où nos pas, lassés, vont, fauchant
L'herbe fluette...

Je devise d'un ton disert ;
Toi, devant le pays désert
Tu te recueilles,
Calme et pensive, aux bruits divers
Que font, dans les branchages verts,
Toutes les feuilles.

Dans le bois qui va s'assoupir,
On dirait qu'un très long soupir
Monte et circule,
Ma voix, comme un écho, s'entend
Et se meurt... alors que s'étend
Le crépuscule...

Sur ton fin visage attristé
Où se peint l'air de gravité
Des temps moroses,
Je crois lire, attentif témoin,
Que tu sembles être très loin
De toutes choses.

Cependant, du bout du sentier,
Un homme vient, fringant, altier
Et plein d'audace,
Tes yeux se fixent, plus ardents,
Et, très fier, la chanson aux dents,
Un soldat passe...

Sans faire attention à moi,
Il passe... et voyant ton émoi,
Il se découvre
Et te sourit très galamment...
Mais, devant lui, du régiment
La route s'ouvre...

Il va... puis se retourne encor,
Pour lui, tu meubles le décor
D'un paysage
Cher à son cœur, et son esprit
Cueille un souvenir attendri
Sur ton passage.

Et je t'approuve pleinement
D'avoir eu le geste charmant
Et méritoire
De saluer, d'un doux baiser,
Le bon soldat qui, sans phraser,
Vole à la gloire !...

Ballade au printemps

Joyeux Printemps, tu rajeunis
Nos ans tristes et rembrunis,
Et, sous l'aile de ta caresse,
S'éveille la chanson des nids,
Faite d'espoir et de tendresse.
Malgré les horreurs du trépas,
Ton règne ne s'arrête pas,
Mais, puisque rien ne l'en empêche,
Au cœur des mamans, des papas,
Mets ton velours de mousse fraîche.

Dans la tranchée, ensevelis,
Nos fiers poilus n'ont pas de lits
Où s'alourdit toute paresse,
En faisant des rêves jolis.
En leur nom, à toi je m'adresse :
Chassant l'odeur du cervelas,
Envoie un parfum de lilas,
Et sur la terre trop revêche,
Quand ils reposent, un peu las,
Mets ton velours de mousse fraîche.

De tous leurs villages, bannis,
De pauvres gens, vieux, raccornis
Par l'épouvante et la détresse,
Songent à leurs beaux jours finis.
O Printemps ! malgré ton ivresse,
Tes fleurs qui naissent sous leurs pas
Ne peuvent remplacer, là-bas,
La bonne senteur de leur crèche...
Sur la route des Golgothas,
Mets ton velours de mousse fraîche.

ENVOI

Printemps ! toi qui ne t'émeus pas
De l'âpre fureur des combats,
Aux endroits où l'on prie et prêche :
Sur la tombe de nos soldats,
Mets ton velours de mousse fraîche.

Avril 1915.

Offrande

BALLADE

Comme en un coffret de bois rose,
En un missel, j'ensevelis
Mes souvenirs les plus jolis
Et mes soucis d'un temps morose,
Tous les feuillets en sont remplis.
Ce témoin de mon existence,
Entre les mains, abandonné,
Te dira, avec ma constance,
Combien j'ai gardé souvenance
Du bonheur que tu m'as donné.

Si mon amoureuse névrose
Semble se parer d'un surplis,
C'est que, pour ton cœur, j'établis
– En vers tout aussi bien qu'en prose –
Un culte des mieux établis.
La prière est de circonstance
Quand on ne veut être damné,
C'est mieux plaisir que pénitence
Se rappeler, avec instance,
Du bonheur que tu m'as donné.

Je te demande qu'une chose :
Accepte ce missel et lis
Ces pages où mes sens, emplis
De passion à forte dose,
Ne furent jamais affaiblis.
Si j'ai connu quelque souffrance,
Depuis, mon cœur a pardonné
Pour mieux renaître à l'espérance,
En me souvenant, en substance,
Du bonheur que tu m'as donné.

ENVOI

Princesse ! avec persévérance,
Je garde un amour effréné
Pour toi, reçois en l'assurance,
Ainsi que ma reconnaissance
Du bonheur que tu m'as donné.

Murmures et chansons

L'ombre du soir s'étend sur les moissons dorées,
Sous les halliers, les bois aux cimes empourprées
Par les derniers rayons
D'un soleil de juillet qui, terminant sa route,
Semble tracer encor, sous la céleste voûte,
De rutilants sillons.

L'horizon qui devient radieux, grandiose,
Offre à l'homme étonné l'immense apothéose
D'un océan de feu :
Son regard, ébloui, s'arrête avec extase
Sur ce mélange d'or, d'azur et de topaze,
En son bel écrin bleu.

Dans les champs, la nature est doublement sublime
Et l'humble spectateur, l'homme, se sent infime
Devant cette grandeur.
Par mille sons divers, son oreille est frappée :
C'est d'abord, d'un berger, la grave mélopée
Chantant cette splendeur.

Ce sont les cris joyeux d'une peuplade ailée
Qui, sous les cieux profonds, va prendre sa volée
Aux doux frémissements.
C'est l'Angelus qui tinte au clocher du village,
Du fidèle gardien d'un troupeau trop volage,
Ce sont les aboiements.

C'est le grillon caché sous les herbes fleuries,
C'est le ruisseau qui coule au milieu des prairies,
A travers les roseaux,
C'est la brise du soir caressant le feuillage,
Le tic-tac du moulin et le gai babillage
De ses rapides eaux.

C'est ce bruit infini, profond, plein de mystère,
Qui s'échappe des bois, s'élève de la terre
Comme un long chant d'amour ;
Ce bruit doux et léger, insondable murmure,
C'est cet hymne sacré qu'exhale la nature
Aux derniers feux du jour.

Tout respire la joie et le bonheur de vivre,
Tout s'agite et se meut et tout semble revivre
Dans un travail sans frein.
Tout s'unit, se confond dans la même prière
Qui s'adresse à Celui qui créa la lumière,
Au Maître souverain.

Ce doux susurrement de la nature en fête,
Ces bruits amalgamés enflamment, du poète,
L'imagination.
Et, sous ses doigts, la lyre aux cordes frémissantes
Vibre, révèle et peint, en notes ravissantes,
Son admiration.

Juillet 1885.

Ballade mélancolique

Ton cher regard, ô ma jolie !
Se détourne encor de mes yeux.
Pourquoi cette mélancolie,
Cet air triste autant qu'ennuyeux
Qui fait baisser tes cils soyeux ?
Ah ! mon amour n'est point prospère
En ce moment, auprès de toi,
Et, plein d'un indicible émoi,
Je souffre et je me désespère
De te sentir si loin de moi.

Ton âme douce se replie
En un coin d'ombre ténébreux,
Ma caresse, en vain, multiplie
Ses gestes discrets et nombreux,
Ma voix résonne dans le creux.
Dois-je parler ? Faut-il se taire
Pour comprendre ton désarroi ?
Je m'interroge avec effroi
Et souffre de ce lourd mystère
De te sentir si loin de moi.

Vas-tu croire à ce qu'on publie,
Aux propos noirs et filandreux
Des sots, jaloux de ma folie
De t'aimer, comme un amoureux,
Sans souci des temps rigoureux ?
Que l'on rie ou l'on vilipère,
Laisse à ces gens leur triste emploi,
Garde pour eux cet air si froid
Qui, ce soir, pour mon compte, opère
En t'éloignant si loin de moi.

ENVOI

Laisse siffler merle ou vipère,
Princesse ! ton cœur fait ma loi.
Prends le mien, donne-moi ta foi
Et souris, afin que j'espère
Ne plus te sentir loin de moi.

Chanteclair

Frémissant de toute sa taille,
Dressé comme pour la bataille :
C'est Chanteclair.
Sonneur de l'aube frissonnante,
Il veille, et sa voix claironnante
Perce et fend l'air.

C'est Chanteclair, roi des vigies,
Faisant l'appel aux énergies
Dès le matin,
Pour que chacune collabore
A faire se lever l'aurore
Du clair destin.

Sa rouge crête est un panache
Sans peur, sans reproche, sans tache
Qui, bien français,
Malgré les revers de l'histoire,
Nous a guidés vers la victoire,
Vers le succès.

Chanteclair, c'est l'œuvre fertile,
Le sol, l'honneur, l'effort utile,
La volonté ;
Chanteclair, âme conductrice
Des peuples, c'est — paix salvatrice —
La Liberté.

A JOANNY-DURAND, statuaire

A une girl de Montmartre

C'est en vain que tu veux épaissir le mystère
Qui s'attache, à ton nom, comme un masque trompeur,
Toi, la petite girl, une fleur d'Angleterre ?...
Non ! tu n'es qu'un trottin au charme enveloppeur.

Ton âme a son secret et tu voudrais le taire,
Mais ton visage ment sans connaître la peur,
Tes yeux malins, ton nez subtil à la Voltaire
Auraient tenté Grévin à ta grande stupeur.

Ta grâce mièvre et frêle est de la pâte fine
Des pierrots de Willette et, je me l'imagine,
Ton pied chaussa bien mieux bottine que sabot.

Ton cœur de moineau, franc, clair comme une eau de roche,
M'a révélé ton type, ô fille de Gavroche,
Autant que ton profil dessiné par Poulbot.

En hommage à J.-B. GALLEY

Par la plaine et la montagne

SUR LES PLATEAUX

La rumeur des cités dont nos têtes sont pleines
S'atténue et s'enfuit quand, l'été, nous flânons
Par les monts et les plaines.
Le cerveau se libère, aux coins que nous aimons,
Par le sentier abrupt ou les routes lointaines
Des plaines et des monts.

La plaine, c'est l'effort puissant de la nature
Qui, par l'homme réglé, réserve ses présents
A l'humaine pâture,
Quand tous ceux qui, voués aux labeurs écrasants,
Apportent leur vaillance aux soins de la culture,
Aux travaux paysans.

C'est l'espace infini des routes poussiéreuses,
Des chemins en ruban, coupant de leur réseau
Les terres plantureuses,
Des arbres alignés qui bordent le ruisseau :
Saules et peupliers, dont les branches ombreuses
Ont des nids pour l'oiseau.

La plaine, c'est aussi cette grâce mouvante
Des seigles, des maïs et des beaux épis d'or :
C'est la chanson vivante :
Le grand fleuve d'argent qui s'allonge et s'endort,
L'alouette qui grimpe au ciel sans épouvante
Pour chanter Messidor.

Par les plaines, allons ! nos courses vagabondes
Nous feront admirer, de tous nos yeux ouverts,
En des notes profondes,
Les beaux champs cultivés, les immenses prés verts
Dont la splendeur fait croire aux récoltes fécondes
Plus qu'aux jours de revers.

La rumeur des cités, dont nos têtes sont pleines,
S'atténue et s'enfuit quand, l'été, nos flânons
Par les monts et les plaines.
Le cerveau se libère, aux coins que nous aimons,
Par le sentier abrupt ou les routes lointaines
Des plaines et des monts.

VERS LES SOMMETS

Juillet, aux jours caniculaires,
Met en nous toute sa torpeur ;
Aux besognes utilitaires,
Chacun prend son bain de vapeur.

Phœbus, d'un rayon impavide,
Arde sur nos cœurs étouffants ;
La ville aux miasmes lourds se vide
D'essaims de femmes et d'enfants.

C'est la ruée aux grands espaces
Que la montagne offre à nos yeux,
Fuyant les terres plates, basses,
Pour les sommets délicieux

Où l'on sent la douceur de vivre
Sous un ciel, ivre de clarté,
Dans l'air adouci qui délivre
Notre cerveau surexcité.

Monts hérissés de sapinières
Et de rocs noirs embroussaillés,
Terrains gonflés de taupinières,
Feuilles mortes aux tons rouillés,

Sentiers ombreux, vertes clairières
Où gîtent merles, sansonnets,
Où les points roses des bruyères
Se mêlent à l'or des genêts,

Ravins abrupts, pentes rapides,
« Chirats » en tas tumultueux,
Taillis touffus, sources limpides,
Splendeurs des monts majestueux,

Pays de bois et de fougères
Mélancolique et reposant,
Le cœur, plein de brumes légères,
Rêve à ton décor séduisant.

J'aime à voir tes sites agrestes
Où l'esprit s'allège à coup sûr,
Où, grisés de parfums alpestres,
Nos poumons s'emplissent d'air pur.

Que n'est-on ou pâtre ou bergère
Pour calmer ses nerfs aux abois,
En s'étendant sur la fougère,
Sous le dais verdoyant des bois.

. . . . . .

Si douce est la mélancolie
Des soirs d'été, sous les pins verts,
Que l'on rêve — les yeux ouverts —
A ceux qu'on aime dans la vie,

Quand le souvenir, à son tour,
Nous fait constater sa puissance,
Depuis les premiers jours d'absence
Jusqu'au doux moment du retour.

Le portrait de Mary

Jaloux de mon amour, de mon suprême bien,
Le soleil, peintre infidèle,
Ne voulut me laisser d'elle
Qu'une image banale et qui ne me dit rien !

Rien au cœur, à l'esprit, et je ne vois qu'en rêve
Son front, d'un blanc de marbre, où se lit la candeur
Et sa gorge d'enfant, qu'un chaste émoi soulève
A l'aspect de celui qui l'aime avec ardeur.

Oh non ! ce n'est point là son pur visage d'ange
Qui reflète si bien ses plus chers sentiments,
Son sourire divin, d'une douceur étrange,
Qui sait faire s'enfuir de mon cœur les tourments.

Je n'oublierai jamais sa lèvre carminée,
Ses cheveux d'un blond d'or, abondants et soyeux,
Son port léger, charmant, plein d'une grâce innée,
L'éclair qui jaillissait parfois de ses grands yeux.

Pour obéir aux lois d'une âpre destinée,
Il fallut nous quitter, malgré tout notre amour,
Depuis ce jour, je sens ma vie empoisonnée
Par l'attente cruelle et lente du retour.

Où sont nos rendez-vous et nos courses nocturnes
Où nous nous racontions nos plus tendres secrets ?
Les hêtres, les sapins aux ombres taciturnes,
Nous cachant, de la lune, aux rayons indiscrets ?

Nous allions, enivrés, jouissant sans partage
Du bonheur d'être seuls, oubliés des humains,
Un air vivifiant, frôlant notre visage,
Apportait ses senteurs de roses, de jasmins,

Un murmure indistinct s'élevait sous l'ombrage,
Rythmé par le zéphir qui passait dans le bois,
Nous écoutions, charmés par cet hymne sauvage
Qui nous faisait rester, immobiles, sans voix.

Puis, soudain, dans les airs, du sein de la ramée,
Le rossignol lançait son chant mélodieux,
Bercée à ces accents, ma chère bien-aimée,
S'abandonnant à moi, fermait bientôt les yeux.

Le jour nous surprenant, pressés l'un contre l'autre,
Offrait à nos regards son sublime réveil.
Nul cœur n'a contenu plus d'amour que le nôtre
En contemplant l'éclat de l'horizon vermeil.

Hélas ! pour consoler, dérision amère,
Mon âme, veuve en pleurs en face d'un portrait,
Depuis que tout à fui comme un songe éphémère,
Tout notre bonheur mort sans cesse m'apparaît.

Reviendront-ils ces jours, ces folles nuits d'ivresse,
Ces bienheureux moments où s'éprenaient nos cœurs ?
Pourrai-je résister à ce poids qui m'oppresse
Et dois-je croire, enfin, aux augures moqueurs ?

J'ai consulté l'oiseau dans sa course rapide,
La fleur épanouie à l'aube de ce jour,
Le zéphir tiède et doux, le ciel clair et limpide,
Et tout vient m'apporter l'annonce du retour.

Je sens se dissiper má cuisante souffrance,
Ah ! je garde ma foi complète en l'avenir !
En ce monde, toujours, on vit par l'espérance
Qui surgit dans notre âme avec le souvenir.

De mon esprit troublé le chagrin s'enfuira ;
Merles, pinsons et fauvettes
Chantez mille chansonnettes,
Car l'espoir m'a souri ; ma belle reviendra !

A mon ami
Mathieu FOURNIER.

Stances à l'hiver

Le vieil Hiver, en blanche souquenille,
Est apparu, flanqué de ses frimas,
Et sur les monts, secouant sa guenille,
En lourds flocons, s'étend et s'éparpille,
Un vent coulis l'escorte et, tas par tas,
Est apparu, flanqué de ses frimas,
Le vieil Hiver, en blanche souquenille.

Le pays noir est devenu tout blanc,
S'égalisant par couches successives,
La neige tisse, en un rythme très lent,
Un tapis morne autant qu'étincelant :
Vagues d'argent aux moires excessives,
S'égalisant par couches successives,
Le pays noir est devenu tout blanc.

Saison mauvaise, inclémente et féroce
Aux pauvres gens, à tous, tu nous fais peur,
Quoique tardive on te trouve précoce,
Car la misère, avec toi plus atroce,
Vient imprégner nos âmes de torpeur.
Aux pauvres gens, à tous tu nous fais peur,
Saison mauvaise, inclémente et féroce.

En ce temps rude, Hiver, fais-toi meilleur,
Le charbon rare et la viande trop chère,
Tout l'agio, son mode gaspilleur,
Tout cela nuit au monde travailleur.
Trop rigoureux, tu fais monter l'enchère...
Le charbon rare et la viande trop chère,
En ce temps rude, Hiver, fais-toi meilleur !

Pour les vieillards, les orphelins de guerre,
Pour tous les gueux montre-toi moins cruel,
Cette rigueur qu'on supportait naguère,
Abrège-la, fais qu'elle soit légère.
Bonhomme Hiver, sois-nous plus fraternel,
Pour tous les gueux, montre-toi moins cruel,
Pour les vieillards, les orphelins de guerre.

Pourtant, l'espoir de meilleurs lendemains
Soutient ton règne à la nature utile,
Le grain, semé par de pieuses mains,
Sous le sol froid germe pour les humains,
Sans nul souci du profit mercantile.
Pourtant, ton règne à la nature utile,
Soutient l'espoir de meilleurs lendemains.

O vieil Hiver en souquenille blanche !
Sois favorable à nos vœux ici-bas,
Comme l'oiseau peu stable sur la branche,
L'homme sans feu, sans pain noir sur la planche,
Perd l'équilibre au vent de les frimas :
Sois favorable à ses vœux ici-bas,
O vieil Hiver en souquenille blanche !

20 décembre 1920.

A Edouard CHAUDIÈRE.

Phryné moderne

Je n'attends même pas que ta face en rougisse :
Des souillures sans nom, l'ulcère est à ton front.
Sans me plaindre, j'en ai souffert... C'était justice :
Seul, j'ai cru voir l'amour dans le rut de ton vice :
Passés, présents, futurs, tes amants en riront.

(Une fin). Ed. CHAUDIÈRE.

Vous avez de grands yeux — cristaux, fleurs ou velours, —
Qui jettent, par instants, de vives étincelles.
Leurs dangereux rayons, aux cœurs les plus rebelles,
Mettent un feu latent qui s'attise toujours.

Votre visage pur, d'une douceur exquise
Qui reflète — on dirait — la candeur d'un enfant,
D'une vierge emprunta le charme triomphant,
Vous avez port de reine et grâce de marquise.

Quand vous parlez, on voit un écrin de corail
Enchâsser, dans le pli des lèvres purpurines,
Par le sourire ouvert, deux rangs de perles fines,
Deux rangs de belles dents, faites d'un pur émail.

Vous avez une gorge, un abîme de neige,
Où l'œil, en se perdant par un troublant chemin,
Voit deux globes de marbre aux pointes de carmin
Qu'un voile de dentelles à grand'peine protège.

Tout votre jeune corps d'un exquis modelé
Aurait, certes, tenté Phidias ou Praxitèle
Et tiendrait, on le sait, Asmodée en tutelle,
Si, de son noir royaume, un Dieu l'eut exilé.

Vous avez tout pour plaire, aux qualités subtiles
D'une image charnelle aux impeccables traits,
Votre esprit délié s'ajoute à ces attraits,
Vous savez en jouer sous des dehors futiles...

Vous avez plus !... D'erreur, de vice et de limon
Vous avez le cœur fait, et votre âme est de fange ;
Avec le front nimbé d'azur et d'or de l'ange,
Vous avez les ardeurs perverses du démon.

Malheur à l'imprudent qui vous croit, qui vous aime,
Et qui, de vous, attend un monde de plaisirs,
Son cœur épris, brûlé par le feu des désirs,
Se consume et s'éteint dans la lutte suprême.

Vos mouvements comptés, la froideur les régit,
Et, parfois, s'il vous vient des éclairs de tendresse,
Ce ne sont que fureurs de jalouse tigresse,
La chair seule, étouffant le cœur, en vous agit.

Courtisane sans foi, sans pudeur et sans âme,
Le vent effacera la trace de vos pas,
Les faibles, les martyrs ne pardonneront pas
Et maudiront, parlant de vous, le nom de femme.

Celui dont le vouloir sut dompter et flétrir
La folle passion qui, lentement, s'efface,
Vous jette son pardon méprisant à la face :
L'oubli viendra... malgré qu'il en ait à souffrir.

Ballade à Phœbé

Sous ta clarté blanche, imprécise,
Les bois, les bourgs et les cités
Prennent des aspects de banquise
Aux blocs enchevêtrés, heurtés,
Sans art, tant ils sont dévastés.
C'est bien là le pays lunaire
D'un réseau de canaux doté,
Où chaque coin déchiqueté
S'endort sous ton froid luminaire,
O Lune des beaux soirs d'été !

Où sont tous ces clochers d'églises,
Dans les airs hardiment jetés,
Symboles de terre promise
Qui s'offraient, avec leurs beautés,
A tous les cœurs surexcités ?
Un flot de rage mercenaire
Vient de saisir l'humanité
Reculant, par sa cruauté,
Jusqu'à l'époque millénaire...
O Lune des beaux soirs d'été !

Du fer, du feu, de la traîtrise
Sont venus les temps redoutés.
La mort exerce sa maîtrise,
Et les peuples ensanglantés
Sont comme des loups indomptés.
Tu peux revoir, imaginaire,
Sur notre globe, reflété
Ton sol crevassé, déserté,
Poursuivant sa course ordinaire...
O Lune des beaux soirs d'été.

ENVOI

Pourtant, ô Phœbé débonnaire,
On voit plus d'un couple arrêté
Faisant, sous ton disque argenté,
D'amour l'œuvre préliminaire...
O Lune des beaux soirs d'été !

juillet 1915

A la mémoire
de Marie TARDY et de Lisette MERLAT.

Élégie

Comme une sensitive éclose du matin,
Et que l'âpre baiser d'une amoureuse abeille
Fait refermer bien vite, au seuil de son destin,
La mort, en l'effleurant, a fait pâlir son teint
Et, dans la sombre nuit, dès lors, elle sommeille...

Un douloureux sourire à sa lèvre est figé,
En exhalant à peine une suprême plainte,
De son corps amaigri l'esprit s'est délogé
Et, dans un dernier souffle, au ciel s'est dirigé,
Ses beaux yeux se sont clos et sa voix s'est éteinte.

Pauvre petite sœur !... Depuis que vingt printemps
Avaient fleuri sa tête, un doux visage d'ange,
Le mal était en germe et ses progrès latents
Ravageaient sa poitrine en rapprochant le temps
Où, sans hâte, la mort pourrait faire vendange.

Jamais je n'entendis de plus suave voix
Où douceur infinie à la grâce se mêle,
Que celle de l'enfant, qu'en rêve, je revois,
Et qu'ont pleuré mes yeux pendant de bien longs mois,
Pour la pleurer toujours au cher souvenir d'elle.

Jamais je ne saurai peindre les sentiments
Qui m'agitaient quand elle avait, d'une caresse,
Essayé d'affaiblir le trouble, les tourments
Dont j'étais envahi, dans les tristes moments
Où la toux lui broyait la poitrine en détresse.

Certain soir que son mal me semblait s'apaiser,
Enlaçant dans mes bras la mignonne adorée,
Je sentis sur mon front ses lèvres se poser,
Tant de son âme fut dans ce tendre baiser,
Qu'alors je pressentis sa fin prématurée.

Et maintenant, qu'inerte, elle repose enfin
Sous les fleurs qu'elle aimait, après tant de souffrances,
Mon esprit, évoquant son profil aussi fin
Que peut l'être celui d'un chaste séraphin,
S'abreuve de regrets et de désespérances.

Marie ! ô sœur aimée ! enfant de nos désirs,
Toi que la mort sut prendre et conquérir sans gloire,
Qui manque, désormais, à tous nos chers plaisirs,
Vers les fleurs de ta tombe où chantent les zéphirs,
Nous serons souvent deux à pleurer ta mémoire.

Comme une sensitive éclose du matin,
Et que l'âpre baiser d'une amoureuse abeille
Fait refermer bien vite, au seuil de son destin,
La mort, en l'effleurant, a fait pâlir son teint
Et, dans la sombre nuit, dès lors, elle sommeille...

Ballade des réveillons

« Cinq cents dizains, mille virlais
« Payés comptant, sans nuls délais,
« Et en rimes mille virades
A la façon de Rabelais
« Des plus gentes et des plus sades »,
Ne sauraient dire aux curieux
Combien les menus somptueux
Du réveillon, dans nos provinces,
Font hurler ces mots... onctueux :
« Faites marcher vos badigoinces !... »

Nos pères, friands du palais,
Jadis, s'offraient pâtés, poulets,
Boudins et filets en grillades,
Arrosés de bon Beaujolais
Gibiers et flambantes salades.
L'hôte, à ses amis paresseux,
Versait à boire et servait ceux
Qui point n'aimaient tranches trop minces,
En s'écriant, d'un ton joyeux :
« Faites marcher vos badigoinces !... »

Ventrus devenus maigrelets,
Goinfres aux flageolants mollets,
Où sont ces franches accolades
Que l'on payait de gais couplets,
De calembours et de roulades ?
Les plats du jour, majestueux,
Sont à des prix calamiteux...
O gaster ! pourquoi tu le coinces ?
Quand je dis aux gens vertueux :
« Faites marcher vos badigoinces !... »

ENVOI

Riches gourmets, ô vous les princes
D'un temps bien dur aux pauvres gueux,
Sur les homards à rouges pinces,
Dans les palaces fastueux :
« Faites marcher vos badigoinces !... »

Ballade de fin d'année

Pars sans regrets, ô vieille année !
Saint Sylvestre sonne ton glas,
Par le sûr destin condamnée,
Va ! nous te regretterons pas,
Car, pour nous, tu fus sans appas.
Des vils mercantis, tributaire,
Ton sort fut marqué d'un trait noir.
Amis ! vivement qu'on l'enterre...
Réagissons par caractère :
Soyons bons et sachons vouloir.

L'humanité prédestinée
Aux turpitudes d'ici-bas,
Poursuit sa longue randonnée
A travers meurtres et combats,
Jusqu'au jour du final trépas.
Sans verser dans le rêve austère,
Etudions sans nonchaloir.
Amis ! l'idéal désaltère
L'esprit qui n'est point né sectaire :
Soyons bons et sachons vouloir.

Tout être a sa tâche ordonnée,
Il doit l'accomplir sans fracas.
Remplissons bien notre journée
En nous aidant, selon le cas,
Pour éviter peine ou fracas.
Quand l'union est exemplaire,
Cela donne force et pouvoir.
Amis ! son règne tutélaire
S'offre à nos cœurs faits pour se plaire :
Soyons bons et sachons vouloir.

ENVOI

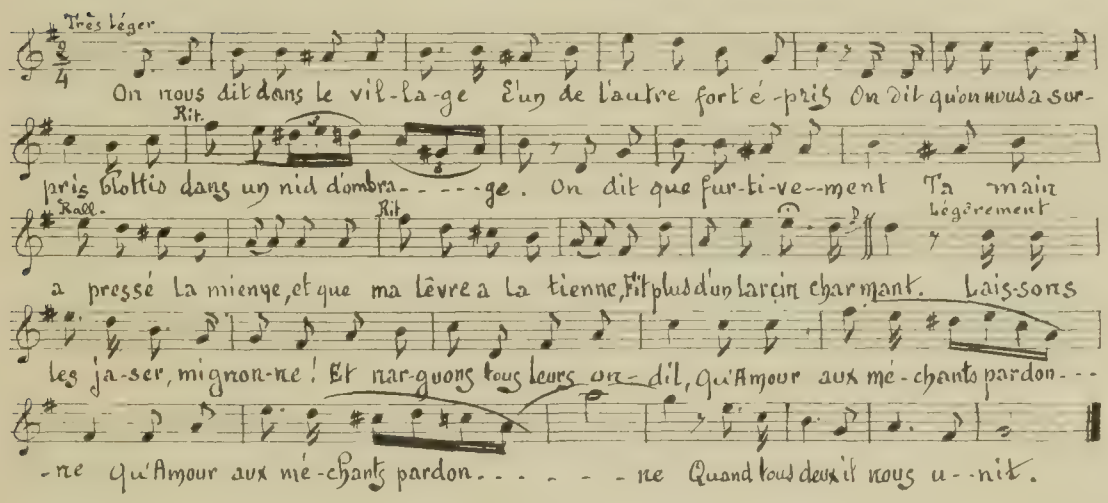
Prince, bourgeois ou prolétaire,
Que chacun fasse son devoir.
Travaillons ! aimons-nous sur terre !
Pour que l'An neuf soit salutaire :
Soyons bon et sachons vouloir.

31 décembre 1920.

En collaboration avec Léon MERLIN
Georges SIBERT
Pierre BRONDEL
Antoine ROULE

On dit...

Poésie de Léon MERLIN. — Musique de Johannès MERLAT.



I

On nous dit, dans le village,
L'un de l'autre fort épris,
On dit qu'on nous a surpris
Blottis dans un nid d'ombrage.
On dit que, furtivement,
Ta main a pressé la mienne
Et que ma lèvre, à la tienne,
Fit plus d'un larcin charmant.

II

On dit, quand vient la vesprée,
Que nous nous cachons au bois,
Que nous y baissons la voix,
L'âme tout enamourée.
On dit — le monde est jaloux
Et sa médisance extrême —
Que tu me réponds : je t'aime !
Quand je te parle à genoux.

Refrain

Laissons-les jaser, mignonne,
Et narguons tous leurs on-dit :
Qu'Amour aux méchants pardonne
Quand tous deux il nous unit.

III

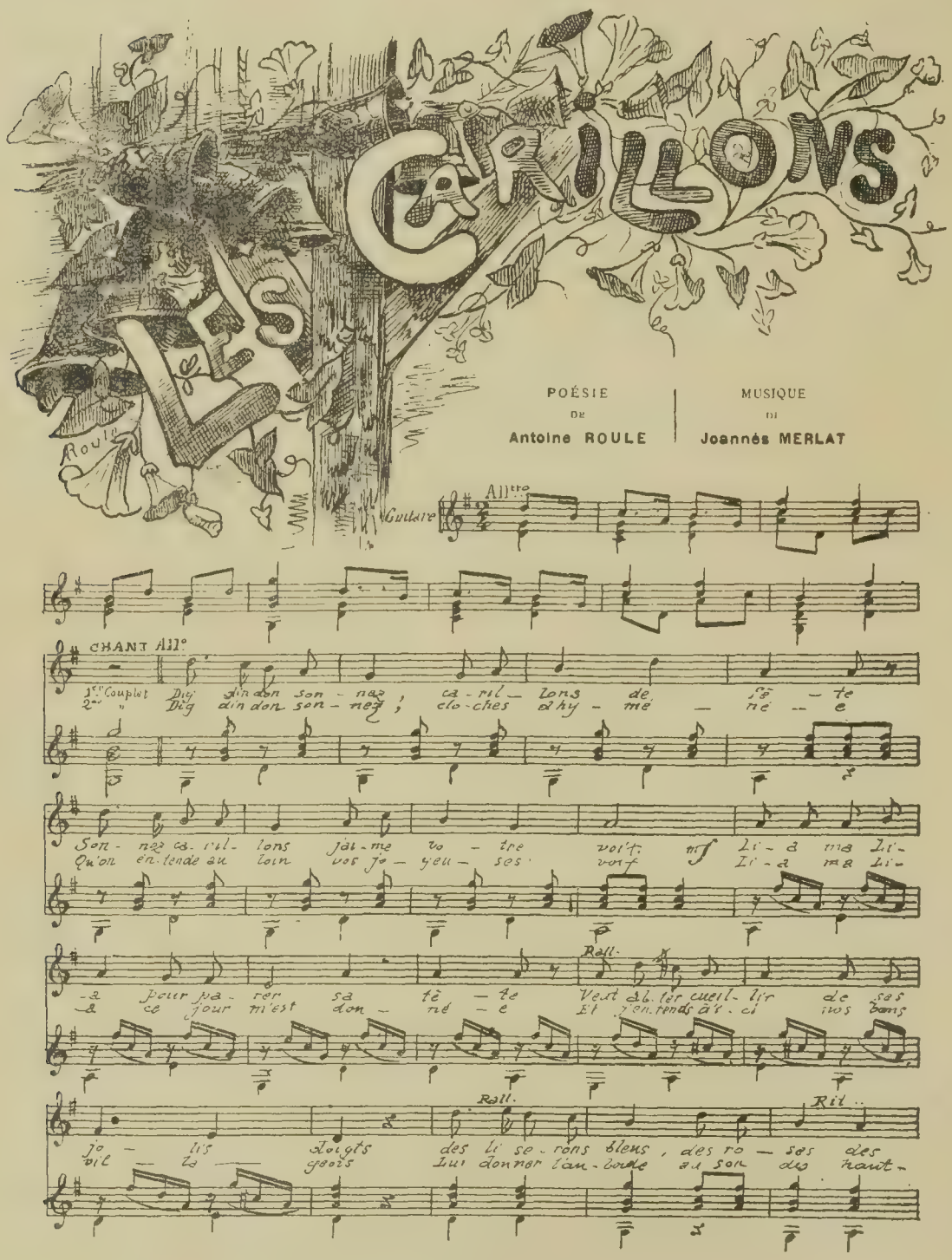
On dit partout, ma Blanchette,
Que tes yeux brillants et noirs
Sont les gracieux miroirs
Où je me mire en cachette.
On dit que je deviens fou,
Fou d'amour pour toi, ma belle,
Et qu'à l'amour, peu rebelle,
Tu te suspends à mon cou.

IV

On dit, enfin, qu'enivrée
De désirs voluptueux,
Aux bras de ton amoureux
Un beau soir tu t'es livrée !
Ne les faisons pas mentir
Ces braves gens, ma maîtresse,
Et d'amour goûtons l'ivresse
Pour leur profond repentir.

Refrain

Laissons-les jaser, mignonne,
Et narguons tous leurs on-dit :
Qu'Amour aux méchants pardonne
Quand tous deux il nous unit.


LES CARILLONS

POÉSIE DE Antoine ROULE | MUSIQUE DI Joannès MERLAT

Roule

Guitare

Allᵗʳᵒ

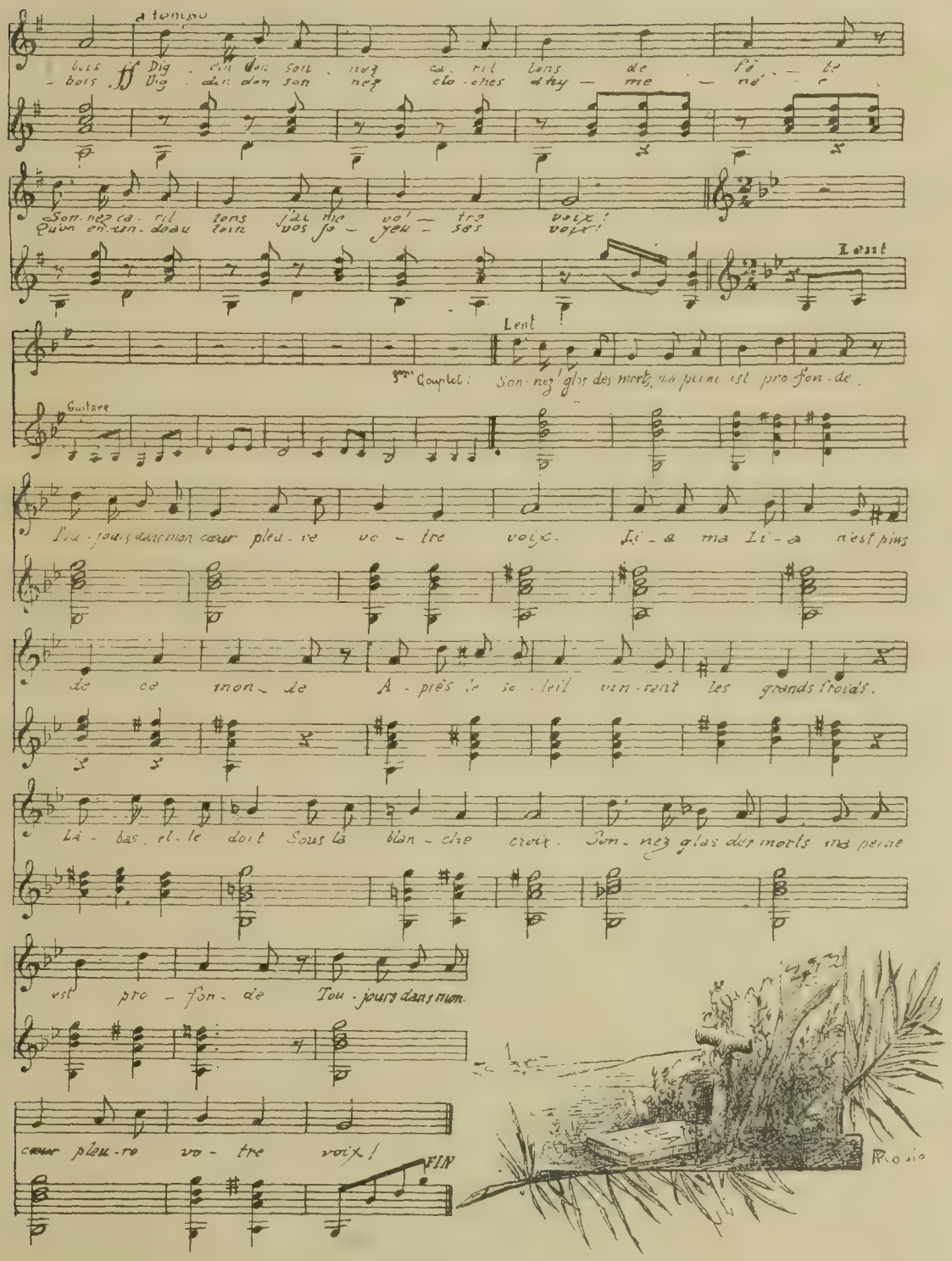
CHANT Allᵒ

1ᵉʳ Couplet Dig din don son - nez, ca - ril - lons de fê - te
2ᵉ " Dig din don son - nez, clo - ches d'hy - mé - né - e

Son - nez ca - ril - lons j'ai - me vo - tre voi - f. mf Li - a ma Li -
Qu'on en - tende au loin vos jo - yeu - ses voi - f Li - a ma Li -

- a pour pa - rer sa tê - te Rall. Veut al - ter cueil - lir de ses
- a ce jour m'est don - né - e Et j'en - tends d'i - ci nos bons

jo - lis doigts des li - se - rons bleus, des ro - ses des Rall. Rit.
vil - la - geois Lui donner l'au - boule au son des haut -



a tempo

bois ff Dig . din don son . nez ca . ril lons de fê . te
- bois Dig . din don son nez clo - ches d'hy - me - né - e

Son - nez ca - ril lons j'ai me vo' - tre voix!
Qu'on en - tan - de au loin vos jo - yeu - ses voix!

Lent

Lent

3me Couplet: Son - nez glas des morts, ma peine est pro - fon - de.

Guitare

Tou - jours dans mon cœur pleu - re vo - tre voix. Li - a ma Li - a n'est plus

de ce mon - de A - près le so - leil vin - rent les grands froids.

Là - bas, el - le doit Sous la blan - che croix. Son - nez glas des morts ma peine

est pro - fon - de Tou - jours dans mon

cœur pleu - re vo - tre voix!

FIN

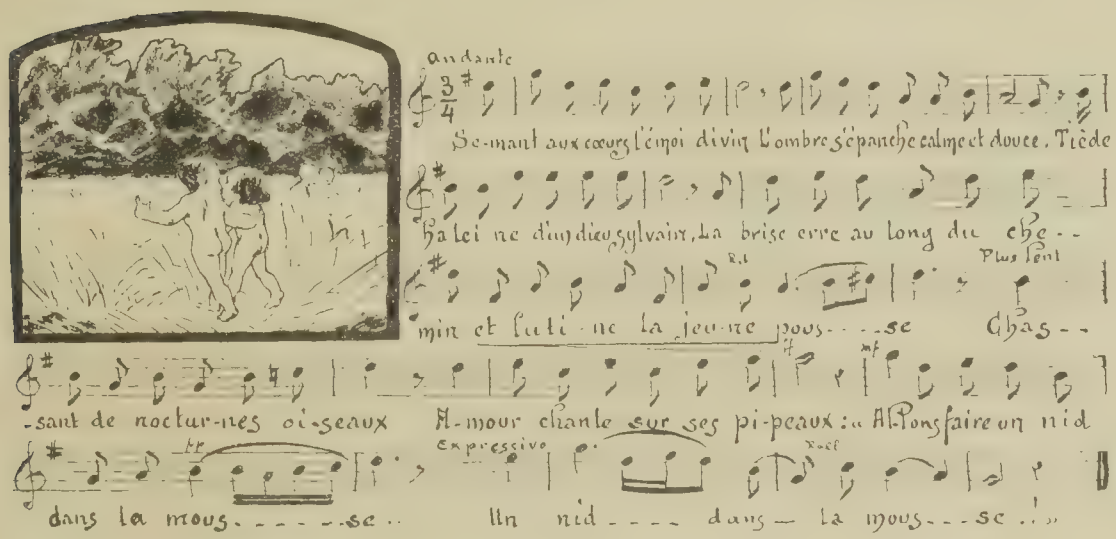
Dig ! ding ! don ! sonnez, carillons de fête !
Sonnez, carillons ! j'aime votre voix.
Lia, ma Lia, pour parer sa tête,
Veut aller cueillir, de ses jolis doigts,
Des liserons bleus, des roses des bois.
Dig ! ding ! don ! sonnez, carillons de fête !
Sonnez, carillons, j'aime votre voix !

Dig ! ding ! don ! sonnez, cloches d'hyménée !
Qu'on entende au loin vos joyeuses voix !
Lia, ma Lia, ce jour m'est donnée,
Et j'entends, d'ici, nos bons villageois
Lui donner l'aubade au son des hautbois.
Dig ! ding ! don ! sonnez, cloches d'hyménée !
Qu'on entende au loin vos joyeuses voix !

Sonnez ! glas des morts, ma peine est profonde,
Toujours, dans mon cœur, pleure votre voix.
Lia, ma Lia n'est plus de ce monde,
Après le soleil vinrent les grands froids.
Là-bas elle dort, sous la blanche croix.
Sonnez ! glas des morts, ma peine est profonde,
Toujours dans mon cœur pleure votre voix.

Air de Pipeaux

Poésie de Georges SIBERT. — Musique de Johannès MERLAT.



I

Semant aux cœurs l'émoi divin,
L'ombre s'épanche calme, douce ;
Tiède haleine d'un dieu sylvain,
La brise erre au long du chemin
Et lutine la jeune pousse.
Chassant de nocturnes oiseaux,
Amour chante sur ses pipeaux ;
« Allons faire un nid dans la mousse,
Un nid dans la mousse ».

II

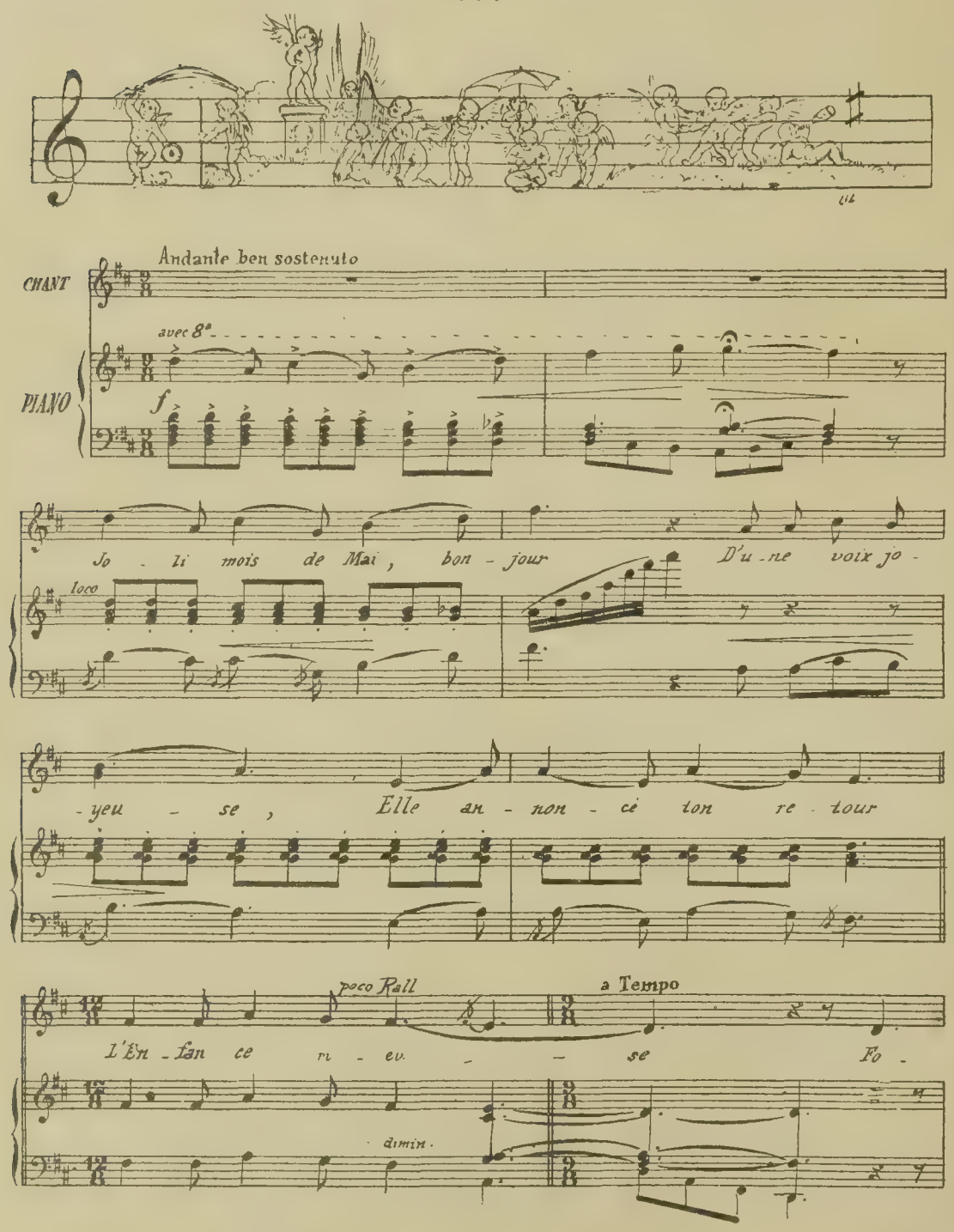
La mousse, comme un lit troublant,
D'odeurs tendres est parfumée ;
Sous un baiser craintif et lent,
La fleur des nuits s'ouvre, étoilant
De ses pétales l'ombre aimée.
Faite des chairs d'un rouge fruit,
Ta lèvre est la fleur de ma nuit.
Donne-moi la lèvre embaumée,
Ta lèvre embaumée.

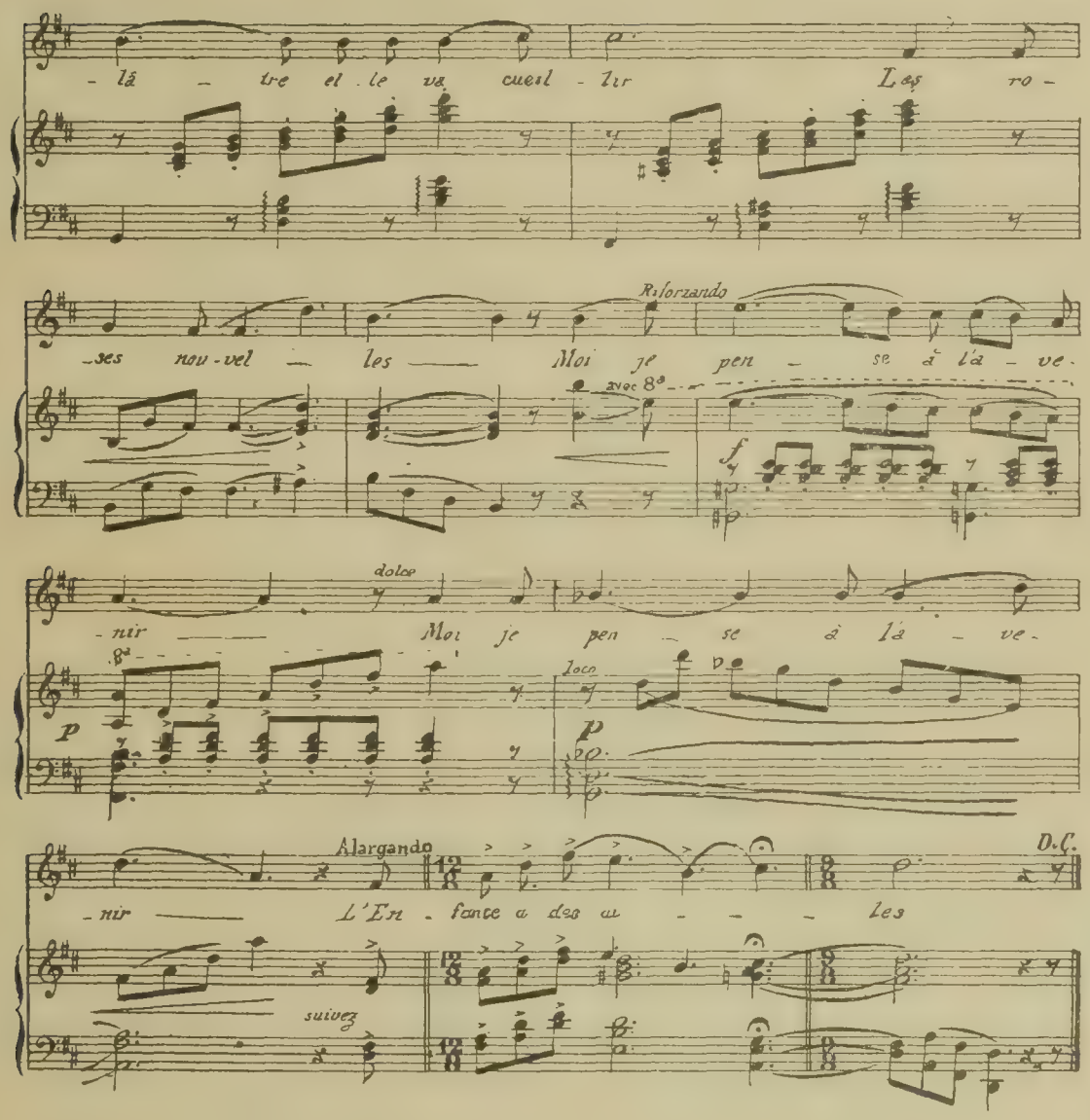
III

La terre en extase s'endort
D'un doux sommeil d'enamourée.
Plus blond que le blond messidor,
Tes cheveux sont l'oreiller d'or
Où songe ma tête enfiévrée.
En son ferme et troublant contour,
Ton corps est la source d'amour ;
J'ai soif d'amour, mon adorée,
O mon adorée.

La chanson de mai

Poésie de Pierre **BRONDEL**. — Musique de Johannès **MERLAT**.





I

Joli mois de Mai, bonjour !
D'une voix joyeuse
Elle annonce ton retour,
L'enfance rieuse !
Folâtre, elle va cueillir
Les roses nouvelles,
Moi, je pense à l'avenir :
L'enfance a des ailes.

II

Joli mois de Mai, bonjour !
Voici la jeunesse
Qui reçoit avec amour
Ta chaude caresse ;
A plein cœur, à pleines mains,
Son trésor s'amasse ;
Moi, je pense aux lendemains,
La jeunesse passe.

III

Joli mois de Mai, bonjour !
  Sur une autre rive,
Te saluant à son tour,
  Un autre âge arrive ;
Il revient, d'un air vainqueur,
  Puiser à la source.
Moi, je pense au temps moqueur,
  Le temps suit sa course.

IV

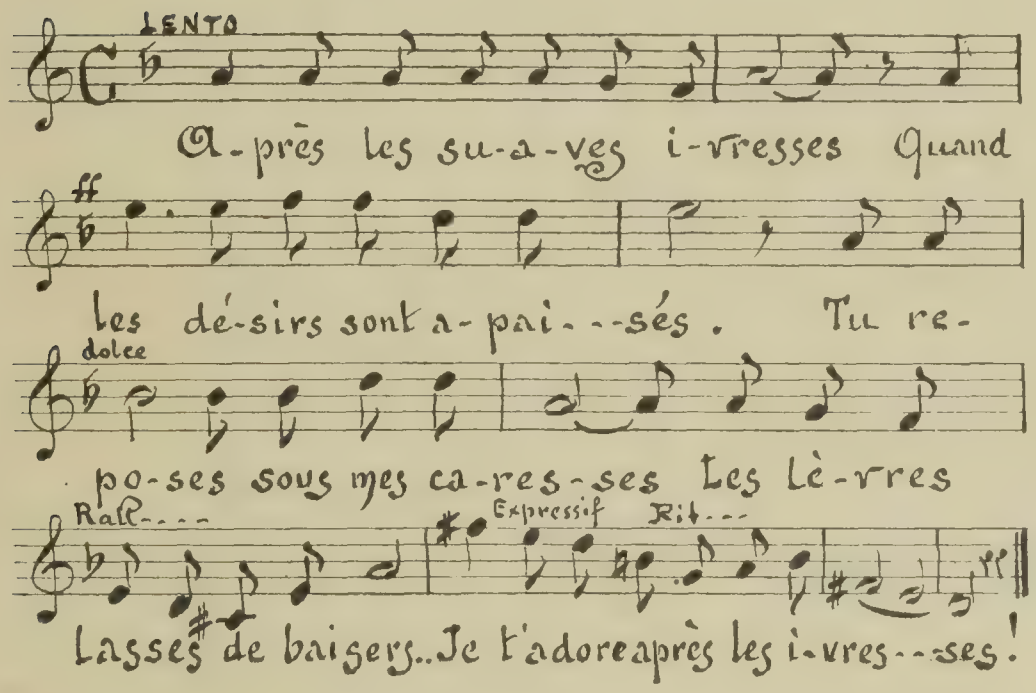
Joli mois de Mai, bonjour !
  Là-bas, sous les branches,
Se relevant tour à tour,
  Vois ces têtes blanches.
La vieillesse t'a béni,
  T'a chanté, qu'importe !
Moi, je pense à l'infini,
  La vieillesse est morte.

V

Joli mois de Mai, bonjour !
  Ta splendeur est brève
Comme le soir d'un beau jour
  Ou la fin d'un rêve.
Maintenant je suis des yeux
  Le vol des colombes,
Et cueille, silencieux,
  Des fleurs pour les tombes.

Insomnie

Poésie d'Antoine ROULE. — Musique de Johannès MERLAT.



I

Après les suaves ivresses,
Quand les désirs sont apaisés,
Tu reposes, sous mes caresses,
Les lèvres lasses de baisers.
— Je t'adore après les ivresses !

II

A l'heure indécise des rêves,
Ta main m'effleure par moments,
Le flot des lacs, baisant les grèves,
N'a pas de plus doux frôlements...
— J'aime l'heure vague des rêves !

III

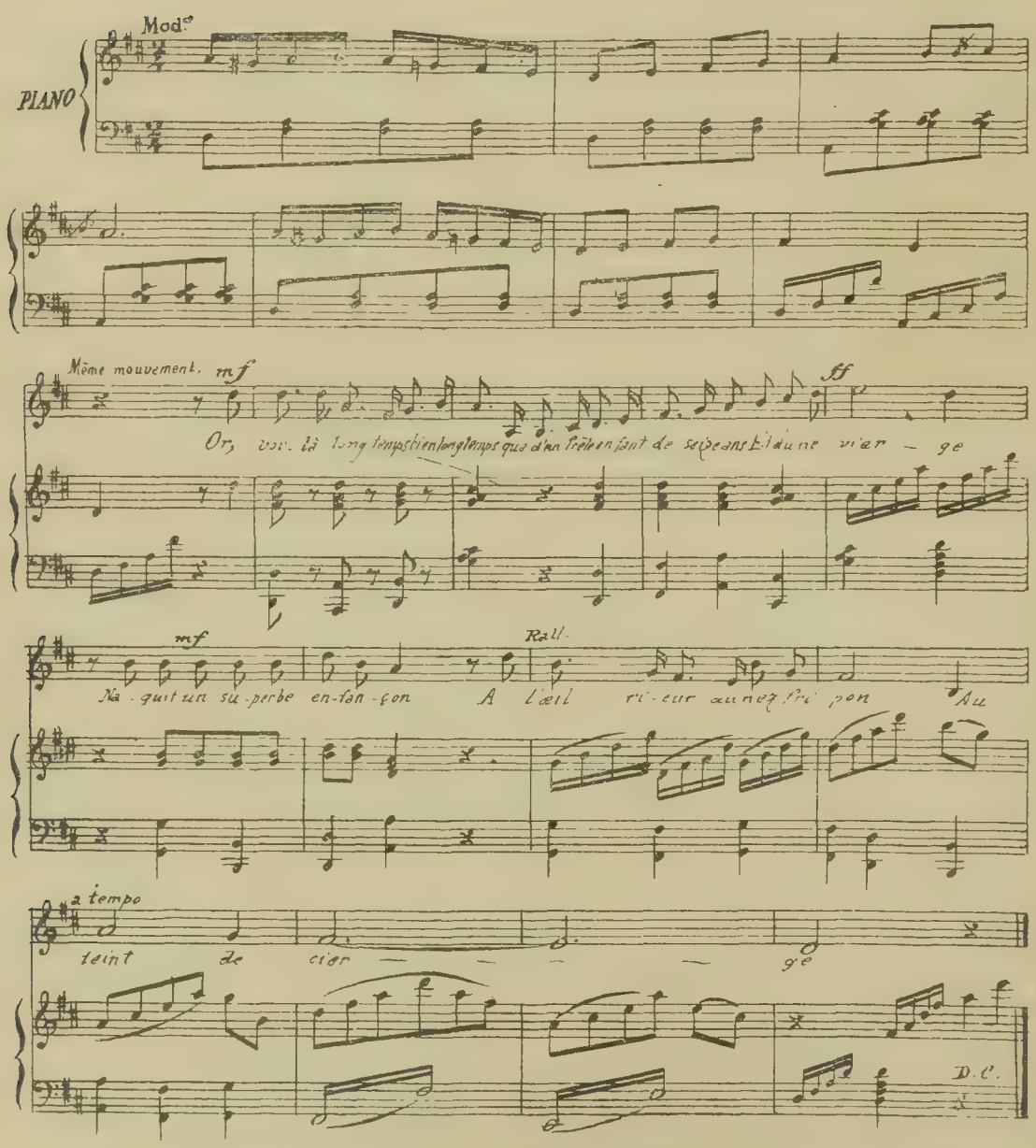
Tes cheveux, nuage d'or pâle,
Fleur d'aurore aux folles senteurs,
Sous la lampe aux lueurs d'opale,
M'offrent leurs troublantes moiteurs ;
— Mon front veut s'inonder d'or pâle !

VI

Du dernier frisson de l'étreinte,
Ton sein vibre encor, éperdu,
Et ta bouche a gardé l'empreinte
D'un baiser qui n'est point rendu :
— Je veux le frisson de l'étreinte !

Baptême d'amour

Poésie de Georges SIBERT. — Musique de Johannès MERLAT.



Or, voilà longtemps, bien longtemps
Que, d'un frêle enfant de vingt ans
Et d'une vierge,
Naquit un superbe enfançon
A l'œil rieur, au nez fripon,
Au teint de cierge.

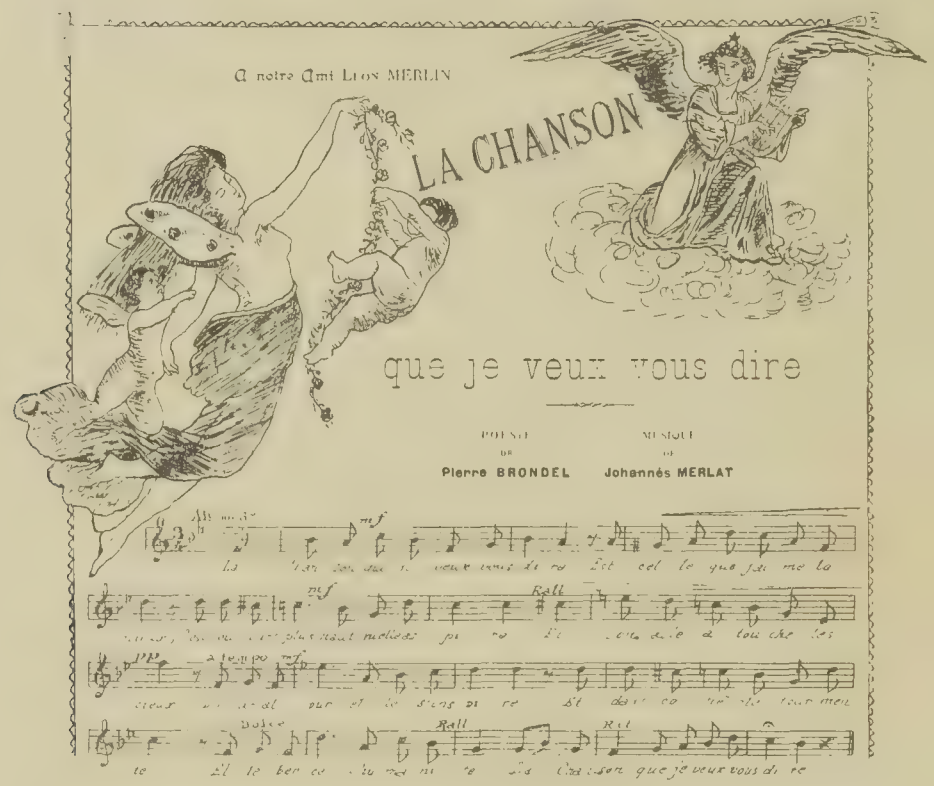
L'ayant vêtu d'illusions,
Lui tressant, avec des rayons,
Des auréoles,
Ils s'en furent le baptiser,
Non sans lui rire et lui causer
De choses folles.

Comme ils allaient par le sentier,
Ils virent, vers un églantier
Armé d'épines,
De jours et de rides, couverts,
Deux vieillards guettant au travers
Des églantines.

Or, ils avaient fort mauvais air,
Car l'un était le Doute amer,
L'autre la Peine,
Ils saisirent le chérubin,
Et l'un voulut être parrain,
L'autre marraine.

Et cependant qu'ils embrassaient
Ses longs cils d'or et le berçaient,
Faisant causette,
En les voyant, notre gaillard
Esquissa, pour chaque vieillard,
Une risette.

Et les vieux, contents de leur tour,
L'appelèrent du nom d'Amour
A l'instant même.
Et les enfants, pleurant tous deux,
Voici que tomba, de leurs yeux,
L'eau du baptême.



I

La chanson que je veux vous dire
Est celle que j'aime le mieux,
C'est toujours plus haut qu'elle aspire,
Et son aile a touché les cieux.
D'idéal pur elle s'inspire
Et, dans ce siècle tourmenté,
Elle berce l'humanité,
La chanson que je veux vous dire.

II

La chanson que je veux vous dire
A traversé tous les détroits,
Etendu partout son empire,
Chez les peuples et chez les rois.
Fille des larmes et du rire,
Elle est vieille comme le temps
Et jeune comme un gai printemps,
La chanson que je veux vous dire.

III

La chanson que je veux vous dire
Cadence des airs triomphants
Et se penche, avec un sourire,
Sur le berceau bleu des enfants.
Et, quand vient le charmant délire
Des cœurs épris, des rêves fous,
Elle est joyeuse comme nous,
La chanson que je veux vous dire.

IV

La chanson que je veux vous dire
Bénit l'amour et l'amitié :
L'âme qui vibre avec la lyre
Ne se donne point à moitié !
Mais si la mort, sur le navire,
Frappe le meilleur matelot,
Elle s'éteint dans un sanglot,
La chanson que je veux vous dire.

V

La chanson que je veux vous dire
Aime la mer, les rochers nus,
Les vastes grèves où soupire
Le vent des déserts inconnus.
Le mystère des bois l'attire,
Et, sur les monts vierges encor,
Elle parle aux étoiles d'or,
La chanson que je veux vous dire !

VI

La chanson que je veux vous dire
Exalte les héros obscurs,
Tous ceux que la patrie admire
Et dont les noms sont grands et purs !
Dans son vol d'aigle, elle déchire
Les voiles de l'éternité
Et chante l'immortalité,
La chanson que je veux vous dire !

VII

La chanson que je veux vous dire,
Vous l'entendrez ici, là-bas,
Sous tous les soleils où respire
L'homme, cette ombre d'ici-bas.
Bardes, guerriers, amants d'Elvire,
Tous la répètent pleins d'émoi,
Et vous la savez mieux que moi,
La chanson que je veux vous dire !

Table des Matières

Dédicace 5
Lettres de Xavier Privas et de Maurice Bouray 11
Préface . ..... 13 à 20
Métempsycose 21
La chanson vivra..... 25-26

CHANSONS RUSTIQUES

Pour être heureux..... 29-30
Terre bénie 31-32
Chante petit grillon..... 33 à 35
Le bon raisin..... 37 à 39
Les trois déesses..... 41-42
Le réveil 43-44
Le semeur 45-46
Fais de ton fils un paysan !... 47-48
Sous les ombrages du platane.. 49
Le laboureur ..... 50 à 52
Au cabaret 53-54

CHANSONS D'AMOUR

Ronde d'amour 57-58
Quand on est deux..... 59-60
Berceuse 61-62
Sous la tonnelle..... 63-64
Le baiser 65-66
Fleurs et saisons..... 67-68
Les beaux jours..... 69-70
Madrigal 71-72
Pardon ! 73-74
Collision ! 75
Vos yeux 76
Je n'aime que toi..... 77
Yvonne 78-79
Joli mois de mai..... 80
Sérénade 81-82
Missive 83
Dans la lune..... 84

CHANSONS SOCIALES ET DE CHEZ NOUS

Haut les cœurs !..... 87-88
Au pays noir..... 89 à 92
La chanson des gueux..... 93-94
Respectons-la 95
A la Muse du Peuple..... 96
La vieille fille..... 97-98
Vieille bête !..... 99
Le papa sans-souci..... 100
Le passementier 101-102
Le bichon 103-104
Pour les enfants à la montagne 105
Fumée ! 106
Le bataillon des petites A..... 107-108
Le foyer du soldat..... 109-110
Masques et faux-nez..... 111

LES ROUGES TOCSINS (Poèmes de Guerre)

Pour la paix, pour la liberté.... 115
La voix des cloches..... 116-117
Nos trois couleurs..... 118
Lettres de femmes..... 119
La ballade des poilus..... 120
A Guillaume ! 121
Chant d'avril 122
Résurrection 123
La révolte des saints..... 124 à 126
Nocturne 127-128
Vers nos soldats !..... 129
L'immortelle invocation 130
La permission 131
L'alpin et l'annexé..... 132
Fin d'automne 133
Post mortem ! 134-135
Médaillons 136
Pro patria semper !..... 137-138
Etoile de Noël..... 139-140
Demain ! 141-142
Lettre d'un poilu..... 143
Devant Verdun 144
Le mur 145
Confidences 146-147
Les vieux poilus..... 148
Le temps des morts..... 149-150
Vers l'avenir ! 151

ODES, STANCES, BALLADES

Ode à Pierre Dupont..... 155 à 157
Sur la route..... 158
Ballade au printemps..... 159
Offrande 160
Murmures et chansons..... 161-162
Ballade mélancolique 163
Chanteclair 164
A une girl de Montmartre..... 165
Par la plaine et la montagne... 166-167
Le portrait de Mary..... 168-169
Stances à l'Hiver..... 170-171
Phryné moderne 172-173
Ballade à Phœbé..... 174
Elégie 175
Ballade des réveillons..... 176
Ballade de fin d'année..... 177

EN COLLABORATION

On dit 181
Les carillons ..... 182 à 184
Air de Pipeaux..... 185
La chanson de mai..... 186 à 188
Insomnie 189
Baptême d'amour 190-191
La chanson que je veux vous dire 192-193

LISTE

DES PREMIERS SOUSCRIPTEURS

A CET OUVRAGE

Liste des premiers Souscripteurs à cet Ouvrage

Le lieu de résidence n'est indiqué que pour les souscripteurs n'habitant pas Saint-Etienne

A

Académie de la Chanson, à Lyon.
Agostini Joseph, procur. de la République.
Allezard A. (Mlle), directrice d'école, à Unieux (Loire).
Amicale Laïque de l'Ecole supérieure de garçons.
Amicale Laïque des anciens Elèves du Soleil.
Amicale Laïque des anc. Elèves de Bizillon.
Amicale Laïque des anc. Elèves de Tardy.
Amicale Laïque de la Richelandière, Verrerie et Monthieux.
Amicale Laïque de filles de Balbigny.
Amicale Laïque de garçons de Balbigny.
Amicale Laïque de Charlieu.
Amicale Laïque de Feurs.
Amicale Laïque de Panissières.
Amicale Laïque de Rive-de-Gier.
Amicale Laïque de St-Symphorien-de-Lay.
Amicale Laïque de Violay.
Argaud Camille, électricien.
Armand Pierre, représentant de commerce.
Auteurs et Compositeurs de musique (Ste des), Paris.

B

MM.

Bal Jacques, notaire, St-Symphorien-de-Lay.
Barbier Jean, publiciste, Paris.
Barrallon Pierre (Mme).
Bancel Joannès, à Semène (Hte Loire).
Bailly Louis, conseiller municipal.

MM.

Barnier Joseph, relieur.
Basson Etienne (docteur).
Bathion J., à Noirétable.
Bauzer, industriel.
Beaudet G., pâtissier-confiseur.
Berard Barthélemy, pharmacien.
Berger J.-A., professeur de dessin.
Berger Pierre, ancien restaurateur.
Berard Pierre, négociant, Levallois-Perret (Seine).
Berard Jeanne (Mlle), Levallois-Perret (Seine)
Bernas Cl., ancien maire, Rive-de-Gier.
Bernard, maire de Saint-Germain-Laval.
Bernard, photographe.
Berner Sébastien, ancien adjoint, à Paris.
Berthelot Daniel, de l'Institut, Paris.
Berthelot L., employé de fabrique.
Bertier (Docteur).
Besset Gaston (Chope Saint-Denis), Paris.
Besson A., musicien-interprète.
Bibliothèques Populaires de Saint-Etienne.
Bibliothèque Municipale du Palais-des-Arts.
Bibliothèque de la Bourse du Travail.
Bibliothèque Personnel Etablissements du Casino.
Bichet, négociant en papeterie.
Binachon Joannès (Mme).
Biver Charles, Président de la Chambre de Commerce.
Blanc François, ingénieur civil des mines.
Bloch Paul, agent d'assurances .

MM.

BODOY, fabricant de rubans.

BOIRON Gabriel, maître-imprimeur.

BOIRON Marcel, ancien chef de division, Paris.

BOISSERIE, inspecteur d'enseignement primaire.

BOISSIER, bibliothécaire, à Firminy.

BOLARD L., archiviste municipal.

BOREL Louis, instituteur.

BOUILLET Jacques, maire, à Lorette (Loire).

BOY Charles, vice-président du « Caveau Stéphanois ».

BOUIT-VITTONE, employé des P. T. T., Paris.

BOURGEOIS Adrien, violoniste.

BOUCHET Mathieu, représentant.

BONCHE J.-M., directeur de la « Loire Républicaine ».

BONJOUR Jean-Pierre, à Billancourt (Seine).

BOYER Jean-Marie, receveur des Hospices.

BRAYET Jean, publiciste, Paris.

BRÉAS, employé de Préfecture.

BRIAND Aristide, député, ancien président du Conseil.

BRONDEL Pierre, homme de lettres, à Lyon.

BRUNET Louis, propriétaire.

BRUNON, maire, Le Chambon-Feugerolles.

BRUNON Pierre (docteur), à Firminy

BRUYÈRE Jean, maître-imprimeur.

BUER-BEAUZAC (modes).

BUISSON Ferdinand, député de Paris.

BUISSON L., industriel.

C

CARNEL-RAPHARD, à Nice (Alpes-Maritimes)

CAVEAU DE PARIS (Le).

CAVEAU STÉPHANOIS (Le).

CAYSSAC Henri, publiciste, Paris.

CECCALDI François, Préfet de la Loire.

CERCLE FORÉZIEN de la Ligue de l'enseignement.

CHAIZE Charles, conseiller municipal, à Roanne.

CHALAS Denis, menuisier.

CHALEYÉ J., artiste peintre, au Puy (Hte Loire)

CHALEYER Jacques, employé.

CHAPELON Pierre, artiste-peintre.

CHARRAS, sapeur-pompier.

MM.

CHARBIN (Mme), institutrice.

CHARRIN C. (Mme), buraliste.

CHARREYRON Jacques, employé.

CHASSAGNEUX, conseiller municipal.

CHAUDIER, conseiller municipal.

CHAUMIER Sébastien, adjoint au maire.

CHAUVE Marius, pharmacien, à Saint-Galmier

CHAVALLARD, comptable.

CHEMELAT, négociant, à Paris.

CHIRAT, maire à la Talaudière.

CHIRAT, président de l'U. F. des Amicales stéphanoises.

CHOVET, conseiller municipal.

CLAPPAZ Henri, employé.

CLAUDINON Antoine, industriel.

CLERC Adolphe, industriel.

CLERC Fernand, chef de bureau à la mairie.

COGNET Lucien, commissionnaire en rubans.

COMBET Etienne, adjoint au maire.

COMPIGNY DES BORDES DE VILLERS DE L'ISLE-ADAM, à Saint-Régis-du-Coin.

COLLET Edmond, ingénieur aux Mines de la Sarre.

COLLET Louis, pharmacien.

COMTE Louis (Pupilles de la Nation).

CONDAMIN Joanny, négociant en soies.

CONFORT Pétrus, industriel, Paris.

CONSTANT Victor, député de la Haute-Loire.

CONSTANTIN Louis, négociant.

CORNIL Louis, négociant (à Jeanne-d'Arc).

COSTE, agent d'assurances.

COUYBA Maurice, ancien sénateur, ancien ministre.

COUDERC, négociant en charbons.

COUDERT, fabricant de couronnes.

CRON Mathieu, employé, Paris.

CROZET André, comptable, Paris.

CROZET Germain, Office alimentation.

CUISSON Victor, ancien avoué.

D

DAMON Stéphane, fabric. de peignes à tisser.

DANCER Henri, fabricant de chaussures.

DAUCET, dessinateur, Paris.

DÉCHORIN Louis, armurier, Paris.

DÉCHORIN P., à Ussfaritz (Basses-Pyrénées).

MM.

PORTIER Léon, avocat, président de la Société d'Agriculture, Arts et Belles-Lettres.

PRINCIPAUD Pierre, représent. de commerce.

PRIVAS Xavier, Prince des Chansonniers, Paris.

PRIVAS-LORÉE Francine (Mme), Paris.

PROTHIÈRE Eugène, inspecteur départemental d'hygiène, à Tarare (Rhône).

PRUDHOMME Mathieu, conseiller municipal.

Q

QUILLERY, service des Retraites ouvrières.

R

RABOUILLE Ernest, exp., à Alfortville (Seine).

RACODON Claude, comptable.

RAJOT Jean, conseiller municipal.

RAPHARD Pétrus, employé, Paris.

RAPHARD Francis, à Paris.

RAPHARD J.-P., conseiller municipal.

RAUZIER Albert, chef de division à la Préfecture.

RAVEL Julien, président de la « Clé de Sol ».

RAVIER, juge au Tribunal civil.

RENAUD-GOUD (Mlle), directrice d'école.

REYNAUD Simon, adjoint au maire.

REVOLLIER Catherine (Mlle), St-Jean-Bonnefonds.

REVOLLIER Claude, maire, à St-Jean-Bonnefonds.

REVOLON Jérome, conseiller général, maire de Roisey.

RIBE Léon, peintre-décorateur.

RICHARD André, ingénieur civil des Mines.

RICHARDIER Jean, directeur d'école.

RIMAUD Louis (docteur).

RIVIÈRE, directeur d'école.

RIVIÈRE Henri, de la Chambre de Commerce.

ROBERT Jean, industriel.

ROBERT Pierre, député de la Loire.

ROCHE Claudius, industriel.

ROCHON J.-M., conseiller municipal.

RODAMEL Marius, représentant.

ROMÉAS (Mme), libraire.

MM.

RONZE André, artiste-peintre, St-Chamond.

ROULL Antoine (Mme veuve).

ROUSSEL Antoine (docteur).

ROUSSON Honoré, fabricant de rubans.

S

SABLE Lucien, représentant, Paris.

SAGNE, inspect. au Crédit Lyonnais, Paris.

SASSOLAT Antoine, fabricant de rubans.

SCHEFER Auguste, négociant, à St-Galmier.

SÈCHES Elie, négociant en literie.

SENET Eugène-Joseph, teinturier, Paris.

SERBILE Franz, maître-imprim., à Orleans.

SÉROL Albert, conseiller général, maire de Roanne.

SÉVE Marc, adjoint au maire, Firminy.

SIBERT Georges, homme de lettres, à Lyon.

SOUBEYRAN Pierre, instituteur en retraite.

SOULIE Louis, sénateur, maire de Saint-Etienne.

SOUZY Paul, présid. de la « Stéphanoise » de Paris.

SUEUR, professeur au Lycée de garçons.

T

TAURINES, député de la Loire.

TAUVERON, conseiller municipal.

TENANT Jean (librairie Lardanchet).

TERRAS Marcel, industriel, à Violay (Loire).

THALON Abel, percepteur, à Bourg-Argental.

THALON Edmond (Société « Le Lait Pur »).

THOLLIER Noël, notaire.

THOLLIÈRE B., industriel.

THÉVENET Claudius, entrepreneur.

THOMAS Joannès, directeur du « Mineral de la Loire ».

THOMAS Jean, agent d'assurances.

TOURBET Alexandre, directeur d'école à Saint-Just-en-Chevalet.

TROCCON Jules, directeur d'école, à Saint-Barthélemy-Lestra.

U

ULMER Charles (Mme), institutrice.

ULMER Louis (Messageries Hachette).

MM.

MERLAT Louise (Mlle).

MERLIN Fernand (docteur), sénateur de la Loire.

MERLIN (Mlle), à Saint-Just-la-Pendue.

MERLIN Félix, chef de bureau à la Préfecture.

MEYRIEUX Claude, rentier.

MEUNIER, ingénieur P.-L.-M., à Montrond.

MICHEL Emile, avocat, conseiller général, à Marseille.

MICHOT Georges, négociant.

MIELLAT, directeur de « Saint-Etienne et sa région ».

MILLET, employé de banque.

MITON, conseiller municipal.

MIRAMBEAU Maurice, (P.-L.-M.).

MIOUX Auguste, négociant, à Paris.

MIOUX Lucien, étudiant, Paris.

MIOUX Suzanne (Mlle), Paris.

MOLLON Joannès, fabricant de rubans.

MONON, directeur du « Forez-Touriste ».

MONTAGNE Joannès (P. T. T.).

MONTEL Cl., typographe.

MONTUCLARD, cafetier.

MOREL Jean, sénateur, ancien ministre, Paris.

MOULARD, propriét., à la Fringalle (Eure).

MOULIN & PETIT (fourrures Marthelot).

MOURE Léon, directeur d'école, à Paris.

MOUSSET Francklin, industriel, Roche-la-Molière.

MULCEY Marcel, maître-imprimeur.

MULSANT Sébastien, avocat.

MULLER A. (docteur).

MURAT Alexandre, directeur d'école, Saint-Genest-Lerpt.

N

NEYRET Jean, ancien maire.

NINO Albert, entrepreneur.

NIZIÈRE Pierre, négociant, à Alger.

O

OLLIER Jacques, fabricant de rubans.

ONDET, éditeur, Paris.

P

MM.

PARDONNAUD (Mlle), à l'Etrat (Loire).

PARET Marius, président d'honneur des « Foréziens de Paris ».

PARET Eugène, président du « Caveau Stéphanois ».

PARET J.-B., comptable.

PASCAL Louis, officier d'administration en retraite.

PATRONAGE LAIQUE André Chapelon.

PATRONAGE LAIQUE Michelet.

PATRONAGE LAIQUE Claude-Deverchère.

PAUZE Marius, professeur au Lycée de garçons.

PEILLON-RICHARD, conseiller du commerce extérieur.

PELAUD Louis, sculpteur.

PELLETIER Célestin, employé Condition des Soies.

PERRIN J.-P., conseiller municipal.

PÉRONY Jacques, publiciste.

PÉRONNET Etienne, maire de Chazelles-sur-Lyon.

PEYCELON Gilbert, directeur des « Journaux officiels », Paris.

PIBAROT Louis, instituteur.

PICHON Claude, négociant.

PICHON César, coiffeur, à Lyon.

PICHON, agriculteur, à Patroa.

PICHOT, ingénieur-électricien.

PINATEL Pierre, menuisier.

PINATEL Maria (Mme).

PIOT Joseph, industriel.

PLOTTON, secrétaire général de la Mairie.

PLOTON Louis, changeur.

POINAT Jean, avocat à la Cour d'Appel de Lyon.

POMÉON Jean, marchand de soies.

PONCELET Gustave, directeur de l'Agence Stéphanoise des Messageries Hachette.

PONCET Joseph, directeur de la « Comédie Mondaine », Paris.

PONCET jeune, cabinet d'affaires.

PONCETTON, avocat, président du Syndicat d'Initiative.

PONS Benoît, conseiller municipal.

POPULUS Emile (Mme), à Clermont-Ferrand.

POULAIN (docteur), directeur du Bureau d'hygiène.

MM.

GRANOTIER & DUPONT, libraires, à Roanne.

GREILSAMER Alfred, industriel.

GREPPO Louis, industriel.

GRIVOLLA, directeur d'école.

GUBIEN Claude, commerçant.

GUICHARD Marguerite (Mlle), à Paris.

GUICHARD Paul (docteur).

GUICHARD-PERRACHON, de la Chambre de Commerce.

GUITTON Auguste, fabricant de rubans.

H

HATIEZ André, Pharmacie du Progrès.

HERRIOT Edouard, député, maire de Lyon.

HESSE Raymond, avocat à la Cour d'appel, Paris.

HONOR B., fabricant de peignes à tisser.

HUGONNARD Pierre, conseiller municipal.

HUGUET Jacques, conseiller municipal.

HUSSON Louis, conseiller municipal.

HUTEAU Cécile (Mme).

J

JACOB, employé de banque.

JACOUB Claude, maître-imprimeur, à Paris.

JAILLARDON Pierre, de la Chambre de Commerce.

JALLON J.-B., conseiller du Commerce extérieur.

JAMET Etienne, employé.

JAVELLE Pétrus, conseiller municipal.

JINOT Joannès, distillateur.

JOANNY-DURAND, statuaire, Paris.

JOANNON Pierre, industriel, maire à Izieux.

JOLY, adjoint au maire.

K

KASTNER Henri, chansonnier, à Cannes.

L

LAC Antoine, huissier.

LACHAUD, employé.

LADAVIÈRE Gabriel, fabricant de rubans.

LADEVÈZE (docteur).

LAFONTAINE, directeur de l'Ecole des Sourds-Muets et Aveugles de la ville de Lyon.

MM.

LAFFAY Alfred, agent-voyer, à Charlieu.

LAGAISSE, directeur de l'Ecole supérieure de garçons.

LAMAIZIÈRE (Mlle), Ecole pratique de jeunes filles.

LAMBERT Albert, adjoint au maire.

LAMBERT, distillateur, à Paris.

LANCEL Auguste, industriel, à Paris.

LANGLADE, maire de Balbigny.

LAROSE J.-M., voyageur de commerce.

LASSABELLE J.-B., photographe.

LAURENT J.-B., liquidateur.

LEBEAUX, conseiller municipal.

LEBON Benjamin, gradué, cons. municipal.

LEHR, proviseur du Lycée de garçons.

LE GUIEL, avocat, conseiller municipal.

LÉPINE Louis, anc. Préfet de police, Paris.

LEVY-CRON, marchand-tailleur.

LIGE CHANSONNIÈRE, de Paris.

LIGUIER Paul, inspecteur d'enseignement primaire.

LOUSSERT Pierre, fabricant de fourneaux.

LUCIEN, juge de paix, à Ambierle.

LUGNIER Antonin, du « Caveau de Paris ».

LYONNET Claudius, employé de banque.

LYONNET, libraire, à Firminy.

M

MAGAND André, Issy-les-Moulineaux (Seine).

MALESCOUET, hôtelier, Le Chambon-Feugerolles.

MALON Philippe, passementier.

MALON Maurice, sculpteur.

MALOT, conseiller municipal.

MARANDON Claude, industriel.

MARION Adrien, négociant.

MARTIN Gustave, indust. à Bourg-Argental.

MARTIN Léon, auteur de la « Marche triomphale des Sports », à Bourg-Argental.

MASSARDIER Paul, à Montfaucon (Hte-Loire).

MASSOULIER Paul, publiciste, à Paris.

MATTE, inspecteur d'Académie de la Loire.

MATHIEU Benoit, expert-comptable.

MATHON Jean, directeur d'école.

MÉALICE Joseph, ferblantier, à Saint-Jean-Bonnefonds.

MERCIER Louis, publiciste, à Roanne.

MERLAT Jean-Baptiste, menuisier.

MM.

DEHARBE, direct. du Laboratoire municipal.
DÉLANDE, inspecteur de l'Assistance Publique.
DELOUX Honoré (Grüber & Cie).
DELAGE André, ingénieur civil des mines.
DELAY, maire de Saint-Chamond.
DELOUCHE, chef de division à la Préfecture.
DELZANNO Pierre, entrepreneur.
DESCOS Vital, conseiller municipal.
DEUSTCHLÉ-RAPHARD, Paris.
DIARD Ennemonde (Mlle).
DORNA Louis, vicaire, paroisse Saint-Louis.
DOUTRE Rémy (Mme Vve), à Paris.
DRIVET, maire de Feurs, sénateur de la Loire.
DUBOIS Antoine, directeur d'école, à Sury-le-Comtal.
DUBOUCHET frères (librairie Chevalier).
DUCERF Paul, industriel.
DUCOUP (Mme), travaux de copies.
DUJURA Suzanne (Mlle), Paris.
DULOISY J., du Bureau de Bienfaisance.
DUMAS Stéphane, directeur des Annales Foréziennes.
DUPIN Pierre, notaire, président de l'Union des Sociétés de Secours mutuels de la Loire.
DUPIN Louis, député, maire de Montbrison.
DUPONT et GRANOTTIER, libraires à Roanne.
DUPUY, conseiller municipal.
DURAFOUR Ant., député, président du Conseil général.
DURAND (Mme).
DUSSOL Joseph, métallurgiste.

E

EENBERG Jacop, industriel, à Vénissieux (Rhône).
ELIAT Pierre, maire de Vougy (Loire).
EMARD Jean, vétérinaire.
EMERIC Eugène (docteur), inspecteur départemental d'hygiène.
ESCANDE (docteur).
EUCHER BONNEFOND, représentant.
EYNAC Laurent, s.-secrétaire d'Etat, député.

F

FANGET (Mlle).
FARJOT Jean, directeur d'école, Le Coteau.
FAURE Ferdinand, conseiller général.

MM.

FAURE Georges, fabricant de rubans.
FAVART J. (Mme), directrice d'école.
FAVERJON Jean-Baptiste, négociant.
FAYAT Paul, teinturier, Paris.
FLACHIER Joannès, industriel.
FONTANILLES Reymond, liseur de dessins.
FOUGEROLLE Marius, notaire.
FOURNIER Mathieu, directeur d'école, Saint-Chamond.
FREYCHET Romain, conseiller municipal.

G

GACHOD Victor, comptable, à Paris.
GAIN, s.-inspecteur de l'Assistance publique.
GAILLARD, bijoutier.
GALLEY J.-B., ancien député.
GARAND, photographe, à Feurs.
GARREAU Gabriel, publiciste, à Paris.
GARREAU Auguste, aviateur aux armées.
GASTON (docteur).
GAYET, agent de la Société des auteurs et compositeurs de musique.
GÉRARD, président de l'A. E. S.
GÉMIER, négociant en papiers.
GÉRY Emmanuel, négociant en cafés.
GÉRY Jean, employé aux P. T. T., Paris.
GIDROL Eugène, conseiller municipal.
GIDROL Claude, négociant.
GINOUX Denis, Gouvernt général, Algérie.
GINTZBURGER, directeur de la « Tribune ».
GIRARD Anaïs (Mlle), à Terrenoire.
GIRARD Antoine, industriel.
GIRON J.-J., vice-président de la Chambre de Commerce.
GIRON Martin, employé, Paris.
GODARD Justin, député, ancien s.-secrétaire d'Etat.
GONNET Mathieu, entrepreneur de menuiserie.
GONON J.-F., chansonnier.
GORDON, marchand-tailleur.
GOUBELLY, conseilr municip., La Fouillouse.
GOURSARAUD, expert, à Ecotay-l'Olme, par Montbrison.
GOUTTE Henri, maire de Panissières.
GOUTTENOIRE, directeur d'école.
GRANJON Benoît, architecte.

Imprimerie J BRUYÈRE
Place Carnot 8 S ETIENNE

V

MM.

VACHER Marie Mlle, professeur de coupe.

VACHER Georges, passementier.

VALLY Leon, Société Générale, à Tunis.

VALLETTE Michel, maître de forges, à Rive-de-Gier.

VERGOT Constant, député des Vosges.

VERNAY Alfred, adjoint au maire.

VERNE Benoit, hôtel, à St-Marcellin (Loire).

VERNET François, représentant, à Paris.

VERRIÈRE Paul, à Panissières (Loire).

VÉSIGOT Pierre, à Boën-sur-Lignon.

VEY Jean-Marie, retraité.

VIANNAY Charles, docteur.

VIDAL Gaston, s.-secrétaire d'Etat, député de l'Allier.

VIGNON Louis, maire-adjoint du XIe arrt, Paris.

VILLARD Gabriel, de la Chambre de Commerce.

VILLEMAGNE François, industriel, à Noirétable.

VINAY Pierre, ancien maire, Rive-de-Gier.

VINCENT Paul, fabricant de rubans.

VINET, ancien adjoint au maire.

VIRTON Charles, secrétaire général du « Caveau de Paris ».

W

WOLFF Berthe (Mme), Palais de la Mode.

Z

MM.

ZAN Victor, statuaire, au Puy (Haute-Loire).

ZIEGLER Auguste, fabricant de literie.

VILLES

Saint-Etienne
Roanne
Montbrison
Saint-Chamond
Saint-Jean Lonnedonds
Feurs
Izieux
Balbigny
Saint-Just-la-Pendue
Panissières
Le Chambon-Feugerolles
Lorette
Chazelles-sur-Lyon
La Talaudière
Saint-Germain-Laval
Roisey
Vougy

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 001273514b
M 1678 .M47C5 1923
MERLAT, JOHANNES
CHANSONS DE PLAINE ET

M CE
1678 .M47
C5 1923

MERLAT, JOHANNES
CHANSONS DE PLAINE ET DE M

1533826

GretagMacbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart